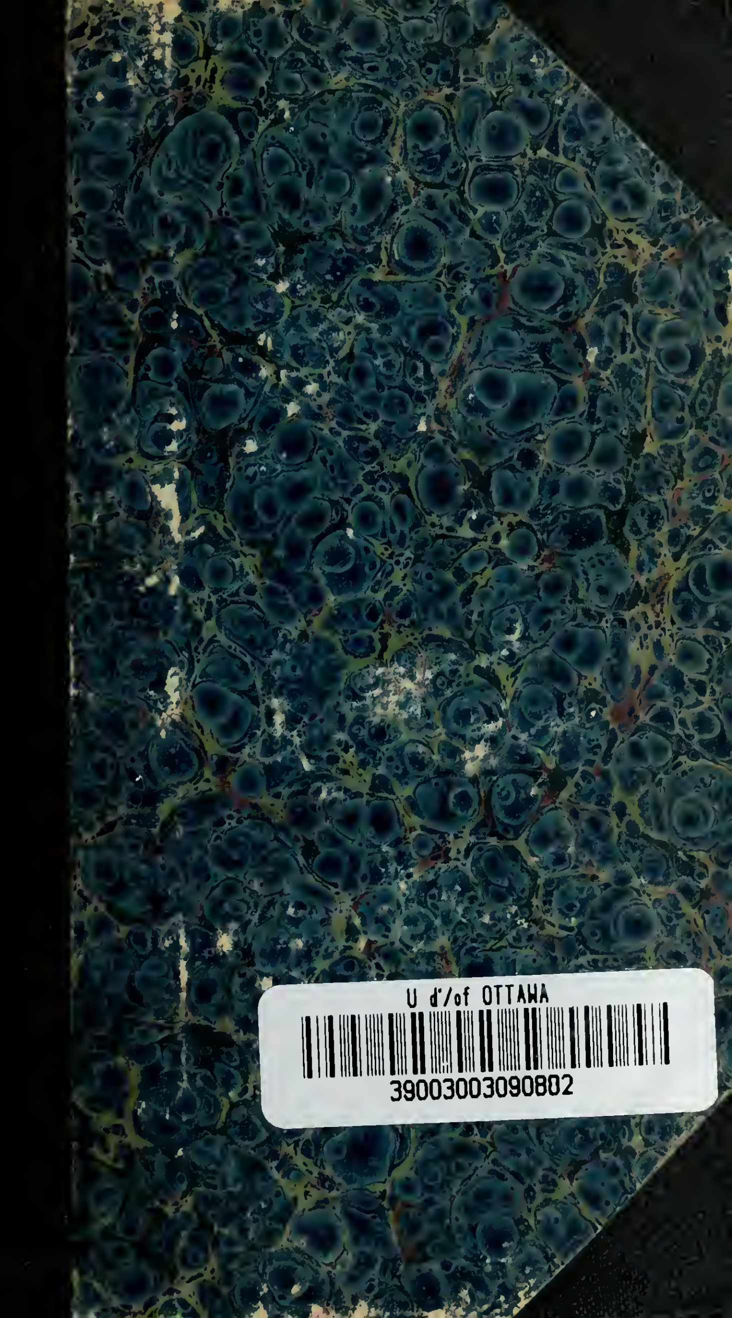

U d'/of OTTAWA
39003003090802

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI HEINE

Nouvelle édition. — Format grand in-18

CORRESPONDANCE INÉDITE, avec une introduction et des notes . . . . 2 vol.
DE LA FRANCE . . . . 1 —
DE L'ALLEMAGNE. . . . . 2 —
LUTÈCE. . . . . 1 —
POÈMES ET LÉGENDES. Nouvelle édition. . . . . 1 —
REISEBILDER, tableaux de voyage, avec une étude sur Henri Heine, par *Théophile Gautier*, avec portrait. . . . . . . 2 —
DRAMES ET FANTAISIES. . . . . 1 —
DE TOUT UN PEU. . . . . 1 —

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

DE

HENRI HEINE

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES EXPLICATIVES

— PREMIÈRE SÉRIE —



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867



PRÉFACE

La Correspondance de Henri Heine forme le complément naturel et très-impatiemment attendu de ses œuvres. Cette impatience s'explique. Parmi les renommées littéraires de notre temps, il n'en est aucune qui, plus que la sienne, ait éveillé la curiosité; parmi les poëtes étrangers à la France, aucun plus que lui, depuis les jours où Byron vint promener sur le continent ses agitations et ses ennuis, n'a su s'emparer des imaginations. Ce privilége de la

poésie d'attirer sur ses interprètes choisis un intérêt ému, passionné, presque tendre, en dépit des inquiétudes qu'ils peuvent jeter dans l'âme, — et peut-être même à cause de ces inquiétudes, — je ne vois guère de nos jours qu'Alfred de Musset qui l'ait possédé au même degré que Henri Heine. Et Henri Heine n'a pas été seulement un poëte, ce fut encore le prosateur le plus spirituel de son pays, un humoriste sans égal qui s'est mis tout entier lui-même dans ses écrits, avec toutes les contradictions de sa nature, toutes les passions de son âme, toutes les ivresses, tous les caprices et tous les dédains de son esprit. En faut-il davantage pour expliquer la curiosité qui s'attache à sa personne? Quel est le lecteur des *Reisebilder* ou du *Livre des chants* qui n'ait désiré connaître de plus près leur auteur, remonter aux origines de sa vie morale, distinguer le point de départ de cette façon si particulière de penser et de sentir, surprendre ces impressions et ces expériences premières, amertumes ou joies secrètes qui, dans l'enfance, au foyer de famille, et plus tard dans la jeunesse, au moment où le monde s'ouvre à nous, déterminent parfois à jamais l'existence tout entière, — quelque chose enfin de ces directions maîtresses qui fixent pour chaque homme le côté où on le verra se ranger, la bannière sous laquelle il combattra, soldat discipliné ou volontaire ingouvernable,

et qu'aucun cadre ne pourra jamais retenir? Cette figure où se confondent avec un charme étrange la poésie la plus sincère et l'ironie la plus cruelle; la négation effrénée avec un profond sentiment de l'idéal; les plus capricieux écarts de la fantaisie et les intuitions passagères mais parfois profondes du penseur; çà et là, la sérénité éternellement jeune empreinte sur les créations parfaites de l'art, puis l'éclat de rire cynique de ces lèvres entr'ouvertes tout à l'heure par le douloureux sourire du scepticisme; la bonté persistant, semble-t-il, jusque dans les méchancetés du moqueur, — cette figure dont les contrastes défient l'analyse, parce que la poésie et l'esprit les ramènent constamment à l'unité d'une nature originale et vraiment créatrice [1], on voudrait la saisir et la fixer, et rien de ce qui peut la mettre en lumière ne nous reste indifférent. Tel est le privilége de ces élus des imaginations, et de là vient sans doute que, de tous leurs écrits, ce sont encore leurs confessions et leurs lettres qui sont lues avec le plus d'avidité. On espère y rencontrer l'homme même au delà de l'auteur.

Les Confessions ou plutôt les *Mémoires* de Heine (c'est le nom qu'il a donné de très-bonne heure à l'histoire de sa

1. Jusque dans la *manière* qu'on peut à bon droit reprocher à Heine, et qui n'a pas manqué, comme toujours, de faire école.

vie) existent. Sa famille en possède le manuscrit, ainsi que tous les fragments inédits qu'il a laissés. Ces Mémoires seront-ils publiés, et à quelle époque? Le seront-ils dans leur intégrité, et Henri Heine, après sa mort, sera-t-il plus heureux que Byron? Je l'ignore. Mais ce que je crois pouvoir dire, c'est qu'ils ne répondront pas dans une plus grande mesure que sa Correspondance à ce sentiment de curiosité et d'intérêt vraiment humain, vraiment personnel, dont je parlais il y a un instant. On peut juger, par bien des parties des ouvrages de Heine, de ce que doivent être ses Mémoires. Peut-être même (et certains détails de sa Correspondance nous autorisent à le penser) des passages plus ou moins considérables de cet écrit se trouvent-ils çà et là dans ses œuvres : ainsi le fragment étendu, intitulé *Aveux de l'auteur*, et qui termine les dernières éditions françaises du livre de *l'Allemagne*. D'ailleurs, les Mémoires de Heine ont été écrits en vue du public. Il était encore, il est vrai, jeune étudiant à l'université de Gœttingue, qu'il en fait déjà mention dans ses lettres à Mosès Moser; mais, à cette heure matinale de sa vie, les premiers rayons de la gloire étaient déjà tombés sur lui; il avait publié quelques-unes de ses poésies, et ces deux tragédies singulières, *Almansor* et *Ratcliff*, toutes débordantes du lyrisme de la jeunesse. Le poëte de vingt-deux ans apparte-

nait déjà en quelque mesure au public; son génie poétique était vanté par les uns, contesté par d'autres; il avait des enthousiastes, des détracteurs, et sans doute des envieux. Ses Mémoires, dès le début, devaient donc se ressentir de cette situation militante qui fut la sienne de si bonne heure, et qui dura jusqu'à la fin. Ceci ne veut pas dire assurément que cet ouvrage ne doive renfermer, à des points de vue très-divers, les plus précieux renseignements sur la personnalité de Henri Heine. Et pourtant, plus encore que dans ses Mémoires, nous irions le chercher dans ses Lettres, écrites évidemment, à toutes les époques de sa vie, sans préoccupation aucune de la publicité. C'est là, croyons-nous, que ses lecteurs auront le plus de chance de le rencontrer lui-même, et de le prendre sur le vif.

Il est toutefois une portion de la vie de Heine sur laquelle sa Correspondance ne jette aucun jour, et que les Mémoires seuls nous feront connaitre; ce sont ses vingt premières années, son enfance à Dusseldorf, et ses premiers jours de jeunesse à Hambourg et à Bonn. N'est-il pas permis de supposer que cette partie de ses Mémoires sera celle qui aura le plus de prix et de charme? Les premières lettres du recueil que nous publions sont datées de Gœttingue, où Heine continuait ses études de droit, com-

mencées l'année précédente à Bonn : nous ne savons presque rien de la période antérieure, dont ses poésies seules, et certains passages de ses autres écrits, nous font connaître quelque chose. Au sortir du collége, il dut entrer dans le commerce, et ce ne fut pas sans de longues luttes qu'il put obtenir de continuer ses études. Cette période douloureuse semble avoir eu une influence décisive sur sa jeunesse, ainsi que son premier séjour à Berlin, sur lequel, malheureusement aussi, ses Lettres ne nous apprennent que peu de chose.

A part les vides que nous venons de signaler, et quelque regrettable que soit l'absence de bien des lettres de Heine que ses éditeurs, malgré tous leurs efforts, n'ont pu parvenir à rassembler, on trouvera, dans les deux volumes que nous publions, des informations aussi amples que curieuses sur les principaux événements de la vie du poëte, de 1820 à 1843. Sa vie universitaire à Gœttingue; les épreuves de sa jeunesse, et les souffrances que lui infligèrent la dépendance et la pauvreté; ses relations avec la famille opulente à laquelle il tenait de près; son passage à la confession chrétienne; ses débuts dans la vie littéraire et ses tentatives pour parvenir à d'autres carrières; son voyage à Londres et ses séjours successifs à Hambourg, à Munich et en Italie, — voilà ce qui remplit surtout la pre-

mière partie de cette Correspondance de 1820 à 1829. Les lettres à Immermann et à Moser forment ici les séries essentielles du recueil. Sa correspondance avec Immermann nous montre Henri Heine sous le charme d'une de ces admirations de jeunesse qui durent trop peu, mais qui pour lui ne devait pas subir l'atteinte du temps; elle révèle chez le satirique et le railleur des facultés d'affection, je dirai presque de tendresse, que beaucoup de ses lecteurs n'avaient guère soupçonnées en lui, et une modestie sans affectation qui va jusqu'à grandir démesurément l'objet de son culte. Les lettres à Mosès Moser, l'ami le plus cher de sa jeunesse, et dont l'attachement pour Heine eut quelque chose de tout particulièrement désintéressé et de fraternel, sont de toutes, si je ne me trompe, celles qui mettent le mieux en plein jour son caractère et son existence intime; c'est sans doute la portion la plus précieuse du recueil [1],

1. Ces lettres, avant de prendre place dans la collection complète, furent publiées, il y a quatre ans, à Leipzig, par le fait d'une indiscrétion. Après la mort de Moser, en 1838, Heine avait prié M. de Varnhagen de réclamer cette correspondance, ainsi que ses lettres à Gans, mort vers le même temps. Ce vœu ne put être rempli, et nous devons nous en féliciter, car il est probable que, si elle fût revenue dans les mains de Heine, la correspondance avec Moser serait encore inédite aujourd'hui. —

ne fût-ce que parce qu'elle prouve, non moins que la correspondance avec Immermann, combien Heine sut rester fidèle à ses attachements, à travers les luttes et les fautes de sa vie.

La seconde portion du recueil embrasse les derniers temps que Heine passa en Allemagne, et les douze premières années de son séjour en France, depuis le moment où il vint se fixer à Paris en 1831, jusqu'au voyage qu'il fit à Hambourg, dans l'automne de 1843[1]. Les causes qui amenèrent la rupture de Heine avec le pays de sa naissance, à la suite de la révolution de 1830, et surtout du déplorable effet que produisirent ses injustifiables attaques contre le comte Platen, se trouvent indiquées dans une série de lettres, fort importantes à d'autres points de vue encore, adressées à M. et à madame Varnhagen, ainsi

Quant aux lettres à Gans, elles ont disparu, et, lorsqu'on songe à la valeur de l'homme à qui elles étaient adressées, on ne peut que le regretter.

1. Ce voyage fut, on le sait, l'occasion du plus mordant de ses poëmes, le *Conte d'une nuit d'hiver*, qui acheva de le brouiller avec l'Allemagne, au moment même où il se sentait repris d'un accès *incurable*, disait-il, d'affection pour son pays. Ces contradictions sont habituelles chez Heine. — Ce fut le seul voyage qu'il fit en Allemagne, pendant les vingt-cinq ans qu'il vécut à Paris.

qu'à quelques personnes de leur famille. Ces lettres, qui n'ont pu trouver place dans l'édition allemande de Hambourg parce qu'elles n'ont été publiées que récemment par la nièce de Varnhagen, mademoiselle Assing, et dont aucune, jusqu'ici, n'avait été traduite en français, auront assurément, pour tous les lecteurs de Heine, un attrait particulier. On y voit quel prix avait à ses yeux l'amitié des personnes dont il honorait le caractère, — un prix tel, qu'elle arrachait à son orgueil l'aveu candide des erreurs morales qu'il semblait s'avouer à lui-même.

A partir de 1835, c'est la correspondance avec M. Julius Campe, l'éditeur hambourgeois de Heine, qui tient la plus grande place dans ces volumes. Cette place serait plus considérable encore si les lettres de Heine à M. Campe, antérieures à 1835, n'avaient pas été détruites dans l'incendie de Hambourg. en 1842. Comme toutes les lettres écrites par Heine pendant son séjour à Paris, cette correspondance avec son éditeur se tait presque absolument sur la France, et se rapporte à des faits, à des débats, à des écrivains qui nous sont à peu prés étrangers. Toutefois, bien qu'elle soit surtout précieuse par les lumières qu'elle jette sur la période littéraire et politique qui s'est close en Allemagne avec 1848, nous n'avons pas hésité à la reproduire. On aime à voir le poëte qui, de Hambourg, avait

les yeux constamment fixés sur Paris, ne plus songer qu'à l'Allemagne quand il eut rompu pour toujours avec elle, et qu'il eut été — lui qui aimait à s'appeler un « Prussien libéré » — naturalisé en France par l'adoption publique. D'ailleurs, si ces lettres sont surtout remplies par les interminables démêlés de Heine avec la censure allemande, et par ses relations avec la *Jeune Allemagne*, elles touchent cependant en courant à toute espèce de sujets qui intéressent la personne de l'écrivain, sa santé, ses chagrins, sa rupture avec Boerne, la longue histoire de son duel avec M. Salomon Straus, qui eut pour résultat la consécration définitive de son mariage, ses séjours hors de Paris, ses embarras d'argent, mille circonstances en un mot qui nous le montrent de très-près. Embarrassé de faire un choix dans cette correspondance, nous avons préféré la donner tout entière, et nous croyons que les lecteurs attentifs ne s'en plaindront pas.

Quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur Henri Heine, et sur les tendances de ses écrits, il est un point sur lequel amis et ennemis tomberont sans doute d'accord après avoir lu sa Correspondance, c'est la vérité de caractère dont elles témoignent. Écrites à des personnes fort diverses, souvent dans des périodes de conflit, et sous toute sorte d'impressions, elles concordent entre elles dans les

détails les plus indifférents. Ce souci scrupuleux du vrai est un trait que je tenais d'autant plus à noter, en terminant ces lignes, que les amis mêmes de Heine ne lui ont pas toujours rendu justice à ce point de vue [1].

LE TRADUCTEUR.

1. Un dernier volume des lettres de Heine reste à publier, et doit comprendre sa correspondance de 1843 à 1856, année de sa mort. Cette période, remplie presque tout entière par de cruelles souffrances du corps qui ont montré, chez le poëte malade, une patience, un courage et une vitualité intellectuelle des plus rares, est au fond la période décisive de sa vie. Il est à désirer que de nombreux témoignages de cette époque puissent être rassemblés par les éditeurs.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

I

A FRÉDÉRIC STEINMANN[1]

Gœttingue, le 29 octobre 1820.

Le front contracté, et les yeux roulant dans leur orbite, j'étais précisément en train de fulminer, pour la clôture du troisième acte de ma tragédie[2].

1. F. Steinmann, écrivain allemand vivant encore. Sa correspondance avec Heine fut de courte durée. Il publia, en 1842, les lettres du jeune poëte : Heine protesta avec vivacité contre cette indiscrétion.

2. La tragédie d'*Almansor*, dont il est ici question, devait avoir primitivement cinq actes, et fut réduite à trois. Toute division de ce genre a disparu, et avec raison, dans la dernière édition allemande et dans la traduction française (*Drames et Fantaisies*. Paris, Michel Lévy frères). Les tragédies de Heine, on l'a dit très-justement, ne sont pas des drames : ce sont des symphonies, *Almansor* surtout.

une imprécation de force à faire sauter le ciel et l'enfer, lorsqu'un employé des postes royales hanovriennes, en habit écarlate, a ouvert la porte de ma chambre et m'a remis ta lettre. Elle m'a réjoui jusqu'au fond du cœur; tout mon être s'en est senti restauré, oui, rasséréné; mais l'imprécation, la gentille imprécation s'en est allée au diable. Pourtant, le mal n'est pas grand : Heine ne peut rester longtemps dans une disposition d'âme satisfaite, et peut-être que déjà la prochaine heure va lâcher après moi quelque chagrin; les mauvais esprits relèveront la tête, et l'imprécation tragique ci-dessus éclatera d'autant plus formidable.

Et réellement, déjà pendant que j'écris ces lignes, ma satisfaction de tout à l'heure disparaît peu à peu; les vieilles souffrances reviennent dans leur ancienne hôtellerie, qui n'est autre, malheureusement, que mon propre cœur, et toute cette famille Douleur y recommence son sabbat; j'entends piétiner la grand'mère aveugle, la vieille Tristesse; j'entends grogner une petite fille nouvellement née, mademoiselle Regret (tel est le nom de la petite), et, dans sa grognerie éternelle, je distingue ces mots : « Tu aurais dû rester à Bonn. »

Ce sont de fâcheuses paroles. Mais à quoi bon les pleurnicher moi-même après elle sur toute sorte de variations, et parcourir toute la gamme des soupirs! — Je n'ai pas mieux agi et n'ai guère été plus sage que cet enfant qui laissa tomber par accident ses souliers dans le Rhin, et, de dépit, y jeta aussi ses bas.

Oui, quelque tort que je puisse me faire, il me faut reconnaître de bonne foi que je m'ennuie terriblement ici. Ton empesé, patenté, dédaigneux. Chacun ici doit vivre comme un trépassé. Seulement, on y peut bien piocher, et c'est aussi ce qui m'y a fait venir. Souvent, à l'heure du crépuscule, quand je rêvais sous les allées de saules pleureurs de mon paradis de Beul [1], j'ai vu planer devant moi dans une gloire le lumineux génie des piocheurs, le bœuf en robe de chambre et pantoufles, tenant d'une main les *Institutes* de Mac-Keldey, et de l'autre me montrant les tours de la Georgia-Augusta [2]...

Cette lettre, comme vous l'aurez remarqué sur la suscription, vous est adressée à tous deux en même

1. Village des bords du Rhin, vis-à-vis de Bonn, où Heine avait passé les vacances d'été de 1820.

2. L'université de Gœttingue, fondée par Georges II.

temps, car je ne saurais vraiment comment m'y prendre pour écrire à part à chacun de vous, connaissant très-bien que ce que j'écris à l'un n'est pas indifférent à l'autre. Comment j'ai vécu jusqu'au moment de mon départ, ce que j'ai dit et chanté à Beul, et de quelle façon j'ai battu le pavé à Bonn dans les derniers temps, tu auras certainement raconté déjà tout cela à ***, cher Steinmann; maintenant, à quelques lignes près, j'ai terminé le troisième acte de ma tragédie, le plus difficile et le plus long. J'espère finir cet hiver les deux autres. Si la pièce ne plaît pas, elle fera tout au moins grand bruit : je m'y suis mis tout entier, y compris mes paradoxes, ma sagesse, mon amour, ma haine et toute ma folie. Aussitôt qu'elle sera terminée, je la ferai imprimer sans plus de façon. Elle sera bien mise quelque part au théâtre [1], n'importe quand. Elle m'a coûté bien suffisamment d'efforts, et, franchement, je commence à croire qu'il est beaucoup plus difficile d'écrire une bonne tragédie que de se bien battre, quoique, dans une batterie à la rapière, on ait douze passes à faire, et cinq seu-

1. *Almansor* fut représenté à Brunswick, le 20 août 1824, e tomba complétement. (Voir *Drames et Fantaisies*, page 44.)

lement dans une tragédie. — Je me suis tenu strictement aux règles d'Aristote, et j'ai consciencieusement suivi son patron pour le lieu, le temps et l'action. D'ailleurs, j'ai cherché à mettre quelque poésie dans ma pièce, à la vérité pas autant que dans le *Cervantes* du conseiller aulique Doring. Quant à mes poésies, j'y viendrai tout à l'heure.

Tu vois, mon bon Steinmann, que, contre mon habitude, j'ai beaucoup composé à la fois. J'espère apprendre de toi la même chose. De combien de strophes ta muse a-t-elle accouché? Les marmots sont-ils bien venus? N'épargne pas le couteau tranchant de la critique, même pour le plus cher de tes enfants, pour peu qu'il soit venu au monde avec un petit goître, une petite bosse, ou quelque autre petite excroissance. Sois impitoyable avec toi-même : c'est là le premier commandement pour l'artiste. Je crois t'avoir été souvent en exemple sur ce point. Quant à notre ami, le *poëte* [1], cela va fort bien, grâce à Dieu! Jusqu'ici, comme tu sais, il a

1. Jean-Baptiste Rousseau, originaire des provinces du Rhin, camarade d'université de Heine à Bonn : leur liaison ne fut pas longue. Ce poëte, le second du nom, s'est fait écrivain politique.

vécu en concubinage avec la Muse... Je puis me vanter de l'avoir introduit enfin dans le dôme sacré de l'art, d'avoir mis sa main dans celle de la vraie Muse et prononcé sur tous deux la bénédiction conjugale. Je ne suis peut-être pas tout à fait digne d'accomplir ces rites sacrés de la poésie; mais, quand le prêtre manque, une simple sage-femme peut bien ondoyer le nouveau-né. Vraiment, cher Steinmann, tu ouvriras de grands yeux en voyant combien notre *poëte* est devenu un habile homme. Il a pris à cœur mes exhortations, et s'est enfin défait de ses deux défauts capitaux : écrire sans penser, et aligner de grands mots. Il y a longtemps que je n'ai rien lu de si joli et de si tendre que l'un de ses sonnets; son poëme sur les *Nibelungen* contient de vraies beautés poétiques et des passages frappants; enfin la guirlande de sonnets qu'il a tressée pour la tête souffrante de son ami[1] est d'un éclat et d'un parfum qui font songer au johannisberg doré dans une coupe élégamment ciselée de cristal. — Tu sais que je loue rarement; mais, quand j'ai lieu de louer, alors les paroles s'échappent débordantes

1. « Huit sonnets à Henri Heine, » dans les *Chants d'amour et d'amitié*, de J.-B. Rousseau, 1823.

du fond de mon cœur. Lutte joyeusement et vigoureusement, mon cher poëte ; tu mérites le laurier, et, sois tranquille, on ne te le refusera pas. Mais aussi il faut que tu me suives. Ne t'inquiète pas des chiens qui aboient. La lune brillera toujours du même éclat, lorsque les chiens qui l'insultaient seront depuis longtemps réduits au silence. Sa lumière d'or s'étend sur la terre entière ; mais jusqu'où va la voix d'un chien ?...

Qui sait, chers amis, si le désir de vous revoir ne me ramènera pas l'été prochain à Bonn ?... Penser que le conseiller Beneke est ici le seul qui fasse un cours sur l'ancienne littérature germanique et qu'il n'a (*horribile dictû !*) que neuf auditeurs, — je dis *neuf*. Mon humble individu est un de ces neuf. Si Hundeshagen, l'été prochain, ouvre un cours sur les *Nibelungen*, cela me ramènera probablement à Bonn. — Écris-moi seulement beaucoup, cher Steinmann ; il y a longtemps que j'attendais de tes lettres, et, après cette longue attente, je ne reçois que quelques lignes. Salue tous nos amis ! Adieu, la poste presse. Écrivez ! écrivez ! écrivez bientôt !

II

AU MÊME

Gœttingue, le 4 février 1821.

Écoute, écoute, et exclame-toi! Je viens de recevoir ici le *consilium abeundi*.

Voici déjà trois mois que je suis dans de continuelles inquiétudes à cause de toute sorte de difficultés, tourmenté de maints ennuis, de maintes fatalités, lorsque enfin, la semaine dernière, « pour avoir transgressé les lois sur le duel, » j'ai été exilé pour six mois [1]. Ce n'est que sous le prétexte que j'étais trop malade pour quitter la chambre, qu'on m'a autorisé à rester encore ici quelques jours. Tu peux annoncer cette nouvelle à ***, mais à la condition formelle qu'il ne bavardera pas; autrement les Dusseldorfois ne manqueraient pas de l'apprendre et d'en écrire chez eux, et ma famille serait

1. Heine, pour un propos blessant, avait provoqué en duel, au pistolet, un de ses camarades d'université. L'intervention des autorités universitaires prévint le duel; et Heine fut *conseillé*, c'est-à-dire reçut ordre de s'éloigner pour six mois de Gœttingue.

informée, ce que je ne veux pas. Tu peux maintenant te figurer ma mauvaise humeur, attendant avec anxiété des subsides de la maison, arrangeant mes papiers, contraint de garder la chambre...

Mais où donc aller maintenant? Pas à Bonn, et pour cause, en aucun cas. J'attends que l'on m'indique, de la maison, l'université où je devrai me rendre : probablement Berlin. Je vous informerai incessamment.

Je vois avec plaisir que, pour mieux grimper à l'Hélicon, tu as mis à tes souliers des pointes de fer. J'ai lu et relu avec un vrai contentement de cœur les essais dramatiques que tu m'as envoyés; mais tu me demandes mon jugement et je suis embarrassé.

Je connais trop les hommes pour ne pas savoir que l'on n'attend que louanges, même lorsqu'on implore le plus humblement du monde le jugement le plus sévère; que ce jugement, dès qu'il exprime un blâme, parait souverainement injuste; et que, si l'on ne hait pas précisément pour cela le loyal critique, tout au moins on ne l'en aime pas davantage. Car les hommes sont les plus vains d'entre tous les êtres crées, et les poëtes sont les plus vains d'entre les hommes. Celui qui blesse la vanité d'un

poëte commet ainsi un *double* crime de lèse-majesté.

C'est précisément là ma folie, et c'est pourquoi tant de gens me haïssent, que je connaisse cette expérience, et que pourtant je ne la mette pas à profit. — Mais tu me prends au collet, mon bon Steinmann, et tu insistes pour que je m'explique sur tes drames. Je le ferai brièvement; mais, avant tout, puisque tu me le demandes instamment, je veux te dire un mot de ma propre tragédie.

J'y ai travaillé de toutes mes forces, n'épargnant ni le sang de mon cœur ni la sueur de mon cerveau; à la moitié d'un acte près, le tout est terminé; et je m'aperçois avec épouvante que cette œuvre splendide, adorée et divinisée par moi, non-seulement n'est pas une bonne tragédie, mais ne mérite pas même le nom de tragédie. Oui, il y a des passages et des scènes d'une beauté ravissante; l'originalité y éclate de toutes parts; partout étincellent des images et des pensées d'une surprenante poésie, de sorte que l'ensemble resplendit comme un voile magique de diamants. Ainsi parle l'orgueilleux auteur, l'enthousiaste de poésie. Mais le critique rigide, l'inexorable dramaturge porte des lunettes tout au-

trement transparentes, secoue la tête, et déclare le tout une belle machine de fils d'archal. « Une tragédie doit être drastique, » murmure-t-il, — et ceci est la sentence de mort de la mienne. N'aurais-je aucun talent dramatique? C'est bien possible. Ou bien les tragédies françaises, que j'ai fort admirées jadis, auraient-elles, à mon insu, continué à agir sur moi? C'est un peu plus probable. Pense donc que, dans ma tragédie, les trois unités sont observées avec le plus grand scrupule, qu'on n'y entend parler que quatre personnes à peu près, et que le dialogue est presque aussi précieux, peigné et arrondi que dans *Phèdre* ou *Zaïre*. Tu t'étonnes? Voici le mot de l'énigme. J'ai tenté de combiner dans ce drame l'esprit romantique avec une forme sévèrement plastique. Aussi ma tragédie aura le sort de l'*Ion* de Schlegel, qui a été écrit de même dans une visée polémique.

A en juger d'après les scènes que tu m'as envoyées, je ne crois pas que tes drames aient le même défaut (je ne m'arrête pas à ton titre de *drame romantique* : ces amorces me trouvent toujours incorruptible). Tu auras au moins produit de véritables tragédies; mais bonnes?... *C'est la question*, dit le

prince de Danemark. — Je doute. Peut-être cela tient-il aux trochées à quatre pieds, que je ne puis souffrir dans un drame : c'est peut-être un préjugé, mais je n'y veux que l'ïambe à cinq pieds. Et ces ïambes ne doivent pas rimer, — tout au plus dans des scènes toutes lyriques, comme, par exemple, l'entretien de Roméo avec Juliette, mais absolument pas dans des expositions paisibles comme celle de ton *Anne de Clèves*. Le commencement de cette pièce me plaît extrêmement. Au point de vue métrique, je trouve tes ïambes infiniment meilleurs que je ne m'y attendais. Seulement, proscris sans miséricorde cette canaille de trochées boiteux, cheminant à grands renforts de chevilles. Les images poétiques des deux scènes que tu m'as envoyées ressemblent aux vaches maigres de Pharaon. Mais ce qui me surprend le plus, c'est que tout porte chez toi la marque de la précipitation. Travaille jusqu'au bout *Anne de Clèves*. Je crois que tu pourrais la mettre au théâtre en y introduisant des allusions au procès actuel de la reine d'Angleterre [1]. Étudie ce procès. Mais surtout sois sévère avec toi-même : on ne peut

1. La reine Caroline.

trop le recommander à de jeunes poëtes. Le Gœthe persan, le splendide Saadi le dit si bien :

Sois rigide à toi-même! retranche les pampres luxuriants,
Et tu verras, un jour, le raisin plus joyeusement mûrir.

Mais la sévérité réfléchie en soi-même est tout autre chose que l'auto-da-fé poétique d'un écervelé probablement ivre. Et pourtant, je connais trop bien le cœur du poëte pour ne pas savoir qu'il se coupera plutôt le nez que de brûler ses poésies. Brûler ses vers n'est qu'une expression reçue pour dire les mettre de côté. Il n'y a qu'une Médée qui puisse égorger ses enfants...

Comment t'a plu le morceau du *poëte* sur les *Nibelungen?* Je l'ai reçu l'autre jour imprimé, et ne puis assez m'en délecter. Je l'ai lu vingt fois au moins à haute voix, et j'en ai développé les beautés avec l'air imposant d'un critique... Je parle très-souvent de toi avec ton ami ***, dont j'ai eu un très-grand plaisir à faire la connaissance. C'est un jeune homme cordialement bon. Il est vrai, dans ses vers, les vieux dieux païens jouent encore le principal rôle, et la belle Daphnis est son héroïne ; mais

pourtant ses poésies ont quelque chose de clair, de pur, de précis, de serein. Il a lu son Gœthe avec un visible profit, et sait assez bien ce qui est beau.

Raconte-moi donc franchement quels étudiants, à Bonn, sont devenus catholiques [1]. Maintenant, il faut enfin que je morde dans une pomme aigre, et te dise où j'en suis avec mes poésies. Tu me fais tort en croyant que le retard de la publication est de ma faute. Brockhaus me les a renvoyées avec la réponse la plus élégante et la plus polie du monde, c'est-à-dire que, dans ce moment, sa librairie est surchargée d'ouvrages en voie de publication. Je vais voir à les loger quelque part ailleurs. Il en est advenu de même au grand Gœthe avec son premier écrit. Demande donc au *poëte* s'il sait quelque expédient. Quant à ma tragédie, malgré ses défauts, je la ferai imprimer. Adieu.

P.-S. — Je partirai probablement après-demain. Non pas pour Berlin. Je veux faire un voyage à pied dans le Hartz. Toi et le *poëte* ne m'écrivez donc pas

1. Les frères Gossler, dont l'un est aujourd'hui religieux franciscain à Paderborn.

avant d'avoir reçu de mes lettres, c'est-à-dire dans quatre semaines.

III

A FRÉDÉRIC RASSMANN

Vous recevrez ci-joint, monsieur, une petite contribution poétique pour l'*Almanach des Muses rhéno-westphalien*.

Les quelques mots que j'ai écrits sur l'*Almanach* dans le *Gesellschafter*, vous auront montré, monsieur, combien cette œuvre excellente me tient au cœur. Je vous l'aurais prouvé en vous faisant aujourd'hui un envoi important, si tous mes meilleurs morceaux ne se trouvaient précisément dans un recueil à part qui est sous presse, et paraîtra le mois prochain, à la librairie Maurer, sous ce titre : *Poésies de H. Heine.* Je craignais même que l'*Almanach* ne parût encore une fois tardivement, et c'est pourquoi je n'ai pas cru à propos d'envoyer quelque chose d'emprunté à ce recueil.

Il y a quatre mois, mon ami Rousseau m'écrivait que vous lui aviez demandé sur moi quelques notes biographiques pour la *Galerie des poëtes.* Je lui dé-

fendis très-expressément de les fournir, par ce simple motif que je ne suis point digne encore d'être nommé comme poëte, qu'il me reste à montrer par des œuvres que la poésie est chose tout particulièrement sérieuse pour moi : je doute, d'ailleurs, que Rousseau connaisse mes circonstances extérieures. Si donc la notice sur moi n'est pas imprimée, je vous prie, monsieur, de la supprimer. Autrement, j'ose vous en demander la copie. Rousseau m'a écrit, depuis lors, que mon interdiction était arrivée trop tard.

Si vous désirez, monsieur, ajouter quelques détails sur ma personne à la liste des auteurs de votre recueil, je vous prie de faire simplement usage de la note suivante :

« H. Heine, âgé de vingt-quatre ans, né à Düsseldorf, où il a fait, au Gymnase, son éducation scolaire, a étudié la jurisprudence à Gœttingue, à Bonn et à Berlin, où il vit aujourd'hui [1]. »

1. L'Almanach en question, pour 1822, contient la note suivante :

« Harri Heine, né à Dusseldorf, en 1797, a étudié le droit à Bonn, à Gœttingue et à Berlin, où il vit maintenant. Un recueil de ses poésies, dont le *Gesellschafter* contient plusieurs fragments, paraîtra très-prochainement chez Maurer. »

Quant à la fausse date de 1797, donnée par Heine comme

Quant à mes productions littéraires. il est difficile d'en dire quelque chose.

Je me recommande cordialement à votre bienveillance, et je suis, monsieur, avec une considération distinguée, votre très-dévoué.

Behrenstrasse, 71, 3e étage.

Berlin, le 20 octobre 1821.

IV

A CHARLES IMMERMANN[1]

Berlin, le 24 décembre 1822.

Il y a longtemps que vous auriez dû recevoir une lettre de moi. Quand je lus les affectueuses et clé-

l'année de sa naissance, il s'en est expliqué dans une lettre écrite le 3 novembre 1851 à M. Saint-René Taillandier, et que l'on trouvera dans la suite de ce recueil. Heine disait volontiers qu'étant venu au monde le 1er janvier 1800, il avait le droit d'être appelé l'un des premiers hommes du XIXe siècle. Le fait est qu'il était plutôt l'un des derniers venus du XVIIIe, étant né le 12 ou le 13 décembre 1799. Cette date est la seule exacte.

1. Né en 1796, mort en 1840. — Voir, sur le génie brillant mais incomplet d'Immermann, l'introduction de *Drames et Fantaisies* de H. Heine. Voir aussi un curieux volume de biographie littéraire : *la Comtesse Ahlefeldt,* par mademoiselle Ludmilla Assing.

mentes paroles, que vous avez publiées, l'été dernier, dans *l'Indicateur* sur mes poésies, je résolus de vous écrire. Peu après, le docteur Schulz, qui est de notre connaissance à tous deux, m'envoya vos tragédies; et, plutôt que de vous adresser d'élogieuses et vides paroles, je voulus tout d'abord vous rendre le bon office que j'avais reçu de vous, et, dans le temple de la littérature, dans Berlin, la capitale de la critique, servir de parrain à l'enfant de votre esprit, lui donner le vrai nom qu'il mérite, et le recommander surtout au patronage et à la sollicitude des femmes. Bientôt après, — mais le mot temple n'est pas juste; il faudrait dire : douane, bourse, entrepôt, filature, salle de bal, et Dieu sait quoi encore, mais je n'aime pas à raturer, — bientôt après, j'entrepris un grand voyage [1], et, bien que j'eusse pris avec moi vos *Tragédies* et votre *Fenêtre d'un ermite*, bien que mon esprit ait été occupé de vous pendant toute la route, et soit entré ainsi dans votre intimité, pourtant je n'écrivis pas. De retour à Berlin, je voulais le faire immédiatement, vous raconter ma joie d'avoir retrouvé, partout où j'avais répandu la semence de

1. En Pologne, ou dans la Prusse polonaise.

votre gloire, de lourds épis ondoyant par milliers devant moi ; mais la maladie et le découragement m'en ont empêché. Il y a six semaines, mon meilleur ami, le référendaire Christian Sethe [1], est parti pour Munster, où peut-être les détours du voyage ne lui ont permis d'arriver que maintenant, et je voulais qu'il vous portât une lettre. Mais je n'ai pas son adresse, et je ne veux pas tarder plus longtemps à vous écrire, surtout depuis que j'ai appris hier, par hasard, que vous viendriez bientôt à Berlin. A vrai dire, je n'y crois pas encore, puisque jamais rien n'arrive de ce que je désire le plus. Pourtant je ne m'explique pas comment ce qui devrait précisément me faire prolonger mon silence m'excite le plus à vous écrire tout de suite. C'est peut-être la crainte, à votre arrivée ici, de n'oser vous regarder en face après avoir tardé si longtemps à vous assurer de ma très-haute estime et de ma plus cordiale affection. Oui, c'est de bouche que je voudrais vous dire tout cela, et, si vous ne venez pas ici, c'est moi-même qui irai à vous le printemps prochain, à

1. C'est à lui que Heine a adressé, dans sa jeunesse, une série de sonnets (*Fresko-Sonette*) qui terminent la première partie du *Livre des chants*. (Voir *Poëmes et Légendes*).

Munster. Si cette lettre vous y trouve encore et que mon ami Sethe y soit, je voudrais que vous fissiez sa connaissance; vous lui êtes déjà connu, et il pourra vous dire que je suis homme à faire un long voyage pour une chose que d'autres appelleraient un pur caprice.

Vos *Poésies* ne m'ont pas satisfait, parce que j'avais lu auparavant vos tragédies. Une autre fois, j'en dirai davantage sur ce point, où je semble plus dur que je ne le suis réellement. Il en est arrivé de même à bien d'autres, et je vous le dis à cœur ouvert, parce que je vous tiens pour un homme à qui l'on peut dire sa pensée sans phrase. Mais comment pourrais-je écrire sur ce petit carré de papier toute la louange grand in-folio de vos tragédies! Je dois me réserver cette tâche enviable pour un temps meilleur : aujourd'hui, je suis trop malade et abattu. Recevez préalablement l'assurance sacrée que je vous envisage, avec Oehlenschläger[1], comme le meilleur poëte dramatique vivant (Gœthe est mort)[2]. Je n'oublierai

1. Mort en 1850. M. X. Marmier a traduit en français son drame, *la Mort du Corrége.*

2. On comprend comment il était mort pour Heine. Il vécut encore près de dix ans.

jamais le beau jour où je reçus et lus vos tragédies, et, à demi-fou de joie, ne parlais d'autre chose à tous mes amis. La tiède annonce de Varnhagen d'Ense, dans le *Gesellschafter,* m'a déplu ; je m'attendais à mieux. — J'ai à vous transmettre un bonjour de l'une de vos admiratrices, madame de Hohenhausen [1], à qui j'ai offert, « en votre nom », un exemplaire des tragédies. J'espère que vous ne blâmerez pas cet acte de mon autorité privée ; la bonne dame a tenu loyalement sa parole de travailler à faire connaître vos tragédies, bien que ce qu'elle a écrit là-dessus dans plusieurs journaux, et surtout dans la *Feuille de la Conversation* de Leipzig, soit loyalement plat... Ma lettre serait trop longue si je voulais vous raconter en détail combien vos tragédies plaisent ici, comme elles sont louées, critiquées, et censurées — par les poëtereaux. Ces derniers sont les ennemis naturels des bons poëtes, et cette engeance ne manquera pas de mordre à votre beau laurier. Vous avez eu jusqu'ici ce bonheur rare que votre personne, dans l'obscur Munster, est restée ca-

1. La belle baronne de Hohenhausen, connue par des traductions de Byron en allemand. — Le suicide de son fils unique, âgé de dix ans, a fait beaucoup de bruit en Allemagne.

chée à la plupart des hommes. Mais où que soit le vrai poëte, il est haï et attaqué ; les hommes d'argent ne lui pardonnent pas de vouloir être quelque chose de plus qu'eux, et le plus haut sommet où il puisse atteindre n'est, après tout, que celui du martyre. Le jugement plein de hautes pensées que vous avez porté dans *l'Indicateur*, sur mes poésies, m'a profondément ému ; vous avez été, je l'avoue, le seul jusqu'ici qui ait pressenti la cause de mes sombres tristesses. J'espère bientôt être complétement connu de vous : peut-être suis-je parvenu à déposer dans mon prochain recueil de poésies, la clef qui vous ouvrira mon âme malade. Je ferai bientôt imprimer ce petit volume, et ce sera l'une de mes plus grandes joies lorsque je pourrai vous le soumettre. Ce livre contiendra mes petites poésies malicieuses-sentimentales, un drame romantique plein des images du Midi, et une très-courte et sombre tragédie septentrionale [1]. Parce que nous appartenons tous deux à la Westphalie (car on vous a pris jusqu'ici pour un Westphalien), des sots pensent que je devrais rivaliser avec vous : ils ne savent pas qu'un

1. *Almansor* et *Ratcliff.* (Voir *Drames et Fantaisies.*)

beau diamant dans sa resplendissante pureté ne peut-être comparé à la pierre noire, d'une forme étrange, dont le marteau du temps fait sortir de sauvages étincelles. Mais que nous font les sots? Vous m'entendrez toujours confesser à haute voix combien je suis indigne d'être nommé à côté de vous. Le professeur Gubitz, m'a prié dès longtemps, de vous enrôler pour le *Gesellschafter*; mais je ne puis vous conseiller de vous disperser ainsi dans les journaux, bien que j'admire votre activité littéraire. La nature, avec le don de poésie, doit vous avoir fait encore le don précieux d'une bonne santé. Vous pouvez faire beaucoup de bien, infiniment de bien... Guerre à l'injustice séculaire, au règne de la sottise, et au mal! Voulez-vous être mon frère d'armes dans cette lutte sainte? Alors, je vous tends joyeusement la main. La poésie, en fin de compte, n'est qu'un bel accessoire.

V

A FERDINAND DÜMMLER, A BERLIN

Monsieur,

Des personnes de notre connaissance à tous deux m'ont vanté votre activité et votre loyauté. Comme ce sont là, depuis que j'ai été déniaisé par l'expérience, les qualités que j'estime le plus chez un libraire, et que je place au-dessus de tout, je viens vous proposer la publication d'un livre dont je suis l'auteur. Il renferme : 1° une petite tragédie (trois feuilles et demie d'impression, à peu près), dont l'idée fondamentale doit être un équivalent du *fatum* ordinaire, et qui donnera sans nul doute beaucoup à faire au monde des lecteurs; 2° un poëme dramatique plus étendu, intitulé *Almansor*, d'un fonds religieux et polémique qui se rattache aux intérêts des temps actuels, et qui peut avoir plus de six feuilles; 3° enfin, un cycle de trois à quatre feuilles de *Lieder* humoristiques dans le ton populaire, dont les journaux ont publié des frag-

ments qui, par leur originalité, ont provoqué beaucoup d'intérêt, de louanges, et de censures sévères. Du moment que vous serez disposé à accepter mon offre, je vous indiquerai le titre ou je vous ferai part de la petite tragédie, que je destine au théâtre, et qui sera certainement représentée une fois ou l'autre; je désire donc qu'elle ne soit point connue à Berlin avant que l'impression ait commencé, et je ne l'ai communiquée ici qu'à deux personnes, le professeur Gubitz, et le conseiller de légation Varnhagen d'Ense.

Assurément, je ne puis porter moi-même un jugement sur ma valeur comme poëte. Je remarque seulement que mes *poéteries* ont éveillé dans toute l'Allemagne une attention inaccoutumée, et que même la vivacité hostile qui les a accueillies çà et là ne peut être de mauvais augure...

Je ne crois pas être très-connu ici, à Berlin ; je le suis d'autant plus dans mon pays, sur le Rhin et en Westphalie, où, comme je l'apprends de tous côtés, on est très-impatient de la publication de mon volume poétique, longtemps attendu, et qui trouvera certainement là le plus grand nombre de lecteurs.

J'aurai au premier jour le plaisir de vous voir et

de m'entendre avec vous sur les détails, honoraires, etc.

Je suis avec considération et dévouement, etc.

Berlin, le 5 janvier 1823.

VI

A CHARLES IMMERMANN

Berlin, le 14 janvier 1823.

Je veux vous donner bonne opinon de ma ponctualité à écrire, informer, donner des éclaircissements, etc. Aussi je ne tarde pas à répondre à votre chère lettre du 31. — Mes amis, sur ce point, ne me prodiguent pas précisément les louanges; le bon Sethe — dites-lui que je lui écrirai par le prochain courrier — n'entonnera certes pas un cantique en l'honneur de mon exactitude épistolaire; mais tout cela n'est que préjugés.

Bien que votre amicale lettre nous ait rapprochés l'un de l'autre d'au moins vingt stations de poste (quelque chose comme de Munster à Potsdam), notre éloignement l'un de l'autre est encore trop considérable, et un quintal de ports de lettres trop cher,

et la correspondance trop fatigante, et ma paresse trop grande, pour que je puisse vous dire, avec les détails nécessaires, combien votre lettre a ému et réjoui, et consolé, et fortifié, et stimulé mon âme.

Je m'en tiendrai donc plutôt aux affaires, et vous dirai ma manière de voir sur l'article des publications.

Par l'intermédiaire du professeur Gubitz, la librairie M. a *consenti* à publier mes poésies, dont je n'ai pas reçu un sou vaillant, à l'exception de quarante exemplaires gratuits (une dizaine de ces exemplaires, par une rare recherche de ladrerie, ne m'ont pas été remis encore). Je vous dis ceci *sub rosa* pour votre consolation, car je doute que les honoraires de votre premier ouvrage aient été bien brillants. La librairie M. (son chef se nomme V.) m'est devenue tellement odieuse, grâce à ses viles échappatoires et à ses sales et blessantes manières d'agir, que je lui ai fait connaitre ces jours-ci, de la façon la plus nette, mon souverain mécontentement, et que mon second livre n'y paraîtra certainement pas; déjà cette semaine je vais me mettre en quête d'un autre éditeur : avec ma maladresse innée pour tout ce

qui touche aux affaires, cela ne me sera pas très-facile.

Je vous donne ce détail pour que vous sachiez que je ne puis dans ce moment offrir à M. votre tragédie, ou le recueil périodique que vous projetez; dites-moi si le professeur Gubitz doit faire cette offre en votre nom... A part M., je ne connais ici aucun libraire; mais cela n'est point nécessaire lorsqu'on cherche un éditeur. L'usage ici est que les écrivains fassent une proposition par écrit à un libraire. Si vous voulez que je m'adresse ainsi en votre nom à quelques-uns des nôtres, donnez-moi des instructions précises. Mais je vous conseille plutôt de leur écrire vous-même de Munster, en disant que vous m'avez chargé de m'entendre de plus près avec eux sur vos offres. — J'espère, malgré la confusion de ces lignes, que vous m'avez compris. Chercher un éditeur est le premier commencement du martyre littéraire. Après les dédains des libraires et les crachats reçus en plein visage, vient la flagellation des thés esthétiques où l'on vous invite, le couronnement d'épines des fades louanges, le crucifiement dans les journaux littéraires entre deux pauvres diables d'écrivains. Vraiment, ce serait à

n'y pas tenir si l'on ne pensait à l'ascension finale.

J'espère que le conseiller de légation Varnhagen d'Ense vous sera utile dans cette pénurie d'éditeurs, si vous voulez l'employer, lui aussi, comme négociateur subsidiaire avec eux. C'est un homme dont la position extérieure, le caractère, le jugement et la loyauté méritent la plus entière confiance, dont je dois l'affection à la belle médiatrice qui s'appelle Poésie, et qui, d'ailleurs, est le seul sur qui je puisse compter dans ce nid de fausseté. L'intérêt affectueux qu'il vous porte est la meilleure et la plus belle chose que mon entremise puisse vous procurer ici. Pour le consulter dans l'affaire des éditeurs, je lui ai communiqué votre lettre, ainsi que la *Pustkuchiana,* et, pour vous faire un plaisir et en même temps n'avoir pas besoin de vous dire moi-même ma pensée sur ces deux brochures, je vous envoie le billet que madame Varnhagen m'a écrit là-dessus avant hier. Pour l'intelligence de ce billet, je remarque seulement que les lettres, si hautement appréciés par Gœthe, qui ont paru dans le *Gesellschafter* sur les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, et qui étaient signées *Frédérique*, sont de la plume

de madame Varnhagen, et que, dans l'une d'elles, la première, se trouvent quelques expressions presque identiques aux vôtres. D'ailleurs, c'est la plus spirituelle femme que j'aie jamais connue, et je désire que vous me renvoyiez ce billet à l'occasion. Il va de soi que le contenu en est comme pris au vif dans ma propre âme... — J'ai lu avec joie vos chères paroles sur mes *poéteries*; votre noble franchise me prouve que vous me voulez du bien. Saluez Sethe très-amicalement; dites-lui qu'il me manque beaucoup.

VII

AU MÊME

Berlin, le 21 janvier 1823.

. . . .

Varnhagen et Gubitz sont jusqu'ici les seuls que j'aie mis au courant de votre recherche d'un éditeur. Maintenant, je suis entré en relations avec Dümmler, pour mes propres écrits; mais, tant que vous n'en exprimerez pas le désir, je ne lui parlerai pas de votre *Périandre*: sa librairie est de peu d'importance. Pour moi, il s'agit d'imprimer

promptement. Je me réjouis comme un enfant de la publication de mon livre, — précisément parce que tant d'infâmes canailles sont à mes trousses. Attendez-vous seulement, vous aussi, à ce que ces faux enfants de la Muse tombent sur vous. On me dit qu'on attaque outrageusement votre *Erwin;* quant à votre *Pétrarque*, il doit être au-dessous de toute critique. J'ai adopté le principe d'ignorer toutes les injures dont je suis et je serais l'objet. Je sais qu'il s'est formé une société systématiquement organisée pour me mettre hors de moi par des bruits outrageants, et en me couvrant publiquement de boue. Ci-inclus, un petit échantillon, pris dans *le Franc Parleur*. Cela me paraît venir d'un pauvre gentilhomme, du nom de U., qui s'est figuré n'avoir qu'à paraître pour être adoré comme l'unique étoile dramatique de notre temps, et qui ne peut me pardonner la méchancheté intime d'avoir divulgué dans son cercle de société l'existence d'un Immermann. Avec votre bonne santé, je pense que vous ne manquerez pas de rire de tant de misères et de manque d'esprit.

J'ai lu encore une fois votre écrit sur Gœthe et Pustkuchen, et ne puis assez l'admirer. Vous méri-

tez les plus plus grands éloges. Un écrivain qui pense comme moi parlera bientôt de votre ouvrage dans le *Morgenblatt*. — Adieu, pensez à moi avec bon vouloir. Si quelques passages, quelques griefs de mes lettres, vous donnent de moi l'idée d'un esprit vétilleux, je vous avouerai volontiers que je le suis. Peut-être cela tient-il à mon état de santé ou bien... à ce que je suis encore à moitié enfant. C'est une ruse de ma part, de me conserver enfant aussi longtemps que possible, précisément parce que, dans l'enfant, tout se réfléchit comme dans un miroir : la virilité, la vieillesse, la divinité, et même la scélératesse et la convenance.

VIII

AU DOCTEUR EMMANUEL WOHLWILL

Berlin, le 1er avril 1823.

A Wolf, nommé Wohlwill[1].

Ne crois pas, très-aimable, qu'un refroidissement

1. Savant Hambourgeois, pédagogue estimé, mort depuis plusieurs années. — On connaît l'habitude juive de ces transformation de noms propres.

d'amitié m'ait fait ajourner si longtemps la réponse à ta chère lettre; non vraiment, bien que, dans ce rude hiver, mainte amitié se soit glacée, ta chère grosse figure n'a pu être encore extraite des portes étroites de mon cœur, et le nom de Wolf, ou mieux dit Wohlwill, demeure chaud et vivant dans mon souvenir. Hier encore, pendant une heure et demie, nous avons parlé de toi (*nous*, prends-en note, cela veut toujours dire : moi et Moser.) C'est chose vraiment frappante que ta ressemblance extérieure avec M. Hang-hoh, un des deux savants chinois que l'on peut voir pour six gros dans la Behrenstrasse. Gans [1] les trouve fort intéressants, et, dans son nouveau livre, à propos du droit de succession des Chinois, tu trouveras la note suivante : « Voyez les Chinois de la Behrenstrasse, 65; voyez encore

1. Gans, né en 1798, mort en 1839, le plus spirituel et le plus populaire de la première génération des disciples de Hégel, le vaillant adversaire de l'école historique. Son enseignement à l'université de Berlin rappelait, par ses côtés brillants, quelques-uns des maîtres contemporains de la parole française. Il était fort attiré, par ses habitudes d'esprit et ses goûts de société, du côté de la France, dont il a décrit, dans les *Französischen Zustände*, la situation générale dans les premières années du règne de Louis-Philippe. — Ami commun de Heine et de Moser, il était surtout étroitement lié avec ce dernier. La correspondance de Heine et de Gans a malheureusement disparu.

mon pantalon de Nankin, et conf. Teu-zing-leu-li, tome X, ch. 8. » — Ici, il est vrai, on prétend que ces deux Chinois sont des Autrichiens déguisés, envoyés par Metternich pour travailler à notre constitution. Zunz n'a pas encore vu les Chinois. Je l'aime beaucoup, et cela m'afflige profondément de voir cet homme admirable si parfaitement méconnu à cause de son extérieur rude et répulsif. J'attends beaucoup de ses sermons qui doivent paraître bientôt; non pas de l'édification et de doucereux émollients pour les âmes, mais quelque chose d'infiniment meilleur, un appel à la force morale. C'est précisément là ce qui manque en Israël. Quelques opérateurs de cors aux pieds (Friedländer et Cie) ont voulu guérir par des saignées le corps d'Israël de son fatal exanthème, et leur maladresse et leurs bandages rationnels de toile d'araignée sont cause qu'Israël perd tout son sang. Puisse bientôt cesser cet aveuglement, qui fait consister le souverain bien dans la faiblesse, dans le dépouillement de toute force, dans la négation exclusive, dans l'idéalisme d'Auerbach. Nous n'avons plus la force de porter une barbe, de jeûner, de haïr, et de souffrir par haine : voilà le motif de notre réforme actuelle. Les

uns qui cherchent au théâtre leur culture et leurs lumières veulent donner au judaïsme de nouvelles décorations et coulisses, et le souffleur doit porter au lieu de barbe un petit rabat blanc; ils voudraient verser la grande mer dans un petit bassin de papier mâché, et faire endosser à l'Hercule de la Wilhemshöhe à Cassel, la jaquette brune du petit Marcus. D'autres veulent un petit christianisme évangélique sous signature juive; ils se font un manteau avec la laine de l'Agneau de Dieu, un pourpoint des plumes de la colombe du Saint-Esprit, et des caleçons d'amour chrétien, et ils font faillite, et leur postérité signera : « Dieu, Christ et Cie[1]. » Fort heureusement cette maison ne tiendra pas longtemps, ses traites sur la philosophie reviendront protestées, et elle fera banqueroute en Europe, lors même que ses succursales, fondées par des missionnaires en Afrique et en Asie, subsisteraient quelques siècles de plus...

Pardonne-moi cette amertume. D'ailleurs, tout ce qui précède n'est pas si sérieux; moi non plus, je n'ai pas la force de porter ma barbe, et de laisser crier après moi : « Au Juif! » et de jeûner, etc. Je n'ai pas même la force de manger de bon appétit du *mazzes* (pain azyme.) C'est que je demeure mainte-

nant chez un Juif (vis-à-vis de Moser et de Gans), et l'on me donne du *mazzes* au lieu de pain, et je m'ébrèche les dents. Mais je me console en pensant que nous sommes dans le *gohles* (l'exil.) Les coups de langue contre Friedländer ne tirent pas non plus à conséquence : il n'y a pas longtemps que j'ai mangé chez lui le plus beau pudding, et il demeure juste vis-à-vis de moi, et il est maintenant à la fenêtre, il se taille une plume, et va écrire à Élise de la Recke[1], et sur son visage on lit déjà : « Noble dame, je ne suis vraiment pas si insupportable que le dit le professeur Voigt, car... »

Berlin, le 7 avril 1823.

Voilà huit jours que ma lettre a été interrompue à cet endroit, et je l'avais déjà oubliée; entre temps, j'ai reçu la tienne du 1er avril (nous nous donnons

1. Sœur de la belle duchesse Dorothée de Courlande. — Élise de la Recke appartient à ce groupe de femmes, à l'esprit tout ensemble mystique et aventureux, que *le Mage du Nord*, Hamon, semble avoir évoquées vers la fin du siècle passé : la princesse Amélie Galytzine, madame de Krudner, etc. — Cagliostro, pendant son séjour à Milan (1779), s'engagea à l'initier au culte de la vertu suprême, en même temps qu'il lui ouvrirait le monde des esprits. Plus tard, elle démasqua publiquement l'imposture. Elle se lia, avec Nicolaï et les *Amis de la lumière*; enfin se passionna pour Jean-Paul. Elle mourut en 1833.

réciproquement un poisson d'avril), et je veux ajouter encore ici quelques lignes, malgré les douleurs dont je souffre et qui, comme du plomb brûlant, ruissellent dans ma tête et me prédisposent à l'amertume la plus cuisante et la plus hostile.

Je suis charmé que tu commences à te plaire dans les bras de l'aimable Hammonia [1]; pour moi, je ne puis souffrir cette belle. Son vêtement brodé d'or ne m'en impose pas : je sais qu'elle porte une chemise sale sur son corps jaune, et que, avec ses languissants soupirs d'amour : *Bœuf! banco!* elle tombe au cou du plus offrant. — Peut-être fais-je tort à la bonne ville de Hambourg; ma disposition dominante pendant mon dernier séjour n'était pas pour faire de moi un juge équitable; ma vie intérieure était abîmée dans les sombres profondeurs du monde des songes traversées seulement par de fantastiques lueurs; ma vie extérieure était folle, déréglée, cynique, répulsive; en un mot, je faisais de l'une le contraste le plus tranché avec l'autre, afin que celle-ci, ma vie intérieure, ne me troublât

1. Hambourg.

pas en l'emportant sur l'extérieure. Oui, *amice*, ç'a été un grand bonheur pour moi de sortir précisément de l'auditoire de philosophie lorsque j'entrai dans le cirque de la vie du monde ; je pus ainsi construire philosophiquement ma propre vie, la considérer objectivement, bien qu'il me manquât ce calme souverain et ce sang-froid réfléchi nécessaires à la claire intuition d'un grand théâtre de la vie.

Je ne sais si tu m'as compris. Si tu lis un jour mes Mémoires, où tu trouveras décrite toute une séquelle de Hambourgeois parmi lesquels il en est quelques-uns que j'aime, plusieurs que je hais, et beaucoup que je méprise, tu me saisiras mieux. Que ce que je viens de dire serve seulement de réponse à quelques passages de tes chères lettres, et t'explique pourquoi je ne puis aller ce printemps, comme tu le voudrais, à Hambourg, bien qu'alors je n'en doive être éloigné que de quelques milles. Je compte, en effet, partir dans un mois pour Luneboug, où ma famille est établie, passer là six semaines, m'en aller ensuite dans les provinces du Rhin, et, si c'est possible, à Paris. Mon oncle m'a assuré encore deux années de pension pour mes

études, et je n'ai plus besoin, comme j'en avais d'abord fait le plan, de chercher un professorat en Sarmatie.

Je pense que, d'ici là, bien des choses changeront assez pour qu'il ne me soit pas difficile de me fixer en pays rhénan. Autrement, je m'établirai en France : j'écrirai en français et me ferai un chemin dans la diplomatie. L'important est que ma santé se raffermisse ; sans cela, tous ces plans ne sont que folie. Puisse Dieu me donner seulement la santé, je me charge du reste ! Mon médecin me fait espérer que les voyages, surtout les voyages à pied, la rétabliront... J'ai discontinué mes bains de douches qui ne m'ont fait aucun bien en me coûtant un argent fou. Par-dessus le marché, je dois m'interdire toute contention d'esprit, et, cet hiver, je n'ai presque fait autre chose qu'étudier la portion non sémitique de l'Asie, lire quelque peu dans Schelling et Hégel, fouiller des chroniques, et chercher dans les œuvres des Grecs, que le vieux Wolf appelle *sempiterna solatia generis humani*, le souffle rafraîchissant de la pure beauté. Pour la vie de société, je ne valais absolument rien ; j'ai composé peu de vers ; mes études historiques ont pro-

gressé moins encore, et, moins que tout le reste, mon « Droit public historique du moyen âge germanique. » L'été dernier, il était presque prêt pour l'impression ; mais une foule d'idées qui me sont venues de mes études sur l'Asie, ainsi que l'exemple de la méthode de Gans dans son *Droit de succession,* et surtout les impulsions philosophiques de Moser, ont eu pour résultat de me faire jeter au feu la plus grande partie du livre, de sorte que je l'écrirai de nouveau tout entier, et en français. — C'est très-noble à toi d'avoir goûté mon *Mémoire sur la Pologne.* De toutes parts on m'a fait de grands éloges d'avoir su comprendre la Pologne d'une façon si pénétrante; mais je ne puis me joindre à ce concert de louanges. J'étais cet hiver et je suis encore dans un trop misérable état pour rien produire de bon. Cet écrit a mis tout le grand-duché de Posen en mouvement, et, dans les journaux du pays, on a déjà écrit, c'est-à-dire invectivé, trois fois autant que l'étendue du Mémoire lui-même: et tout cela vient des Allemands du grand-duché, qui ne peuvent me pardonner de les avoir peints si fidèlement, et d'avoir fait des juifs le *tiers état* de la Pologne.

En Westphalie et sur le Rhin, mes *Poésies* sont

encore à l'ordre du jour, et il me revient de là maintes choses agréables. Mais comment peux-tu juger digne de mention le bavardage de la *Gazette littéraire de Leipzig?* Ce sont les superficialités les plus pauvres qu'on ait dites sur moi. — Je t'enverrai ces jours-ci mes *Tragédies*. Je les ai dédiées à mon oncle Salomon Heine [1]. L'as-tu vu? C'est un des hommes que j'estime le plus : il a une noblesse et une force innées; ce dernier trait, tu le sais, est pour moi l'essentiel. As-tu vu ma sœur? C'est une aimable jeune fille [2]. Vois-tu beaucoup la société des femmes? Prends garde! les Hambour-

1. Salomon Heine, riche banquier hambourgeois, qui avait été lui-même l'artisan de sa fortune et sut en faire un noble usage. Son neveu le comparait volontiers à un diamant — brut. On connaît (et cette correspondance y fait de nombreuses allusions) les démêlés du poëte et du millionnaire. Mais, au milieu de ces dissentiments irrités par la susceptibilité souffrante de l'écrivain et les dédains de l'homme d'affaires pour les préoccupations de la vie littéraire, perce partout l'attrait secret qu'ils avaient l'un pour l'autre. Salomon Heine mourut quelques années avant son neveu.

2. Madame Charlotte d'Embden, qui vit encore à Hambourg. Heine lui était fort attaché, et lui a dédié la série de *Lieder* intitulée *Nouveau printemps.* C'est à elle qu'il songeait en écrivant ce morceau d'une ironie charmante, resté dans bien des mémoires :

« Mein Kind, wir waren Kinder,
Zwei Kinder, klein und froh... »

geoises sont belles. Mais, chez toi, il n'y a jamais rien à redire : tu es un homme tranquille, rangé, satisfait, et, si tu brûles parfois, c'est pour l'humanité tout entière.

Pour moi, c'est différent. Aussi tu as le bonheur d'être un homme moral, et tu réfléchis et te livres à des considérations morales, et tu es content, et brave, et bon, et, parce que tu es un si bon jeune homme, je t'ai écrit une si longue lettre.

IX

A FRÉDÉRIC STEINMANN

Berlin, le 10 avril 1823.

Cher Steinmann,

Je ne sais lequel de nous deux est en arrière d'une lettre. Si c'était moi, ce qui est bien probable, aie la bonté de m'excuser. Quoi que tu puisses inventer pour justifier mon silence, tu tomberas malheureusement toujours sur la vérité. Bourrasques de chagrins, perte de ce que j'aimais le plus au monde, maladie et mauvaise humeur, et autres belles choses, voilà depuis deux ans les points culminants dans la

vie de ton ami. Longtemps je me suis rassuré en me disant : « Fritz ne demande pas que tu rouvres de vieilles et nouvelles blessures, et que tu lui envoies du sang de ton cœur sous un couvert de lettre ; à plus d'une de tes tristes chansons qui, çà et là, sera arrivée à son oreille, il aura remarqué combien il fait sombre et sans joie dans le cœur de son ami. » Mais ce qui me tranquillisa le plus, c'est que j'ignorais ton adresse. — Or, cette dernière excuse n'existe plus depuis que j'ai appris, il y a quatre mois, que tu es à Munster, où j'ai chargé Christian de beaucoup de salutations pour toi... Le brave Christian, dont la simple parole, au dernier jour, aura plus de poids auprès du souverain juge que les serments de cent mille autres, Christian pourra te garantir que mes sentiments pour toi n'ont point changé, quelque durement que je me détourne souvent de mes meilleurs amis dans mes heures sombres, méconnaissant leur attachement et les éloignant de moi, dans mon orgueil et ma souffrance. Mais qui me garantira ce que tu es pour moi ? Ici encore, ta simple parole me suffira, bon, loyal Steinmann !

Mes *Tragédies* viennent de sortir de presse. Je sais

qu'on les déchirera à belles dents ; mais je veux te dire en confidence qu'elles sont très-bonnes, meilleures que mon recueil de poésies, qui ne vaut pas une charge de poudre. — Je reçois souvent des lettres du *poëte*; il écrit beaucoup. Il y a de superbes choses dans ses sonnets, un souffle poétique sincère, une fraîcheur joyeuse et vivante. Je les aime comme j'aime les fraises des bois, mon fruit favori ; seulement, ils ont aussi le défaut de cette plante qui rampe et jette partout ses racines, et produit ainsi beaucoup de feuilles et de bourgeons inutiles. Notre *beau monde*, il est vrai, préfère des légumes venus en serre chaude assaisonnés avec du sucre ou des sauces épicées ; et la plèbe grossière aime mieux une potée de gros pois. Connais-tu Charles Immermann ? Devant celui-là, nous devons tous mettre chapeau bas, toi surtout. C'est une puissante et lumineuse figure de poëte comme il y en a peu...

X

A CHARLES IMMERMANN

Berlin, le 10 avril 1823.

Cher Immermann,

Il y a longtemps que j'aurais répondu à votre dernière lettre, si je n'avais voulu en même temps vous envoyer mes *Tragédies*. Dans l'intervalle, j'ai eu plus d'une fois l'idée de vous en faire passer les cinq premières feuilles ; mais j'ai surmonté cette tentation et je m'en félicite, puisque, sous la rubrique *échange d'impressions*, se glissait pourtant un sentiment mesquin, c'est-à-dire la vanité ordinaire aux poëtes. D'autre part, je regrette de ne pas l'avoir fait ; la vie est presque toujours courte, et, quand elle se prolonge, ce n'est plus proprement la vie ; aussi l'on fait bien de saisir le moment où l'on peut ouvrir son cœur à un ami, à un compagnon de nos pensées... — Oui, je promets de ne plus céder à la crainte mesquine de paraître mesquin quand j'aurai quelque confession à vous faire. Il y a précisément dans *Ratcliff* une semblable confession géné-

rale, et j'ai la marotte de croire que vous êtes du petit nombre de ceux qui la comprendront. Aussi je vous demande cette seule faveur de le lire dans un bon moment, et sans interrompre la lecture. Je suis convaincu de la valeur de ce poëme (*hark! hark!*), car il est vrai (le poëme) ou je suis moi-même un mensonge : tout ce que j'ai écrit d'autre, et ce que j'écrirai encore, pourra passer et passera. J'en dirais davantage sur ce sujet qui aurait suffisamment besoin d'être éclairci ; mais, par bonheur, le temps me manque ; le relieur m'apporte justement de nouveaux exemplaires de mes *Tragédies*, et il faut que j'en envoie à ma famille, et que j'écrive des lettres, et la poste part à six heures, et je suis précisément comme une femme qui accouche. Le petit marmot me donnera-t-il de la joie ? Difficilement autant de joies que de chagrins, je le prévois. La vermine et les crapauds des coteries berlinoises m'ont déjà donné les marques dégoûtantes de leur attention ; on a su se procurer mon livre avant qu'il sortît de presse, et j'apprends qu'on veut supposer une tendance à *Almansor*, et répandre ce bruit d'une façon qui révolte tout mon être, et me remplit d'un souverain dégoût.

Sans que je m'en doute, ceci peut avoir beaucoup contribué à me faire quitter Berlin dans une quinzaine. Si vous m'écrivez, adressez donc vos lettres à « H. Heine, chez M. Moser, N. Friedrichsstrasse, 47. » On me les enverra. Je vais à Lunebourg, où je resterai quelques mois dans le sein de ma famille; de là, j'irai en Westphalie, puis sur le Rhin, en passant par Munster, comme vous pouvez bien croire, et, en automne, je serai à Paris. Là, je veux étudier quelque temps et me lancer dans la carrière diplomatique. Il y a longtemps déjà que cette idée m'est venue; aussi je suis parfaitement d'accord avec ce que vous m'écrivez là-dessus... Quant à vous, si vous vouliez aussi vous jeter dans cette carrière, la chose ne vous serait pas fort difficile, et le meilleur et le plus efficace moyen que je pourrais vous conseiller et vous proposer pour cela serait de saisir quelque occasion opportune pour écrire une brochure qui attirerait vivement l'attention des diplomates. « Entre nous [1], » c'est aussi le moyen principal que je compte employer... Aussitôt que je serai à Paris, dans le foyer de la diplomatie,

1. En français, dans l'original.

il peut se présenter mainte circonstance favorable à un tel projet, et ce me sera une douce joie de contribuer pour ma part à ce que l'homme dont la puissance intellectuelle me fait espérer de si grandes choses, trouve un cercle d'activité plus étendu.

J'ai causé cet hiver avec le vaporeux baron de la Motte-Fouqué, et, par malice (ou plutôt par plaisanterie, car j'aime cet homme), je l'ai interrogé sur le mérite de vos tragédies. Il n'a pu sans doute vous refuser du talent; mais j'ai dû entendre une longue, longue histoire qui se résumait à ceci : qu'un inconnu, un M. de List, s'était présenté un jour chez lui, lui avait montré votre écrit sur le duel, et lui avait demandé comment lui, le chevaleresque baron, pouvait être, comme on le disait, en relations avec vous; ces relations, cela va de soi, avaient dû dès lors être rompues. Je vous raconte l'histoire parce que peut-être vous l'ignorez, et ne savez pas sans doute que vous avez encore ici, à cause de cette vieille histoire d'université, des ennemis à la mauvaise langue. Notre ami V., à qui je racontai l'histoire, s'écria avec humeur : « Le chevaleresque baron est un fou. »

J'attends avec la plus grande impatience la pu-

blication de votre *Périandre ;* j'en attends beaucoup, et je ne doute pas que vous n'ayez su y éviter le seul défaut que j'aie relevé dans vos tragédies, à savoir que les discours de vos personnages sont souvent trop longs, et que la poésie s'y étale trop. Aucun jeune poëte n'a su, à ses débuts, éviter cet écueil. Mon *Almansor* mérite le même reproche. Et. malheureusement, ce n'est pas le seul; dans *Ratcliff*, ce défaut a été complétement évité, trop peut-être. La maudite langue imagée, dans laquelle j'ai dû faire parler Almansor et ses consorts orientaux, m'a entraîné dans des longueurs. En outre, je crains que les *âmes pieuses* n'aient beaucoup de griefs contre cette pièce. M. Varnhagen me disait hier que je devais vous engager à faire quelque chose pour moi, comme d'écrire un jugement sur mes tragédies. Je ne veux plus être pusillanime, et je vous avouerai que, même sans M. Varnhagen, je vous aurais prié de faire une analyse de mon volume dans *l'Indicateur westphalien*. En aucun cas, si vous êtes trop occupé, je ne veux que cela devienne pour vous un fardeau incommode, et je vous dis alors : n'en faites rien ; mais, si vous le faites, je vous demande de tout mon cœur, très-

sérieusement et au nom du ciel, de ne pas penser à l'auteur. — Je vous remercie cordialement de l'envoi de votre portrait; ce m'a été un présent fort agréable. — Vos élégies m'ont grandement plu. Quant à l'emploi du rhythme, j'aurais beaucoup, beaucoup d'objections, je vous l'avoue franchement; mais j'avoue en même temps que de ma vie je n'ai pu écrire six lignes dans ce mètre antique, d'abord parce que l'imitation des anciens répugne à ma nature intime, ensuite parce que j'exige trop de l'hexamètre et du pentamètre allemands, enfin parce que je suis trop maladroit pour m'en servir. — Il y a longtemps que j'ai une question sur le cœur : laquelle de vos trois tragédies avez-vous écrite la première? Jusqu'ici, j'ai toujours pensé que c'était *la Vallée de Ronceraux*. Le passage où Zoraïde presse Roland de fuir m'émeut toujours jusqu'aux larmes. Il me semble que, si j'avais voulu moi-même écrire ce paysage, j'en aurais été empêché par l'excès de la douleur. Dans *Almansor*, j'ai tenté une fois d'y parvenir, mais inutilement. Vous trouverez bien l'endroit. Chose étrange que toutes les analogies qu'ont ces pièces, même pour le sujet et la localité!

Je resterai bien ici jusqu'au 8 mai. Ne vous serait-il pas possible de m'envoyer un nouvel exemplaire de votre portrait? Que penserez-vous de moi si je vous avoue que j'ai fait présent de celui que je devais à votre bonté? Mais je n'ai jamais possédé l'art de refuser quelque chose à une femme. Soyez heureux et gardez-moi votre affection.

XI

A RAHEL [1]

(Écrit sur le volume des *Tragédies*)

Berlin, le 12 avril 1823.

Je vais partir et, je vous en prie, ne jetez pas mon image une fois pour toutes dans le garde-

1. Madame Varnhagen d'Ense, femme de Charles-Auguste Varnhagen, né à Dusseldorf comme Heine, mais de quinze ans plus âgé que lui. — Varnhagen, après avoir été tour à tour officier et diplomate en Autriche, vécut depuis 1819 à Berlin, où il est mort en 1858, revêtu d'un titre officiel, mais resté observateur indépendant, juge sévère et souvent chagrin des hommes et des choses, voué d'ailleurs presque exclusivement à la vie littéraire. Ses nombreux écrits historiques, ses études de littérature et de biographie, trahissent un esprit très-pénétrant, et surtout un écrivain, un *styliste* consommé. Sa femme, Frédérique-Rahel, d'un esprit plus créateur, et plus hardi encore, mourut vingt-cinq ans avant lui. On peut juger

meubles de l'oubli. Vraiment, je ne pourrais pas user de représailles, et, quand bien même je me dirais cent fois le jour : « Oublie madame de Varnhagen ! » cela ne me réussirait pourtant pas. Ne m'oubliez pas; vous ne sauriez chercher d'excuse dans une mauvaise mémoire. Votre esprit a fait un pacte avec le temps, et, lorsque, peut-être dans quelques siècles, j'aurai le plaisir de vous revoir comme la plus belle et la plus splendide des fleurs dans la plus belle et la plus splendide des vallées du ciel, soyez assez bonne pour me saluer encore comme

par le livre intitulé *Rahel*, que Varnhagen a consacré à sa mémoire, combien fut profonde l'action intellectuelle qu'elle exerça sur son mari. — M. et madame Varnhagen furent de tout temps fort liés avec Heine; la brouillerie dont il est question à une ou deux reprises dans les lettres de ce dernier, et qui tenait à l'extrême franchise des jugements de Varnhagen, ne fut pas longue. Les lettres de Heine aux Varnhagen n'ont été publiées qu'en 1865 par mademoiselle Ludmilla Assing (Leipzig, Brockhaus), et ne font point partie des deux volumes de la correspondance du poëte dans ses Œuvres complètes allemandes. Celles qu'il avait reçues de madame de Varnhagen, et qui étaient fort nombreuses, disparurent, avec beaucoup d'autres papiers (ainsi le manuscrit complet du *Rabbin de Bacharach*, dans un incendie qui eut lieu dans la maison de la mère de Heine, à Hambourg. C'est à madame Varnhagen que Heine a dédié le cycle de poésies intitulé *le Retour* (1823-1824), qui a paru dans l'édition française de ses Œuvres (voir *Drames et Fantaisies*). Ce cycle marque, à ce qu'il nous semble, le moment le plus heureux de l'inspiration poétique de Heine.

une ancienne connaissance, moi pauvre houx épineux (ou quelque chose de pis encore), et pour me réjouir de votre doux éclat et de votre suave haleine.

Vous le ferez à coup sûr; déjà, dans les années 1822 et 1823, vous avez fait quelque chose de semblable en me traitant, moi, malade, aigri, boudeur, poétique et insupportable que j'étais, avec une grâce et une bonté que je n'avais assurément pas méritées dans *cette* vie, et dont je ne puis être redevable qu'aux bienveillantes réminiscences d'une connaissance antérieure.

XII

A MAXIME SCHOTTKY [1]

Berlin, le 4 mai 1823.

Cher professeur,

Mon triste état de santé, et la fâcheuse disposition d'esprit qui en était la suite, m'ont empêché de répondre plus tôt à votre chère lettre de février, et même aujourd'hui encore je n'écrirais pas si une oc-

1. Connu par ses travaux historiques sur Wallenstein et la guerre de Trente ans.

casion ne me poussait à me mettre enfin à l'œuvre. D'ailleurs, j'attendais volontiers votre retour de Vienne, qui aura sans doute eu lieu maintenant.

Saluez de ma part l'élue de votre cœur, dont la belle image, telle que je l'ai vue dans votre chambre, reparaît vivante devant moi en cet instant. Musique dans les traits et dans l'âme, et, comme vous me disiez, musique aussi dans la voix et au bout de ses doigts, que pourrait attendre davantage d'une femme un fils de la terre? Une telle femme n'est-elle pas un paradis vivant? Je vous souhaite le bonheur dans sa possession. Moi, chevalier de la triste figure, je ne serai jamais aussi heureux, et, comme les femmes dans le Coran, il faudra me contenter de la contemplation lointaine du paradis. Vous ne devez plus maintenant souffrir autant d'être ainsi retranché de l'Allemagne; il est vrai qu'on le regrette beaucoup dans le pays, particulièrement sur le Rhin et en Westphalie, — mais c'est surtout par intérêt patriotique, comme récemment dans *l'Indicateur westphalien*, où l'on se plaignait vivement de voir l'homme qui pouvait le plus vigoureusement travailler pour l'histoire de l'Allemagne, réduit maintenant à dresser de jeunes ours en Sarmatie...

J'ai lu avec un sourire d'indifférence la sotte lettre qu'a reproduite le *Gesellschafter* contre mon *Mémoire sur la Pologne;* j'appris bientôt après que les journaux de Posen m'injuriaient sur un ton plus poissard encore, et j'ai pu, ces jours-ci, me procurer ces feuilles. Vous vous figurez bien que je n'ai fait que lever les épaules; mais la façon grossière et inouïe entre gens comme il faut, dont le barbouilleur de ces feuilles vous a couvert de boue à cette occasion, vous aussi, mon bon Schottky, m'a rempli de colère et de dégoût. Je vous laisse parfaitement libre d'indiquer mon nom; je l'aurais fait moi-même si je n'avais trouvé au-dessous de ma dignité d'accorder la moindre attention aux gros mots d'un obscur écrivailleur.

Une occasion plus prochaine de ma lettre d'aujourd'hui est le livre ci-joint, que je vous envoie en signe d'amitié. D'ailleurs, une préoccupation égoïste préside à cet envoi, car je désire que vous puissiez faire quelque chose pour le succès de l'ouvrage. J'ai trop peu de relations avec le monde du théâtre, et je suis trop mécontent de nos intendances qui ne font représenter que des choses sans valeur, pour n'avoir pas trouvé plus opportun de faire im-

primer *Raicliff* (écrit cependant pour la scène) que de l'offrir à une direction. J'espère cependant que tout ce qui sera dit en sens divers sur cette pièce, dans le public, pourra engager quelque directeur à la mettre au théâtre. Je laisse entièrement à votre appréciation, cher Schottky, ce que vous pouvez faire à ce point de vue pour mon livre à Vienne, au moyen de vos amis. Je serais charmé que vous pussiez en porter un jugement étendu — sans ménagements, s'entend, — dans les *Annales de Vienne*; mais il ne faut pas que cela vous gêne le moins du monde, ni surtout que ma demande arrive mal à propos; dites-le moi franchement, je vous prie; je m'adresserai alors à quelque autre ami. Mettez-vous donc tout à fait à l'aise; vous voyez quelle est ma franchise avec vous, puisque je vous laisse voir ouvertement combien le destin de mon livre m'intéresse, à cause de l'influence qu'il peut avoir sur ma situation extérieure, particulièrement aussi à cause des nombreuses inimitiés que je rencontre ici depuis six mois, et de celles qui m'attendent à un degré bien plus réjouissant encore.

J'espère que mes *Tragédies* vous plairont et que vous serez satisfait de ma manière actuelle de

traiter le *Lied* populaire, telle qu'elle apparaît dans l'*Intermède lyrique*. Pour les petits *Lieder*, vos courtes rimes dansantes viennoises, avec leur chute épigrammatique, ont été souvent présentes à ma pensée. La maladie ne m'a pas permis de contribuer, selon votre désir, à la rédaction de votre recueil (dont je n'ai pu encore prendre connaissance); moins encore de fournir une correspondance. Je ne puis maintenant publier ce que je pense sur le Berlin intellectuel ; mais vous le saurez une fois que j'aurai quitté l'Allemagne, et que je pourrai m'expliquer sans danger sur la littérature nouvelle-vieille, et vieille-nouvelle.

Je pars en effet d'ici dans quelques jours; je parcourrai pendant un certain temps la Westphalie et les pays rhénans, et j'espère cet automne être à Paris. Je compte y rester plusieurs années, travailler comme un ermite à la Bibliothèque royale, et contribuer activement, en outre, à faire connaître la littérature allemande, qui commence à prendre pied en France. J'aurais là-dessus beaucoup à vous écrire, mais ma lettre devient longue. Répondez-moi bientôt, cher professeur : on m'enverra exacte-

ment mes lettres. Adieu et gardez de l'affection pour votre dévoué.

XIII

A MOZÈS MOSER [1]

Lunebourg, le mai 1823.

Cher Moser,

Je suis arrivé mardi soir à Lübtheen après avoir été cahoté sans relâche toute la nuit de lundi et la journée suivante, harassé de la conversation importune de mes compagnons de route, donnant audience à mes fantaisies, et songeant à toi. C'est toi surtout qui m'as occupé, presque trop; car je tournais au sentimental, et, du dépit que

1. Le plus intime ami de jeunesse de Heine. Homme d'un savoir presque universel et d'une curiosité d'esprit qui s'attaquait à tout, humaniste et mathématicien, orientaliste et philosophe, « lisant Hégel et Valmiki dans l'original, » par-dessus tout ami patient et dévoué, Moïse Moser est peut-être la plus attrayante figure que fasse passer devant nous la correspondance de Heine. Ce savant modeste, aimant l'étude pour elle-même et prêtant ses idées comme il prêtait ses écus, n'a laissé aucun écrit. Heine a dit, de cet homme au cœur excellent, que sa vie était un « épilogue à Nathan le Sage. » Il était employé dans une maison de banque, à Berlin, où il mourut jeune encore, en 1838.

j'en avais, je t'aurais certainement dit force sottises, si je t'avais eu sous la main. Si, mardi et lundi soir, il t'est passé par la tête beaucoup d'idées baroques, explique-toi cela par la sympathie. Si j'ai été, pour ma part, hanté par de bonnes pensées, ou que des idées hégeliennes me soient montées subitement au cerveau, je m'en rends compte de la même façon. — A Lübtheen, j'ai pris une voiture et suis arrivé mercredi soir à cinq heures dans ma famille. Tu vois que j'ai passé la nuit de mercredi à Lübtheen, où les songes les plus affreux m'ont tourmenté. Je voyais une foule d'hommes qui se raillaient de moi; des petits enfants riaient même à mes dépens; et, tout écumant de colère, j'allais à toi, bon Moser, et tu m'ouvrais tes bras d'ami et me consolais, et me disais qu'il ne fallait pas prendre cela trop à cœur, puisque je n'étais rien qu'une idée; et, pour me prouver que je n'étais pas autre chose, tu saisissais précipitamment la logique de Hégel et tu m'y montrais un passage obscur, et Gans heurtait à la fenêtre; — mais moi, furieux, je sautais çà et là dans la chambre en criant : « Je ne suis pas une idée, je ne sais rien d'une idée, et de ma vie je n'ai eu une idée. » —

C'était un rêve horrible; je me rappelle que Gans criait encore plus haut que d'habitude, et sur son épaule était assis le petit Marcus, qui, d'une voix sinistre et enrouée, vociférait les citations au texte de Gans, et riait d'une façon si effroyablement amicale, que de terreur je m'éveillai.

Je passe sous silence mon autre mauvais rêve : comment le docteur Oppert passait devant chez moi dans son équipage, entrait dans ma chambre avec sa décoration et en bas de soie blancs, et me racontait en confidence qu'il était un homme bien élevé; je laisse ce sujet insipide et je t'annonce seulement que j'ai trouvé mes parents en parfait bien-être.

Ma sœur se marie le 22 juin; la noce se fera probablement dans les environs de Hambourg. Je resterai bien ici plusieurs mois et le temps me sera long. A mon arrivée à Lunebourg, j'ai remarqué qu'il régnait ici une grande aversion pour les juifs, et j'ai résolu de vivre tout à fait seul. Malheureusement, je suis sans livres; il n'y a dans la bibliothèque de mon frère que des classiques latins et grecs, et ce sera ma lecture grâce à l'ennui. Envoie-moi, je t'en prie, quelques volumes de Gibbon, les deux

tomes de Basnage qui ne contiennent que de l'histoire, et une grammaire italienne abrégée avec quelque livre italien. Cela coûterait-il beaucoup de m'envoyer tout cela par la poste ? Je suis dans une telle pénurie de livres, que je te harcèlerai beaucoup pendant mon séjour ici. Il te faudra encore te mettre en frais pour moi et m'acheter un petit dictionnaire italien, et l'édition stéréotype à bon marché de l'*Esprit des Lois* de Montesquieu. Ici, je ne puis rien me procurer de ce que je voudrais, et je ne saurais pour cela m'adresser à Hambourg. Je serais charmé si tu pouvais m'envoyer quelque chose en prose italienne facile. Si mes maux de tête me laissent un peu de répit, je compte beaucoup écrire. A la vérité, il me serait plus salutaire de vaguer à pied de côté et d'autre. — Quant à l'accueil qu'on a fait à mes *Tragédies*, mes appréhensions n'étaient que trop justes. Il faut qu'un succès efface cette mauvaise impression. Dans ma famille elle-même, ma mère a bien lu les tragédies et les *Lieder*, mais ne les a pas autrement goûtés ; ma sœur les tolère et rien de plus ; mes frères ne les comprennent pas, et mon père n'a pas même ouvert le livre. — Ici, aucun journal ne me tombe sous les

yeux, et je ne puis ainsi rien savoir des destinées ultérieures de mon volume. Je te prie très-instamment, cher Moser, de m'écrire sans retard quand tu liras quelque chose qui concerne ma personne... Voici mon adresse : « A Harry Heine, cand. juris., chez S. Heine, à Lunebourg. » Ferme toujours bien tes lettres. J'espère recevoir bientôt les malles. Lorsque tu m'enverras les livres, ne...

J'en étais là de ma lettre quand j'ai reçu la petite malle, avec ton cher billet du 20 mai. Vraiment, tu es le plus noble cœur en Israël... Tes sentiments sont de pesants lingots d'or, les miens du simple papier-monnaie; celui-ci n'a que la valeur que lui donne le crédit, mais le papier reste du papier quel que soit l'agio qu'il obtienne chez le banquier, et l'or reste de l'or, quand même il gît dans un coin sous la forme d'une barre de métal sans apparence.

La figure ci-dessus ne te prouve-t-elle pas que je suis un poëte juif? Et pourquoi me gênerais-je? nous sommes entre nous, et je me sers volontiers de nos métaphores nationales. Lorsqu'un jour Ganstown (la ville de Gans) sera bâtie, quand une génération plus heureuse, sur les bords du Missis-

sipi, bénira les palmes[1] en grignotant du pain azyme *(Lulef benscht und mazzes kaut)*, et que fleurira une littérature néo-juive, alors nos expressions mercantiles et boursicotières d'aujourd'hui appartiendront à la langue poétique, et un poétique arrière-neveu du petit Marcus, en manteau et phylactère (*Talles und Tephillim*) chantera devant toute la congrégation *(Kille)* de Ganstown : « Ils étaient assis près des rives de la Sprée, et ils comptaient des bons du Trésor ; alors vinrent leurs ennemis qui dirent : « Donnez-nous du papier sur Lon-» dres, — le cours est en hausse. »

Mais c'est assez nous persifler nous-mêmes. Adieu et garde-moi ton affection. N'as-tu point une occasion de m'envoyer à Hambourg les livres que je t'ai demandés ? Si on me les adresse par la poste à Lunebourg, cela me coûtera beaucoup trop. Je réfléchis profondément au meilleur moyen de te renvoyer ton manteau de marquis de Posa : tu l'auras bientôt. Salue Gans, Zunz et sa femme, ainsi que

1. Allusion aux feuilles de palmier dont faisaient usage les Juifs dans la fête des Tabernacles ou des Tentes. — Tout ce passage de Heine, comme la lettre antérieure à Em. Wohlwill, est parsemé d'expressions syriaques (ou *noro-hébraïques*) plus ou moins altérées par la prononciation des israélites allemands.

Lehmann, Rubo, Schöneberg, mais surtout Hillmar et sa famille. Annonce à M. Friedländer et à son père mon heureuse arrivée.

XIV

AU BARON DE LA MOTTE-FOUQUÉ [1]

Monsieur le baron,

Je ne puis exprimer ce que j'ai ressenti en recevant votre chère lettre. Elle m'est arrivée ici, au milieu de ma famille, où je me trouve pour assister au mariage de ma sœur, raffermir ma santé, et prendre congé des miens avant de partir pour Paris. Ce départ, pour le moment, n'aura pas lieu, car je me sens plus que jamais souffrant et abattu. Dans ces circonstances, votre lettre, monsieur le baron, devait

1. La Motte-Fouqué, né en 1777, mort en 1843. Il a dit lui-même qu'il avait reçu, de A.-W. de Schlegel, la consécration poétique. Il resta fidèle à ce point de départ, à l'esprit des vieilles légendes, et de l'ancienne poésie amoureuse et féodale. Son beau talent a eu en France un jour de popularité, lorsque madame de Montolieu, traduisit *Ondine*, son chef-d'œuvre. — Fouqué descendait d'une vieille famille normande qui avait quitté la France au temps des persécutions religieuses. Il était petit-fils d'un des vieux compagnons d'armes et des amis les plus chers du grand Frédéric, le lieutenant général La Motte-Fouqué, pris par les Autrichiens à la bataille de Landshut.

avoir encore quelque chose de plus profondément émouvant. À peine avais-je lu votre nom, il me sembla que toutes ces lumineuses histoires, lues par moi dans des jours meilleurs, remontaient dans mon âme en y ramenant les douces tristesses d'autrefois, et que j'entendais de nouveau ces beaux chants de cœur brisés, d'inviolable fidélité, d'ardents désirs du ciel, de bonheur dans la mort, — et, partout, la voix amicale de l'Amour qui console. Combien dut se réjouir le pauvre apprenti de l'art en voyant le maître illustre et éprouvé lui tendre ainsi la main ! combien il dut être ravi, puisque ce maître est précisément le poëte dont le génie a éveillé en lui tant d'inspirations, a ému si puissamment son âme et l'a remplie de tant de respect et d'affection ! Je ne puis vous remercier assez des belles strophes [1]

1. Voici ce morceau, daté du 21 mai 1823 :

« Poëte aimé, chantre au cœur saignant, oh ! j'ai bien compris ton chant douloureux ; mais cesse de faire retentir ces accents égarés, ces cris sourds de colère,

» Creux comme la voix des esprits à l'heure de minuit, égarés comme la plainte du vent dans les bois, et irrités comme, dans la splendeur sinistre de la tempête, le bruissement aveuglant des éclairs.

» Moi aussi, comme toi, j'ai chanté plein de colère ; moi aussi,

où vous avez transfiguré mes sombres douleurs, et conjuré leurs funestes flammes. Je voudrais communiquer cette poésie à quelques amis; mais je craindrais qu'ils ne la fissent passer indiscrètement en trop de mains; car, certainement, elle est des plus belles que j'aie lues de vous, et je suis sûr qu'elle arracherait des larmes même à d'autres que moi.

Je vis ici fort isolé, car il n'y a pas longtemps que

j'ai saigné comme toi. Alors, à travers les nuées brillèrent doucement les rayons de la lune, et je compris : *là-haut* et non point *ici-bas.*

» Je l'appris alors : il y a une lumière d'une douceur ineffable qui m'attire vers la fête éternelle. Et j'entendis cette parole : « Ne » joue pas avec les serpents... l'enlacement des serpents est si » fort! »

» Celui qui jusqu'à la tombe joue avec les serpents, jusque dans la tombe les serpents rampent après lui; et, quand son cœur veut monter vers le ciel, alors ils l'enserrent de leurs anneaux, et le retiennent dans la poudre.

» Dans tes chants éclate la force débordante, mais sur tes lèvres palpite convulsivement la douleur. Tu as déjà fait une fois ces rêves funestes : oh! garde, garde précieusement ton cœur!

» Ce cœur que Dieu aime sans mesure, et auquel il murmure doucement : « Je te réconcilierai! » — Le serpent, c'est le Larron ancien, — mais ton Dieu est le Roi éternel.

mes parents demeurent à Lunebourg, très-retirés, ce qui fait que je ne connais personne. Pour me distraire, je ferai dans la quinzaine un voyage à Hambourg, où je passerai une semaine, et, si je m'y amuse, quelques jours de plus. Si vous avez à Hambourg des amis dont vous vouliez me procurer la connaissance par quelques lignes d'introduction, je vous en saurai infiniment gré.

J'ai lu le *Psaume de Pâques*; c'est plus qu'une poésie, et par conséquent mieux.—Mon *Almansor* ne vous aura pas complétement satisfait. J'avais mis au rebut ce poëme, et ce n'est qu'à la demande instante de mes amis que j'ai consenti à le faire imprimer; aujourd'hui qu'il rencontre beaucoup d'approbateurs (infiniment plus que *Ratcliff*), je ne le juge point encore plus favorablement. Je ne sais pourquoi, mais ce poëme doux, lumineux, me répugne au plus haut degré, tandis que je songe avec complaisance au sombre et dur *Ratcliff*. — Je me rappelle que la romance de doña Clara et don Gasairos dans *l'Anneau enchanté*, à laquelle j'ai vivement pensé dans les situations les plus importantes de ma vie, et qu'en bien des moments il me semble avoir écrite moi-même, — que cette suave romance

m'a souvent été présente quand j'écrivais *Almansor*. — Le passage de vos chères strophes où il est question des serpents, n'est malheureusement que trop vrai.

Comment pourrais-je me méprendre sur ces strophes? Le beau jour de mai où je les ai reçues resplendira longtemps dans mon souvenir. Gardez-moi votre affection, grand et noble Fouqué; ne m'ôtez pas votre amicale bienveillance, même si elle était troublée par le verbiage des autres ou par mes propres erreurs, et soyez sûr que jamais conflit d'opinion ou de position ne m'empêchera de vous garder un attachement inexprimable.

Lunebourg, le 10 juin 1823.

XV

A CHARLES IMMERMANN

Lunebourg, le 10 juin 1823.

Votre lettre du 13 mai, cher Immermann, m'a fait un extrême plaisir; j'y ai reconnu le langage de la plus cordiale bienveillance, et m'en suis senti tout réconforté. Ne vous effrayez pas de recevoir si vite une nouvelle lettre de moi... Je profite seulement d'une occasion de vous écrire pour vous prier de faire

parvenir l'incluse à son adresse. Si vous pouvez de même me dire bientôt que Sethe est bien portant, et qu'il ne lui est rien survenu de fâcheux, vous me ferez plaisir. Comme vous ne mentionnez jamais son nom dans vos lettres, je suppose que vous n'êtes pas avec lui en relations très-intimes, peut-être à cause de la divergence de vos vues sur la vie universitaire, son grand cheval de bataille. Ne croyez pas que ce soit là de ma part autre chose qu'une simple supposition ; jusqu'à cette heure, je n'ai pas reçu de Sethe une seule lettre de Munster, je ne sais rien de lui, et c'est précisément ce qui m'inquiète. Cela vous surprendra, cher Immermann, puisque je vous ai annoncé Sethe comme un de mes meilleurs amis, mais il en est pourtant ainsi ; nous avons été pendant douze ans des amis de cœur ; à l'école déjà, nous étions toujours ensemble et nous ne nous sommes jamais séparés dès lors, et maintenant il me laisse six mois sans réponse ! — Je suis ici, depuis quelques semaines à Lunebourg dans ma famille, où je resterai jusqu'à ce que ma tête malade soit enfin guérie. Cela semble devoir être long, et puissent les dieux prendre en compassion mon plan de voyage ! Je prévois, cher Immermann, qu'il se passera bien

du temps encore avant que j'arrive dans la ville de Knipperdolling[1], et que je serre la main d'un poëte « avec qui j'espère vieillir. » Vous avez vous-même dit à peu près la même chose, et c'est à peine si vous croirez combien ce mot naturellement échappé à un sentiment généreux m'a ému jusque tout au fond de l'âme. Les dieux éternels savent que, dès la première heure où j'ai lu quelque chose de vos tragédies, je vous ai reconnu pour ce que vous êtes, et ma certitude n'est point le fait d'une illusion chimérique ; elle provient plutôt d'une conscience claire, d'une exacte aperception de ce qu'est la poésie et de ce qu'est son antithèse naturelle, la vulgarité. Toutes choses ne nous sont connues que par leurs contraires : il n'y aurait même pas de poésie pour nous, si nous ne pouvions voir partout le vulgaire et le trivial ; et nous-mêmes, nous ne reconnaissons notre propre nature que parce que la nature hétérogène d'un autre homme nous devient sensible, et nous sert de point de comparaison. Ces maroufles au cerveau fêlé, à l'esprit gonflé et mal bâti, qui, du

1. Munster, où habitait alors Immermann. — Knipperdolling était le bourreau qui exécutait les sentences sommaires du roi théocratique Jean de Leyde, et de son prophète Matthiesen.

haut de leur grandeur se prennent, pour des Shakspeares ou des Ariostes, nous trahissent leur incertitude, dont souvent ils ne se doutent pas eux-mêmes, par leur avidité inquiète de jugements étrangers, et leur bruyant cri de guerre, à savoir qu'ils sont d'outre en outre des êtres poétiques, qu'ils ne sauraient même pour un instant sortir de la poésie, et qu'en écrivant leurs vers le divin délire ne cesse de se jouer autour de leur front.

Il me revient à l'esprit, en cet instant, que ces dernières lignes sont les propres paroles que j'ai entendu prononcer un jour par un élégant Berlinois. et je crois que je raconte tout cela, et que j'ai aussi hasardé ingénument les assertions ci-dessus pour vous prouver, cher Immermann, que, lorsque je dis : « Je connais mes défauts, et j'en conviens volontiers, » — c'est là plus qu'une phrase ordinaire. J'ai vu avec plaisir, par votre lettre, que vous écrirez une critique de mes *Tragédies* et je dois vous redire encore que, quelle que puisse être la dureté de votre langage, je ne m'en sentirai pas blessé le moins du monde. Je veux bien vous avouer mon défaut, capital comme poëte, défaut que vous craignez sans doute de me reprocher, de peur de me

froisser : c'est tout ce qu'il y a d'exclusif et de particulier dans mes poëmes qui ne sont autre chose que des variations du même petit thème. Vous devez le sentir mieux que personne, vous dont la poésie a pour thème ce vaste univers dans son infinie diversité. C'est ce que je soutenais récemment encore contre M. Varnhagen. Vous avez cela de commun avec Shakspeare, que vous réfléchissez l'univers entier, et, si vos poésies ont un défaut, il consiste en ceci, que vous ne savez pas concentrer vos richesses ; Shakspeare s'y entend mieux, et voilà pourquoi il est Shakspeare ; mais, vous aussi, vous apprendrez de mieux en mieux cet art, et chacune de vos tragédies sera meilleure que la précédente. A ce point de vue, votre *Pétrarque* m'agrée plus qu'*Erwin*, bien que cette dernière pièce soit plus riche.

... Quant à moi qui n'avais qu'un thème unique, un tout petit coin du monde à peindre, il m'est bien plus facile de pratiquer cet art de la concentration. Depuis surtout cet hiver, étant malade, je me suis assimilé un plus grand nombre d'idées, et la tragédie que je livrerai peut-être dans quelques années montrera si, après n'avoir fait autre chose

que reproduire sous maintes formes l'histoire de l'Amour et de Psyché, je suis de taille à chanter aussi la guerre de Troie. — Voilà le douloureux secret de ma force poétique; il est possible aussi que mon malaise physique ait donné quelque chose de maladif à mes dernières compositions. Hélas! il y a dans mon nouveau livre tant de choses qui ne pourraient soutenir l'épreuve de la vraie critique, et, si l'on y découvre des défauts que je ne connais pas encore, cela ne m'affligera certainement pas! Il n'y a qu'une chose qui puisse me blesser, et de la manière la plus douloureuse, c'est qu'on veuille expliquer l'esprit de mes poésies par l'histoire (vous savez ce que ce mot signifie) de leur auteur. J'ai été mortellement offensé en lisant hier une lettre où quelqu'un de ma connaissance, au moyen de petites histoires ramassées çà et là, voulait reconstruire toute ma nature poétique, et laissait tomber ces expressions odieuses : « impressions de la vie, position politique, religion, etc. » Ces choses-là, dites publiquement, m'auraient complétement révolté, et je suis cordialement satisfait que rien de semblable n'ait eu lieu. Quelque facile qu'il soit de tirer de l'histoire d'un poëte le commentaire

de ses œuvres, de prouver que souvent, en effet, la position politique, la religion, des haines privées, des préjugés et circonstances de toute sorte ont agi sur sa poésie, ce sont là des choses dont on ne doit point faire mention, surtout du vivant de l'écrivain. On déflore en quelque façon la poésie, on lui arrache son voile mystérieux en démontrant la réalité de toutes ces influences; et, si cette exégèse raffinée est fausse, c'est la poésie elle-même que l'on défigure. Et combien l'appareil extérieur de notre destinée est-il souvent peu d'accord avec notre véritable histoire intime! Pour ce qui me concerne, du moins, il ne le fut jamais.

Le long bavardage de cette lettre vous montrera, cher Immermann, que je vis tout à fait isolé à Lunebourg. Mais il faut que, par distraction, j'aie aussi beaucoup bavardé dans ma dernière lettre. Je vois par la vôtre que j'ai mal traité le baron Fouqué. Il s'est pourtant montré à moi avant mon départ de Berlin, et dans une lettre que je viens de recevoir de lui, sous un beau côté, et je dois lui reconnaître le meilleur et le plus noble cœur.

Il est possible à la vérité que j'en juge autrement dans la suite. J'avoue, en tout cas, qu'il ne lui sera

pas fait tort si, pour ses opinions *ultra*, il est vertement rappelé à l'ordre.

Quelque vivement que je l'aime comme homme, j'envisage pourtant comme une œuvre méritoire de combattre avec le fouet de la satire les idées calamiteuses que son beau talent cherche à implanter dans le peuple. Mon cœur saignerait de voir Fouqué souffrir, et pourtant je suis heureux que d'autres que moi ne soient point empêchés par une semblable faiblesse de persifler ses folies. Je suis révolté jusqu'au plus profond de l'âme des prétentions et des misères de cette clique dont Fouqué professe les principes, et vous pouvez croire en toute confiance que je brûle du désir de les fouailler juqu'au sang, ces nobles sires, ces grands pourfendeurs qui voudraient faire de nous autres leurs valets de chiens, et peut-être moins encore, c'est-à-dire leurs chiens mêmes.

J'attends votre *Périandre* avec une extrême impatience... Je souhaite que cet été produise chez vous quantité de splendides fruits de poésie; mais, avant tout, je désire qu'il vous apporte beaucoup de joies (ces dernières sont rares dans la littérature).

Je vous honore et vous aime de toute mon âme.

XVI

A VARNHAGEN

Lunebourg, le 17 juin 1823.

Monsieur de Varnhagen,

Je vous envoie cijoint l'article promis sur Gœthe [1], que je n'ai pu livrer plus tôt parce que je suis encore fort malade, et que je ne l'ai écrit qu'avant-hier, au milieu de véritables souffrances. Vous remarquerez qu'à la place de mon style court et simple est survenu un long et morne mélange d'images et d'idées. J'espère que ce morceau arrivera à temps pour prendre place dans votre livre ; pardonnez-moi de l'envoyer si tard, et ne prenez pas cela pour une marque de paresse ou même d'indifférence. Je vis dans ce moment tout à fait isolé, retranché de toute vraie société avec les hommes, et pourtant, à cause de mon état de maladie, complétement inoccupé, et il est ainsi très-naturel que la plus grande

1. « Gœthe, d'après les témoignages des contemporains. » — Le morceau de Heine destiné à cet écrit de Varnhagen ne fut point imprimé, et semble perdu.

partie du jour je pense à vous et à votre femme, et que tout ce que vous avez fait de bon et d'aimable pour moi soit constamment vivant dans mon souvenir... J'ai si peu rencontré de vraie bonté dans la vie, j'ai été déjà si grandement mystifié, et ce n'est que de vous, et du noble cœur de votre femme, que j'ai reçu des traitements tout à fait humains! Et vos chères images s'impriment d'autant plus fortement dans mon âme que je me sens de nouveau assiégé par tant de méchancetés, tant de choses équivoques et impures, et que ma tète est toujours malade, et mon cœur non encore guéri.

Des circonstances favorables ont, en ces derniers temps, réjoui mes parents, et aussi mes frères et ma sœur, par tant de surprises agréables, que j'entreverrais également pour moi un meilleur avenir si je ne savais que le sort n'épargne presque jamais ses mauvais tours aux poëtes allemands. Je ne puis pourtant, cher Varnhagen, vous rien dire encore de certain sur ma vie prochaine, puisque ce n'est que dans huit jours. au mariage de ma sœur, que je m'entretiendrai avec mon oncle, de qui dépendent tant de choses. Si cela ne conduit à rien de certain, j'espère trouver mieux à Hambourg, où je compte

aller aussitôt après le mariage, bien que l'aspect de cette ville doive réveiller en moi les sentiments les plus douloureux. Je prendrai la liberté de remettre là votre billet à votre sœur. J'y trouverai aussi le docteur Ulrich, qui pourra m'être utile; je compte faire beaucoup de relations dont les unes ou les autres, dans la suite, pourront avoir pour moi des résultats importants. Bien que, avec ma terreur des nouvelles connaissances, cela ne soit pas le moins du monde amusant, la prudence et la sécurité de mon avenir m'engagent à ne pas négliger ces choses. Si vous avez à Hambourg un ami qui puisse m'être ainsi utile, je vous saurai gré de me mettre en relation avec lui. En général, je commencerai maintenant à devenir très-prudent et politique. Je trouve confirmé, relativement à mon oncle, le malentendu que je redoutais; mais mes parents ne semblent pas s'en douter. Toutefois, le succès du livre adoucit et apaise. La notice de la *Gazette de Hambourg* a produit un bon effet, et a tout particulièrement fait plaisir à mon père. Fouqué, à qui j'avais envoyé mes *Tragédies* à Berlin, m'a écrit une lettre cordiale et une poésie que je vous transmets avec la prière de ne la montrer, au nom du ciel, à personne. si ce n'est à

madame de Varnhagen. Le cœur de cet homme est bon, ce n'est que dans sa tête que loge la folie.

Saluez très-cordialement madame de Varnhagen : je lui écrirai bientôt. Saluez aussi Robert et sa femme, et dites-lui que je l'aime autant que sa femme, c'est-à-dire autant que j'aime sa femme. On ne peut vraiment pas s'exprimer bien en allemand ; moi surtout, je ne puis me tirer convenablement d'affaire dans cette langue, et il faut, comme dans cette lettre, que je taise mes sentiments les plus puissants.

XVII

A M. MOSER

Lunebourg, le 18 juin 1823.

... Je vis ici tout à fait seul, je ne vois absolument personne, parce que mes parents se sont retirés de toute société. Les juifs sont ici, comme partout, d'insupportables et sales brocanteurs ; — les chrétiens de la classe moyenne, des gens peu récréatifs, avec un dédain (*Rischess* [1]) rare pour

1. Mot hébreu désignant proprement la *méchanceté* des gentils, leurs *vexations* envers les juifs.

les juifs : — la classe supérieure de même, à un degré supérieur encore. Notre petit chien, dans la rue, est flairé et maltraité d'une façon toute particulière par les chiens chrétiens, qui ont évidemment horreur des chiens juifs. Aussi je n'ai fait connaissance encore qu'avec les arbres, qui se montrent de nouveau dans leur parure verte, et me rappellent les jours d'autrefois, et murmurent à mon souvenir de vieux chants oubliés, et me disposent à la tristesse. Tant de pensées douloureuses me reviennent et m'accablent maintenant ! et c'est là, peut-être, ce qui augmente mes maux de tête ou plutôt les fait durer, car ils ne sont plus aussi violents qu'à Berlin, mais ils sont plus continus. Je ne puis étudier que peu, écrire encore moins. Dimanche, j'ai écrit un fragment sur Gœthe, d'une feuille d'impression à peu près, que j'ai envoyé hier à Varnahagen pour qu'il l'insère dans son livre. Je l'avais promis depuis longtemps, et l'ai écrit « en pleine carrière [1] », pour arriver encore à temps. Tu trouveras dans ce morceau un quart de douzaine de tes propres idées ; j'ai été assez loyal pour les présenter telles quelles

1. En français, dans l'original.

dans leur nudité ; car, si je les avais drapées de mes lambeaux de pourpre, tu ne les aurais pas reconnues toi-même. Tu pourras bientôt lire ce fragment. Pense que mon intermède dramatique n'est point écrit encore (mais je l'écrirai bien une fois) ; en échange, ma tragédie se moule de plus en plus dans ma tête. Il me tarde fort d'exprimer dans un article pour la *Revue* [1], ce que Boerne appelle « la grande douleur juive, » et cela se fera aussitôt que ma tête sera moins souffrante. C'est très-désobligeant de la part de Notre-Seigneur Dieu de me faire souffrir ainsi maintenant; oui, c'est même impolitique, car le vieux sire sait bien tout ce que je pourrais faire pour lui. Ou bien le vieux baron de Sinaï, l'autocrate de la Judée, deviendrait-il, lui aussi, un Dieu éclairé? a-t-il dépouillé sa nationalité, abdiqué ses prétentions et abandonné ses sectateurs, au profit de quelques vagues idées cosmopolites? Je

1. « Revue scientifique du Judaïsme, publiée par la Société pour la culture et la science juives. » — Heine, depuis l'été de 1822, était membre ordinaire de cette société, fondée à Berlin en 1819, et qui subsista jusqu'en 1824. Des tentatives de réforme du culte judaïque à Hambourg, et le passage au christianisme de quelques-uns de ses membres les plus influents (ainsi Gans, qui en avait été président), amenèrent sa dissolution.

crains que le vieux seigneur n'ait perdu la tête et que « le petit juif d'Amsterdam » ne puisse à bon droit lui souffler à l'oreille : « Entre nous, monsieur, vous n'existez pas [1]. » Et nous-mêmes existons-nous ?...

Dans quelques jours, je partirai pour les noces de ma sœur, qui se feront entre ici et Hambourg. Aussitôt après, — mais ne le dis et ne l'écris à âme au monde, — j'irai passer huit jours à Hambourg.

Je ne suis point encore avec mon oncle sur le pied où je voudrais être pour pouvoir faire en toute confiance des plans d'avenir. Ce n'est qu'après mon retour de Hambourg que je pourrai te dire là-dessus quelque chose de précis. Si je puis, je m'efforcerai de revenir à Berlin et de t'embrasser, toi et nos amis. Hambourg ravivera en moi bien des impressions douloureuses, mais ce séjour me sera pourtant très-profitable. Une meute de chiens qui m'en veulent assiége mon oncle. Je ferai peut-être à Hambourg quelques relations qui serviront de contre-poids. Seulement, je pressens qu'avec ma politesse répulsive, mon ironie et ma droiture, je me ferai moins encore d'amis que d'ennemis.

1. En français, dans l'original.

Le coup de trompette, dans la *Gazette de Hambourg*, sur mes *Tragédies* m'a fait rire. Qu'en a-t-on dit? Si mes *Tragédies* restaient ignorées, cela ne me serait point indifférent, mon excellentissime! Les louanges des journaux m'amusent tout au plus un instant, mais ne me réconfortent et ne me raniment guère, et pourtant elles sont pour moi de la plus grande importance. Mais ne crains rien, on ne manquera pas de parler beaucoup de mes *Tragédies* dans les journaux; si d'autres ne le font pas, je m'en chargerai moi-même. Immermann m'écrit qu'il fera un vigoureux article sur *Almansor* et *Ratcliff*, et qu'il y dira maintes choses blessantes. Sa lettre, à cause de cela, ne contenait que des généralités louangeuses sur mes pièces, et deux ou trois choses dont la plus essentielle est sa joie de me voir à Munster, et l'invitation d'y loger chez lui. La lettre que tu m'as dernièrement envoyée était de Blomberg, et toute remplie de raisonnements esthétiques. De Rousseau, je n'ai rien reçu encore, et, d'un côté, ce que tu me dis du *Journal de la Conversation*, dont le passage hostile aux juifs m'a beaucoup frappé; de l'autre, maintes circonstances me donnent des indices sûrs que, dans les provinces du Rhin, on est très-irrité

du côté catholique à propos d'*Almansor*; qu'on voudrait l'ignorer et que pourtant on en parle partout, et que l'on a réussi à tourner Rousseau contre moi. Je méprise trop de telles sottises pour m'en irriter; j'ai pressenti dès longtemps qu'un enthousiasme trop ardent pour ma personne devait finir par s'éteindre, et, quand la pluie tombe sur des charbons, il en résulte un limon noir. Je m'attends à tout cela et je verrai sans amertume les mêmes gens qui m'ont élevé jusqu'aux nues me couvrir maintenant de boue. — J'ai écrit dernièrement une annonce des poésies de Rousseau, que je fais imprimer telle quelle dans le *Gesellschafter*. — Je n'ai pas encore reçu la grande malle et les livres.

Fouqué m'a écrit récemment une lettre très-cordiale, et m'a dédié *une fort belle poésie*; je te la ferai voir à l'occasion. Celui-là aussi, quand il aura fouillé plus exactement mon arbre généalogique, souhaitera de n'avoir pas écrit ces vers. Veille bien à ce qu'aucune de mes lettres ne s'égare par la faute de quelque imbécile de facteur de la poste, et écris-moi tout de suite quand tu trouveras dans quelque journal une allusion au susdit arbre généalogique. — A mon retour de Hambourg, j'aurai beaucoup à

t'écrire. Salue pour moi Gans et Zunz, ainsi que sa femme. Dis-leur que je pense beaucoup à eux, ce qui est bien naturel puisque je vis ici tout à fait isolé et que les dernières impressions de Berlin n'ont pu s'effacer encore. Quant à toi, cher Moser, je te vois partout, et c'est peut-être quelque chose de plus qu'une sensibilité maladive quand je me sens dominé de la manière la plus douloureuse par le désir de vivre de nouveau avec toi. Fassent les dieux que ce vœu puisse s'accomplir! Hambourg? Y trouverai-je autant de jouissances que j'y ai déjà ressenti de chagrins? C'est bien impossible... Heureusement, voilà mon frère qui m'appelle pour me mettre à table, et, au lieu d'une sentimentalité, je finis ici ma lettre avec l'avant-goût d'un bon dîner.

XVIII

AU MÊME

Lunebourg, le 24 juin 1823.

Cher Moser,

Le 22, j'ai assisté en famille, au Zollenspieker, au mariage de ma sœur. Ce fut un beau jour de fête et de concorde. Le repas était bon, le cou-

cher mauvais, et mon oncle Solomon s'est fort diverti. Je crois que je serai avec lui, dans la suite, sur un assez bon pied; extérieurement, nous sommes au mieux ensemble, il me cajole même publiquement. Je suis aussi entré en bonnes relations avec mon oncle Henri Heine. Je partirai dans huit ou dix jours pour Hambourg, et j'y resterai une semaine, tu n'as plus besoin d'en faire mystère. La poste va partir. Je n'ai pas encore expédié ton manteau, mais cela se fera incessamment. Que dis-tu de cette paresse? J'ai maintenant reçu les livres et la malle. J'ai lu la recension du *Franc-Parleur!!!* Il y en a une autre dans le *Journal de la Conversation*, que j'ai entrevue par hasard. J'entends dire que mes *Poésies* ont été de nouveau jugées dans une feuille littéraire. Je voudrais bien lire l'article, et, pour des motifs à moi connus, tu me feras un extrême plaisir de le copier et de me l'envoyer, mais bientôt. En général, écris-moi tout de suite quand tu lis quelque chose sur moi. La poste part. Adieu! A bientôt davantage.

XIX

AU DOCTEUR LÉOPOLD ZUNZ [1]

Lunebourg, le 27 juin 1823.

J'ai reçu de Moser la *Revue*, et je l'ai coupée tout de suite, et feuilletée, et lue en partie avec dépit. Je ne mets pas en doute que les choses ne soient bonnes, mais je dois l'avouer franchement — et il faut que le rédacteur [2] lui-même le sache : — la plus grande partie, oui, les trois quarts de la troisième livraison sont d'une lecture insupportable à cause de la négligence de la forme. Je ne demande pas une langue gœthienne, mais intelligible, et je suis fermement persuadé que ce que je ne comprends pas n'est pas compris non plus de David Lévy, d'Israël Moser, de Nathan Hitzig, peut-être pas même d'Auerbach II. J'ai étudié toute sorte d'allemands : l'allemand de Saxe, de Souabe, de Franconie, — mais c'est l'allemand de notre *Revue* qui me donne le plus de mal... Ce n'est que de la page 523 à la page 539 que la *Revue* m'a fait plaisir. Je sais très-bien que je ne

1. Le professeur Zunz, de Berlin, savant hébraïsant.
2. Le rédacteur était Zunz lui-même.

devrais pas vous faire ces plaintes sans indiquer en même temps le moyen d'avoir de meilleurs articles. Je sais très-bien aussi que, moi qui n'ai rien fourni encore et n'ai rien de prêt, je devrais me taire. Je sais, en outre, que vous lirez tout ceci avec le calme le plus indifférent, — mais il faut que vous le lisiez. Insistez donc auprès des collaborateurs de la *Revue* sur la culture du style. Sans celle-ci, l'autre ne pourra progresser. Toutefois, je voudrais appliquer à peu près, ici, ce que vous disiez lors de la publication des premiers volumes de Jost [1], que vous vous abstiendriez de tout jugement parce qu'il était possible que ces volumes eussent été à dessein si mal écrits, afin que les suivants parussent d'autant plus brillants; je puis supposer de même que les articles de la *Revue* sont disposés par vous de telle façon que, plus tard, en parcourant une série d'années, on puisse exactement s'apercevoir combien le style allemand des juifs de science s'est peu à peu formé.

Ne m'en voulez pas, cher Zunz, pour ce qui précède : d'abord, je suis un abonné de la *Revue*, en-

1. J.-M. Jost. *Histoire des Israélites*, 9 vol. 1820-1829.

suite je vous aime. Vous pouvez croire que ce n'est pas là une simple phrase, je le sais.

XX

A M. MOSER

Hambourg, le 11 juillet 1823.

Cher Moser,

Je suis dans la plus grande inquiétude, mon temps est compté, je n'ai point aujourd'hui de commission pour toi, et pourtant je t'écris. D'ailleurs, extérieurement, il ne s'est rien passé pour moi, mais, les dieux le savent! d'autant plus au dedans.

La vieille passion éclate encore une fois dans sa violence. Je n'aurais jamais dû venir à Hambourg; au moins il faut que j'en parte aussi vite que possible. De mauvaises pensées me viennent, je commence à croire que je suis autrement organisé que les autres hommes, qu'il y a en moi plus de profondeur. Une sombre colère, comme une couche de métal brûlant, s'étend sur mon âme. J'ai soif de la nuit éternelle. — J'ai peu vu encore Wohlwill. Avant-hier après minuit, comme je parcourais avec

mes infernales songeries les rues fangeuses, trop bien connues, quelqu'un me frappe sur l'épaule : c'était lui. Je lui ai bravement fait croire que cette belle nuit d'été m'avait convié à une promenade au frais dans les rues. Charmant!

J'ai été très-bien reçu dans ma famille. Mon oncle Salomon Heine m'a promis monts et merveilles; malheureusement, il est parti hier matin à six heures, moitié pour affaires, moitié en vacances. J'ai résolu d'arriver « à tout prix » à ne plus avoir besoin de lui, puisque cela est si fort au-dessous de ma dignité, et que...

Mais mes douleurs de tête sont horribles et il faut que je fasse tout au monde pour m'en débarrasser. — Cohn, dont j'ai fait la connaissance, est un excellent homme.

XXI

AU MÊME[1]

Ritzebüttel, le 23 août 1823.

Cher Moser,

Félicite-toi de ce que je suis resté si longtemps sans t'écrire. Je n'avais rien de bien agréable à

1. Bourg à vingt lieues N.-E. de Hambourg, près de l'embou-

t'apprendre. Je me suis trouvé à Hambourg dans un mauvais moment. Mes souffrances me rendaient peu aimable; et la mort d'une cousine et le trouble qui s'ensuivit dans ma famille ne m'ont pas permis de trouver beaucoup d'agrément chez les autres. En même temps, la magie du lieu agissait formidablement sur mon âme, et un tout nouveau principe y grandissait peu à peu : ce principe sera sans doute mon guide pendant des années, et déterminera ce que je ferai et ne ferai pas. Si j'étais un Allemand, — mais je ne suis point un Allemand, comme l'ont prouvé Rüks, Fries, etc.,— je t'écrirais sur ce thème de longues lettres, des relations détaillées sur l'état de mon âme; mais pourtant je languis après le moment d'intimité où je pourrai t'ouvrir le rideau de mon cœur, et te montrer comment la folie nouvelle est entée sur l'ancienne. — Cohn m'a été un ami très-cher à Hambourg, et je me suis fort attaché à lui. Les juifs sont là une misérable clique; si l'on veut s'intéresser à eux, il ne faut pas les voir

chure de l'Elbe, où séjournent les voyageurs venus de Hambourg pour s'embarquer à Cuxhaven, village de pêcheurs, et port de mer, à un quart de lieue de Ritzebüttel. Heine y prenait les bains de mer.

de près, et je trouve mieux de m'en tenir à distance. J'ai fait visite au docteur Salomon, il ne m'a pas déplu, et c'est pourtant un auerbachien. Je n'ai pas été voir K.; tu sais que j'ai toujours eu de l'éloignement pour lui, et il est réellement dégoûtant. La Monade [1] est toujours la Monade; je l'aime, et je voudrais le guérir d'une sentimentalité dont il s'est mensongèrement affublé lui-même, et qui maintenant l'assombrit. J'ai entendu prêcher B.; c'est un charlatan, aucun juif ne le comprend, il ne veut rien, et ne jouera jamais un autre rôle; mais c'est pourtant un homme spirituel, et il a plus d'esprit en lui que le docteur K., Salomon, Auerbach I et II. Je ne l'ai pas visité, bien que les occasions ne m'eussent pas manqué. Je l'estime seulement parce qu'il leurre les fripons de Hambourg, mais j'estime infiniment plus feu Cartouche. Gans a ici le renom d'un fou, et je n'en ai pas été surpris. A peine ai-je réussi à prouver aux gens que tu n'en es pas un toi-même. On n'avait rien moins qu'une juste idée de toi. Quant à ce qu'on pense de moi, ce ne doit rien être de bien merveilleux, mais cela m'est indifférent. Je leur

1. Nom de guerre d'Em. Wohlwill.

ai pourtant ôté déjà cette illusion que j'étais un enthousiaste de la religion juive. Que je sois chaud partisan des droits des juifs et de la revendication de leur égalité sociale, j'en conviens; et, dans les temps mauvais qui très-certainement viendront, la populace allemande entendra ma voix retentir jusque dans les tavernes et les palais allemands. Mais l'ennemi-né de toutes les religions positives ne se fera jamais le champion de celle qui, la première, a introduit ce courtage d'hommes dont nous souffrons encore si douloureusement aujourd'hui; ou, s'il le fait en quelque manière, ce sera pour des motifs particuliers : faiblesse de cœur, entêtement, prudence qui se ménage un contre-poison. Pourtant je ne dirai jamais à l'avance au Steinweg[1] ce que je compte faire pour lui; jamais il ne devra attendre quelque chose de moi et ne pourra dire que je n'ai pas rempli son attente. Ç'a toujours été là ma manière d'agir, et je regrette vivement que la folie de Gans, son intempérance de langue envers amis et ennemis, aient pu me faire sortir un instant de cette ornière. Si les juifs injurient Gans et lui attri-

1. La principale rue du quartier juif à Hambourg.

buent tout le mal, il l'a bien mérité; pourquoi bavarde-t-il tant de ce qu'il veut faire? pourquoi fait-il des promesses et autorise-t-il des espérances? Je pense véritablement à faire aussi quelque chose, peut-être fais-je déjà quelque chose par le seul fait de mon existence; mais dans la suite je prendrai des mesures pour me mettre à couvert de la publicité gansienne, car mes propres allures sont incompatibles avec les siennes. J'ai exprimé ici très-vertement mon opinion; si je pouvais t'en dire davantage de bouche, tu ne manquerais pas de l'approuver, et maintenant je ne veux ajouter que ceci, c'est que cette opinion est un résultat de l'amour, oui, de l'amour pour notre bonne cause. J'aime toujours Gans comme autrefois, et tu verras dans la suite combien il est cher à mon cœur, combien j'apprécie la noblesse de son caractère, et combien je compte sur lui. Si je ne lui écris pas, c'est que d'abord les heures favorables me manquent pour cela ; énsuite, je crains qu'il ne communique confidentiellement à ses trop nombreux amis ce que j'écris dans l'innocence de mon cœur. Et à toi aussi, cher Moser, je ne t'écrirais pas aujourd'hui si je n'avais besoin de toi : éternels services d'amitié, éter-

nels tracas. inquiétudes, griefs, — crois-moi, renonce à m'avoir pour ami. Véritablement, je ne t'aurais écrit que plus tard si je ne devais me hâter dans mon propre intérêt. Je suis en ce moment comme anéanti; toute la nuit, j'ai été ballotté sur la mer du Nord; je voulais aller à Héligoland; mais, tout près de l'île, le capitaine dut rebrousser chemin, parce que la tourmente était trop affreuse. Rien n'est plus juste que ce qu'on dit de la *férocité* de la mer. C'était bien un des ouragans les plus terribles qu'on pût voir; la mer était comme une région de montagnes mouvantes, des collines d'eau se brisaient les unes contre les autres, les vagues passaient sur le navire et le lançaient tour à tour vers le ciel ou dans l'abîme; musique de vomissements dans la cabine, cris des matelots, sourds hurlements des vents, mugissements, bourdonnements, sifflements, spectacle de mort, et la pluie tombant en cataractes comme si les armées célestes avaient épanché leurs pots de chambre, et moi étendu sur le pont et n'ayant rien moins que de pieuses pensées dans l'âme. Je te le dis, bien que je pusse entendre dans le vent les trompettes du jugement dernier, et voir tout grand ouvert dans les vagues le

sein d'Abraham, je me trouvais pourtant beaucoup mieux que dans la société des israëlites mâles et femelles de Hambourg. Hambourg!!! mon Élysée et mon Tartare en même temps! lieu que je déteste et que j'aime le plus, où les sentiments les plus horribles me tourmentent et où pourtant je voudrais être, et où je me trouverai certainement bien souvent dans la suite, et...

Mon oncle Salomon Heine m'y a très-bien reçu, a paru enchanté de moi, et m'a donné de bonnes espérances. Je m'en suis félicité à cause du mauvais état de mes finances; car il ne me donnait jusqu'ici que cent thalers par trimestre, somme qui ne m'a jamais suffi et qui est si chétive, que je n'ai jamais laissé voir à mes amis combien peu je recevais. Il m'avait fait dire, l'an dernier, en octobre, par Lipke, que ce dernier aurait à me compter, pour *deux ans*, quatre cents thalers par année. J'ai fait encaisser d'ici par toi les prochains cent thalers qui seront échus le 1er octobre (car j'ai toujours pris cent thalers par trimestre), et figure-toi ma surprise et mon dépit en recevant une lettre de Salomon Heine où il écrivait : « J'espère que tu es gai et bien portant; à mon grand ennui, MM. Lipke et Cie

ont tiré sur moi les cent derniers thalers qui, selon mon ordre, n'auraient dû être payés que le 1er janvier 1824; je ne sais aucun gré à M. Lipke d'avoir agi contre mon ordre; toutefois, j'avais donné ma parole, dans le temps, de payer cinq cents thalers, et, en homme d'honneur, je l'ai tenue. »

Ce sont les propres mots dont il s'est servi, et le reste de cette lettre, qui semble le résultat d'un moment d'humeur et d'une insinuation perfide, montre que les paroles ci-dessus signifient ceci : je n'ai plus d'argent à attendre de lui. — N'est-ce pas, c'est superbe, incomparable ? Je ne lui ai rien répondu sur ce point, si ce n'est qu'il était dans l'erreur quant aux sommes que je recevais de Lipke, comme il pouvait s'en convaincre par la copie de ma lettre à ce dernier. Le reste de ma lettre à Salomon Heine était bien un chef-d'œuvre de dignité et de persiflage, et ne doit pas l'avoir mis d'une humeur de rose. Ceci, il est vrai, est une imprudence ; mais la faute en est à la domestique qui, pendant que j'écrivais ma lettre, ne m'a pas apporté un troisième verre d'eau. Je connais très-bien les sources baptisées et non baptisées d'où provient ce poison, et je sais que mon oncle, en d'autres

temps, est la générosité même; mais j'ai pris pourtant la résolution de mettre tout en œuvre pour m'arracher aussitôt que possible à sa bonté. Maintenant, sans doute, j'en ai encore besoin, et, quelque mesquins que soient les secours qu'il m'accorde, je ne puis pas encore m'en passer. Je t'envoie la lettre à Lipke que tu liras, *cachetteras*, et remettras. Comme tu le verras, je n'y ai rien dit de la promesse de mon oncle pour deux ans. Mais il m'est tout à fait nécessaire que Lipke, dans sa lettre à Salomon Heine, mentionne, en termes exprès, qu'il a pris cet engagement. Avise à régler tout cela. Lipke est avec mon oncle sur un pied qui lui permet de ne pas faire de façons, et de dire la vérité. Engage-le donc à s'intéresser tout particulièrement à moi dans cette fâcheuse histoire.

Les bains de mer, que je prends ici, me conviennent beaucoup : si seulement ces fatales secousses morales me faisaient quartier ! Mes nerfs sont bien raffermis, et, si mes maux de tête diminuent un peu, je pourrai encore cette année écrire beaucoup et du bon. Ma tragédie est faite dans ma tête; je me mettrai à l'écrire aussitôt que possible, et quand j'aurai quelque repos. Elle sera très-profonde et

sombre. Mysticisme de la nature. Ne sais tu point où je trouverais quelque chose sur les enchantements amoureux, sur la magie en général? J'ai à décrire une vieille Italienne qui fait de la magie. Je lis beaucoup sur l'Italie. Pense à moi si quelque chose te tombe sous la main qui concerne Venise, surtout le carnaval vénitien. — Où passerai-je cet hiver? Je l'ignore : tu vois par ces lignes que je suis maintenant un homme qui ne sait pas aujourd'hui où il sera après-demain. — Je pars ces jours-ci, et j'attends à Hambourg, chez Cohn, des lettres de toi; écris beaucoup. Moi-même, je t'écrirai bientôt plus au long. Salue Marcus; je lui écrirai aussitôt que possible. Salue aussi Lehmann, Gans et Zunz, cela va de soi. — Je lis ici la biographie d'Hoffmann par Hitzig; salue-le; peut-être lui écrirai-je. J'ai vu Varnhagen à Hambourg. Nous ne sommes plus liés; aussi je ne pourrai rien écrire de défavorable sur lui. Il ne lui était pas agréable que je fusse à Hambourg. Je t'écrirai incessamment au sujet de ton article; maintenant, ma tête est en branle. — Mon fragment sur Gœthe n'a pas été imprimé. Varnhagen dit qu'il est arrivé trop tard; je crois simplement qu'il ne lui a pas plu. S'il est vraiment

mauvais, la faute en est à tes idées que j'y ai introduites. En vérité, ce que j'écris sera toujours mauvais s'il y entre une idée raisonnable. — Je voudrais que tu fisses prendre chez Dümmler, en lui envoyant le billet ci-joint, six exemplaires en feuilles, de mes *Tragédies*, que tu m'adresserais à Hambourg, *aussitôt que possible*, sous le couvert de Wohlwill. Adieu! aime-moi, et reste mon ami, et fais une exception à la foule de ceux qui se sont déjà nommés mes amis. Mais tu es en tant de choses une exception, et je t'aime.

XXII

AU MÊME

Lunebourg, le 27 septembre 1823.

Cher Moser,

Me voici de nouveau à Lunebourg, la résidence de l'ennui. Mon état de santé est singulier : nerfs raffermis, maux de tête persistants et qui me désespèrent parce que je me suis remis à ma juristerie. J'ai tant de choses à t'écrire, que je ne sais vraiment par où commencer. Si je n'étais pas sûr de ton amitié, je t'aurais écrit plus tôt : notre ami Cohn ne manquera pas, pour affermir ton amitié pour moi,

de te dire sur mon compte beaucoup de belles et bonnes choses. Ne crois pas que je sois plein d'amertume contre lui, quelle que soit la sienne à mon égard. Tu auras certainement ri en apprenant que je m'étais brouillé avec lui à l'occasion du Temple. A mon premier séjour à Hambourg, je lui avais dit loyalement mon opinion là-dessus, mais avec des expressions fort mitigées. La dernière fois, il m'accusa (et à tort, sur l'honneur!) de m'être exprimé, chez Salomon Heine, sur le compte de K. et de B....s, autrement qu'avec lui. Cela fit que, le rencontrant chez mon oncle, je répétai mes paroles aussi crûment que possible. Je fus obligé d'aller le voir une fois encore pour toucher quelques louis qu'il avait à moi; plus tard, je l'ai rencontré par hasard à la Bourse, et, depuis, je ne l'ai pas revu. — Cette histoire a eu pour moi bien des suites désagréables dont je te parlerai un jour; j'ai été de bien des manières irrité et blessé, et il me reste passablement d'aigreur contre ces fades compagnons qui gagnent richement leur vie aux dépens d'une cause pour laquelle j'ai fait les plus grands sacrifices, et dont mon cœur saignera, ma vie durant. Moi! c'est moi que l'on blesse! Et juste dans e

temps où je me suis préparé à laisser se briser contre moi les flots de la haine pour les juifs. Vraiment, ce ne sont pas les Kleys et les Auerbach que l'on hait dans la chère Allemagne. De toutes parts j'éprouve les effets de cette haine, qui, pourtant, n'est presque encore qu'en germe. Des amis avec qui j'ai passé la plus grande partie de ma vie s'éloignent de moi. Des admirateurs tournent au mépris; ceux que j'aime le plus me haïssent le mieux, et tous cherchent à me nuire. Tu me demandes souvent dans tes lettres si Róusseau m'a écrit; je trouve cette question bien superflue. De bien autres amis m'ont renié et se sont tournés contre moi. Quant à la grande et aimable cohue qui ne me connaît pas personnellement, je n'en parle pas.

Cependant, mes circonstances de famille et d'argent sont déplorables. Tu trouves ma manière d'agir avec mon oncle imprudente. Tu es injuste; je ne sais pas pourquoi ce serait précisément avec lui que je devrais abdiquer cette dignité que je garde avec tout autre homme. Tu sais que je ne suis pas précisément un jeune homme délicat et tendre, rougissant lorsqu'il doit emprunter de l'argent, bégayant quand il demande aide à son meil-

leur ami. Je crois avoir, en cas semblable (et je n'ai pas besoin de te l'affirmer par serment, tu l'as vu de tes yeux), l'épiderme assez calleux ; mais j'ai pourtant cette singularité de ne vouloir, par aucune intercession amicale ou protectrice, tirer de l'argent de mon oncle, qui possède, il est vrai, beaucoup de millions, mais ne se sépare pas volontiers d'un gros sou. Il m'a été déjà assez douloureux de réclamer la pension promise pour 1824, et je suis vexé de devoir revenir sur cette histoire. Je te remercie de ton amicale intervention. Je suis tombé d'accord avec mon oncle pour ne recevoir de lui, de janvier 1824 à 1825, que la somme de cent louis pour mes études, parce que j'avais compté sur cette somme et qu'il peut, d'ailleurs, être assuré que je ne lui serai jamais à charge en matière d'argent. Tant de modération a eu sa récompense : mon oncle m'a témoigné à Hambourg, où j'ai passé bien des journées à sa maison de campagne, beaucoup d'estime, de distinction et de faveur. Et, en définitive, je suis bien l'homme auquel il est impossible d'agir autrement et qu'aucune considération d'argent ne porterait jamais à sacrifier quelque chose de sa dignité intérieure. Aussi tu peux te

figurer qu'en dépit de mes maux de tête, je poursuis avec persévérance ma juristerie, qui doit dans la suite me donner du pain. Comme tu peux le penser, la question du baptême est posée. Personne dans ma famille n'y est opposé, sauf moi. Et ce moi est de nature fort tenace. Tu dois bien comprendre que, avec ma manière de penser, le baptême est pour moi un acte indifférent ; que, même au point de vue symbolique, j'y attache peu de valeur, et que, dans les circonstances et la manière en lesquelles il serait accompli, il n'aurait même pour d'autres aucune importance. Pour moi, il aurait peut-être ce résultat que je me consacrerais davantage à la revendication des droits de mes malheureux compatriotes. Et pourtant je trouve au-dessus de ma dignité et flétrissant pour mon honneur de me faire baptiser afin d'obtenir un emploi en Prusse. Dans la chère Prusse ! ! ! Je ne sais réellement pas comment me tirer d'affaire dans ma fâcheuse position. Je finirai de dépit par me faire catholique, puis je me pendrai. Mais je coupe court à ce thème odieux, et, comme dans quelques mois je pourrai te parler en personne, je renvoie jusque-là à le traiter à fond. Nous vivons dans un triste temps; les co-

quins sont mis au rang des meilleurs, et il faut que les meilleurs deviennent des coquins. Je comprends très-bien les paroles du Psalmiste : « Seigneur, donne-moi mon pain quotidien afin que je ne blasphème pas ton nom ! » — Je pense aller au nouvel an à Gœttingue, et y rester une année ; il faut que j'étudie mon *Jus* avec plus d'application que personne, car je pressens que je ne serai placé nulle part, et qu'il faudra me faire avocat. Avant de partir pour Gœttingue, je songe à te faire une visite d'un jour à Berlin. A peine peux-tu croire combien je m'en réjouis ! J'ai tant de choses, et si pénibles, sur le cœur !

Le 30 septembre.

J'irais te voir plus vite encore, si je n'étais complétement à sec. Les six semaines de Cuxhaven m'ont coûté trente louis (mon oncle m'en avait donné dix avant mon départ pour les bains). Ici, je vis chez mes parents et ne dépense rien. Chose fatale que chez moi l'homme tout entier soit gouverné par le budget ! La disette ou l'abondance n'ont pas la moindre influence sur mes principes, mais d'autant plus sur mes actions. Oui, grand Moser, Henri Heine

est très-petit. Vraiment, le petit Marcus est plus grand que moi! Ceci n'est pas une plaisanterie, c'est mon sérieux le plus sérieux et le plus terrible. Je ne puis assez te le redire, afin que tu ne me mesures pas à la propre mesure de ta grande âme. La mienne est de gomme élastique; elle s'étend parfois jusqu'à l'infiniment grand, et puis se ratatine jusqu'à l'infiniment petit. Et pourtant j'ai une âme. *J am positive, i have a soul*, aussi bien que Sterne. Que cela te suffise. Aime-moi pour l'amour de cette espèce bizarre de sentiment qui s'exprime chez moi en folie et en sagesse, en bien et en mal. Aime-moi parce qu'il te plait de m'aimer, et non parce que tu me crois digne que l'on m'aime. — Et moi aussi, je ne t'aime pas parce que tu es un magasin de vertus, parce que tu comprends l'adelungois [1], l'espagnol, le syriaque, l'hégelien, l'anglais, l'arabe et le calcutais, et parce que tu m'as prêté ton manteau, et de l'argent, et que tu t'es creusé la tête pour moi, et autres choses semblables, etc. — Je t'aime seulement peut-être à cause de certaines mines drolatiques que j'ai sur-

1. Adelung, savant linguiste et lexicographe allemand du siècle passé.

prises sur ton visage, de certaines expressions falotes qui t'échappent parfois et qui sont restées collées à ma mémoire, et reviennent doucement m'épanouir quand je suis de bonne humeur, que ma bourse est bien garnie, ou que je tourne au sentimental. — J'avais pour ami un Polonais ; je me serais bien grisé à mort, ou plutôt je me serais fait tuer pour lui, et le ferais encore, et le drôle ne valait pas deux liards, était..., et avait des principes détestables ; mais il avait un gosier merveilleux, et disait d'une façon si singulière le mot *quoi?* qu'il me faut encore aujourd'hui pleurer et rire quand j'y pense.

Je ne veux plus dire : « Tu ne m'as pourtant pas compris, et c'est bien ; » je crois que tu ne te passes pas volontiers du pathos en amitié. — Pour te faire plaisir, je veux parfois me draper du manteau de Caton, et bâiller : *Delenda est Carthago!*

Au nom de Dieu, ne va pas croire que je manque d'affection pour le bon Gans, ou que je méconnaisse ce qu'il vaut. Il est vrai, lui aussi, je ne l'aime pas à cause des gros livres qu'il écrit, et de sa noble façon d'agir, mais seulement pour sa manière bouffonne de me turlupiner quand il racontait quelque

histoire, et aussi pour son air bonhomme et enfantin quand il lui arrive quelque chose d'hostile ou de fâcheux. La seule chose que j'aie contre lui, c'est que, par son bavardage, il m'a causé maint ennui, et surtout que, malgré mes justes prières, il a parlé sur mon compte avec ce gueux de docteur G... Ce gueux, qui est juif, et qui cherchait, en m'attaquant, à se faire bien venir de quelques misérables incirconcis, n'est pas, il est vrai, le seul de son espèce, et plus d'une fois déjà j'ai eu de semblables occasions de souffrir et de hausser les épaules. Mais j'en veux à ceux de mes amis qui, malgré mes prières, se commettent avec de semblables drôles. Celui-ci est l'ami intime d'un certain K., qui, par envie de poëte, s'est montré pour moi de la manière la plus hostile. Dernièrement, en lisant la *Gazette du monde élégant*, j'ai vu que ce K., vivait aujourd'hui à Brunswick car j'ai reconnu la plume de cet individu dans les articles sur le théâtre brunswickois. Je suis convaincu que ce misérable a été l'organisateur ou tout au moins l'instigateur des sifflets qui ont accueilli *Almansor* à Brunswick. Je sais comment se font de semblables choses, je connais la bassesse des hommes, et maintenant tu saisiras l'im-

portance des mesures que j'ai dû prendre en publiant ma tragédie. J'apprends qu'elle a été sifflée à cœur joie : ne sais-tu rien de particulier ? Des juifs de la foire de Brunswick ont répandu cette nouvelle dans tout Israël, et, à Hambourg, on a rempli consciencieusement envers moi les devoirs de condoléance. L'histoire est très-fatale pour moi, elle a une influence fâcheuse sur ma position, et je ne sais comment réparer cet échec. Le monde, avec les imbéciles qui en font partie, ne m'est pas aussi indifférent que tu le crois. — Je ne puis avoir ici *le Monde élégant*, et je te prie, quand tu y trouveras quelque chose sur *Almansor*, de le copier et de me l'envoyer. — N'oublie pas !

Je te dis que c'est un art véritable d'écrire de petites lettres. Aujourd'hui, je ne voulais t'envoyer que deux pages, et en voilà trois de remplies sans que j'aie touché la chose essentielle. Il s'agit de ta *recension* que j'ai reçue à Hambourg. Il me faudrait quelques feuilles si je voulais en parler à fond. Qu'il me suffise de dire qu'elle m'a prodigieusement plu, que la seconde moitié est excellente, même comme style, et que personne ne m'a jamais aussi profondément compris que l'auteur de ce morceau. Je remercie du

fond du cœur cet écrivain bien-aimé. J'ai un nouveau motif de désirer qu'il demeure inconnu. Personne n'a appris, n'est-ce pas, que tu es ce cher auteur ? — Immermann ne me semble pas bien disposé pour moi. J'ai lu son *Périandre*. Ce livre est souverainement remarquable. Je ne saurais le juger; qu'il s'y trouve des choses d'une beauté ravissante, je le vois bien; mais l'ensemble est-il une fusion harmonieuse de l'antique et du moderne, ou un pétrissage malheureux de Sophocle et de Shakspeare? — C'est ce que je ne sais pas! Il y a des formes purement antiques et purement modernes qui sont simplement juxtaposées: l'esprit vraiment antique apparaît parfois : — mais je veux d'abord entendre ce que d'autres diront. — Je ne fais rien maintenant en fait de poésie; j'ai hâte pourtant d'écrire ma tragédie. Tout dépend de ma tête. Au moins, je sais que je ne ferai rien imprimer de sitôt. — Pense aux notes sur les enchantements amoureux. J'ai reçu les six exemplaires des *Tragédies*.

Que devient le pauvre Marcus? Cohn a-t-il fait quelque chose pour lui? Il me l'avait promis, et je le lui ai instamment recommandé. A mon premier séjour à Hambourg, il m'avait très-généreusement

pressé de m'ouvrir à lui, si j'étais dans quelque embarras d'argent ; il s'offrait en ce cas à venir à mon aide, et, en vrai négociant qui précise tout, il me laissa voir que j'avais chez lui un crédit ouvert de cent cinquante thalers. Je le remerciai en lui disant que, parfois, je pouvais avoir besoin de quelques louis tout au plus, et qu'alors c'était toujours à toi que je m'adressais. Mais ce procédé de Cohn me plut, et je saisis cette occasion pour causer avec lui de Marcus, et j'avais bon espoir. Je suis des plus contrariés d'être maintenant trop pauvre moi-même pour venir en aide à ce brave homme. Je veux chercher à devenir aussi riche que les escrocs, ânes, porcs-épics et autres galants hommes de Hambourg. — J'ai rarement rencontré Wohlwill à Hambourg. « C'est un gros homme, par conséquent un bon homme, » dit Cervantes. Il est très-triste, sentimental comme un barbet. Je lui suis cordialement attaché. Il a beaucoup de sentiment ; seulement, c'est dommage que, dans son sentiment, il n'y ait pas d'os. — Je t'en prie, écris donc à C. de ne pas déblatérer contre moi chez mon oncle. — Je te prie aussi de t'informer chez Dümmler comment va la vente des *Tragédies* ; il est vrai qu'on peut prévoir

la réponse, les éditeurs se plaignent toujours. Fais en sorte que Gans ne se fâche pas contre moi, je lui écrirai bientôt. Son *Droit de succession* a-t-il paru ? Salue aussi très-cordialement Zunz, ainsi que Lehmann. Ne crois pas que j'aie si parfaitement oublié la *société*; c'est moins possible que jamais dans ce moment. Informe-toi chez le caissier, quand et combien j'ai à payer. — As-tu besoin de Basnage pour son article de la *Revue*? Ton exemplaire est maintenant à ton service : faut-il te l'envoyer ?

Une dernière demande. Mon frère [1], qui a étudié pratiquement, plusieurs années, l'économie rurale, et qui peut occuper un poste d'inspecteur, est aujourd'hui sans place. La faute est, d'un côté, dit-il, à ce qu'il est circoncis, de l'autre, à ce que tous les propriétaires sont maintenant dans l'embarras et congédient leur monde. Je sais de Berlin, que J...n a des propriétés dans le Mecklembourg, et je crois que mon frère (ses prétentions sont des plus modestes) pourrait y être occupé d'une manière quelconque, si l'on s'employait pour lui auprès de J...n lui-même. Avise, cher Moser, à ce que cela

1. Gustave Heine, aujourd'hui propriétaire et éditeur de la *Gazette des étrangers*, à Vienne.

se fasse par toi ou quelque autre, et écris-m'en aussitôt que possible. En général, si tu savais un autre expédient pour mon frère, dis-moi un mot. Le pauvre garçon est réellement dans l'embarras, et c'est un si bon jeune homme, que je m'emploierais pour lui, même s'il n'était pas mon frère. Le plus jeune de mes frères[1] étudie assidûment les anciens, et veut devenir médecin. Je crois qu'il réussira comme savant et comme homme. Salue mille fois Lipke. Ne manque pas de lui dire que je le remercie cordialement. Je suis redevable à cet homme. — Adieu, bon Moser; garde-moi ton affection, écris-moi bientôt, il n'est pas nécessaire que ce soit longuement, et tu n'as pas besoin, comme dans ta dernière lettre, de construire philosophiquement et prolixement ma personnalité. — Quant à ma santé, cela va beaucoup mieux depuis trois jours; trois jours sans maux de tête!... peut-être est-ce l'effet tardif des bains. Je commence de nouveau à ressentir la force de la vie et l'espoir. N'es-tu pas content de la conclusion de ma lettre?

1. Maximilien Heine, conseiller médical à Saint-Pétersbourg.

XXIII

AU MÊME

Lunebourg, le 5 ou 6 novembre 1823.

Cher Moser,

Je n'ai rien à t'écrire, si ce n'est que je désire avoir très-prochainement de tes lettres. Ici, il n'y a pas le moindre sujet à communications, là d'autant plus; c'est donc toi qui auras à faire les frais de la correspondance. Ici encore se montre mon égoïsme. Tout demander, ne rien donner. Véritablement je suis un égoïste qui met constamment ses amis à contribution, inutile à tout le monde, n'apportant aucune offrande sur l'autel du bien et prêt, au contraire, à sacrifier à un caprice l'autel et le bien lui-même. Un caprice? « Ah ! c'est cela ! » disait le prince Hamletius. Et nous-mêmes, que sommes-nous en fin de compte autre chose qu'un caprice du Créateur? Et, quant à l'égoïsme, peut-on appeler un avare celui qui épargne sou à sou, qui lésine, et liarde sordidement, et fait tort peut-être à la bourse des pauvres, — tout cela pour bâtir un

cloître, ou si tu veux une synagogue? Ne juge jamais les caprices des autres! c'est la réponse à la question pourquoi je veux « à tout prix » une position solide et lucrative; c'est pour cela que je vise au barreau, et ne veux pas me traîner plus longtemps dans la pauvreté et la détresse...

J'ai été révolté de voir par ta lettre que l'on dit et écrit, de Hambourg, du mal de moi. Dans une lettre d'Anselmi, j'ai aussi trouvé une allusion qui n'annonçait rien de bon. J'attends de toi que tu me dises tout, à cœur ouvert. Il est pour moi d'une importance *infinie* de savoir comment on me juge à Hambourg. Vraiment, la, à Hambourg, je n'ai point agi comme un égoïste. Malgré toutes les considérations de prudence secondaire, je n'ai pu me résoudre à encenser la médiocrité odieuse, et à médire de la supériorité. Je veux parler ici de mes jugements, si fort taxés d'hérésie, sur K. et B...s. Tu me connais assez pour savoir que le premier, avec tout son étalage de lumières et de raison éclairée, devait fort répugner à ma nature intime, tandis que le vigoureux B...s, bien que les vertus négatives du Temple lui manquent, a dû me paraître très-digne d'estime. Ma prédilection pour le rabbinisme conséquent et

rigoureux est en moi, depuis bien des années, le résultat de recherches historiques, et non pas une idée *à priori*, ou un calcul du moment à la G. G. et Cohn. Si je n'étais pas un grand homme, je me donnerais le plaisir, comme un étudiant sortant de sa taverne, de jeter des pierres dans « les fenêtres du Seigneur. » Mais précisément parce que je suis un grand homme, ou tout au moins un homme, ou, si tu ne me l'accordes pas, un être tout à fait humain, je ne pouvais pas plaire aux Hambourgeois. Je l'ai remarqué bien vite, et me suis tenu loin de la canaille juive. Et pourtant cette canaille veut parler de moi ! Des hommes dont j'ignore l'existence ont raconté à mon frère que j'avais causé avec eux, et Dieu sait ce que j'avais dit ! Voilà les dégoûts, les mortifications juives, ou, pour mieux dire, possibles seulement en Israël, dont je suis abreuvé. — Toutefois je veux absolument que tu m'apprennes ce qui a été dit. Peut-être quelque fait controuvé nuirait-il à mon honneur. Mais je ne veux absolument pas que tu prennes mon parti contre des amis tels que C...

Je n'écris presque rien ; les maux de tête et la jurisprudence m'occupent exclusivement. J'ai là une

quantité de petits *Lieder* terminés, mais qui ne seront pas imprimés de sitôt. — Tu parles des « lignes ci-jointes de Varnhagen; » mais dans ta lettre il n'y avait rien : *qu'est-ce que ça*[1]? Le *Paria*[2], de Michel Beer, est un chef-d'œuvre, je le reconnais volontiers puisque lui-même me tient pour un grand poëte. Salue-le. Je salue très-cordialement le docteur Gans. Dans la romance que je t'ai envoyée[3], il faut que tu changes le second vers de la cinquième strophe et que tu écrives : « Comme il chantait ces paroles d'amour. » Il y a un Abraham de Saragosse, mais j'ai trouvé Israël plus caractéristique. L'ensemble de la romance est une scène de ma propre vie; seulement, le Parc de Berlin est devenu le jardin de l'alcade, la baronne une señora, et moi-même un Saint-Georges ou même Apollon ! Ce n'est que la première pièce d'une trilogie, dont la se-

1. En français, dans l'original.

2. Michel Beer, frère du célèbre Meyerbeer, était né à Berlin en 1800. Le temps lui manqua pour mûrir un talent dramatique dont *le Paria* reste l'œuvre principale. Son *Struensée* ne fut représenté qu'après sa mort, en 1833.

3. *Doña Clara.* Voyez dans le volume des *Poëmes et Légendes*, la pièce qui porte ce titre (*Nocturnes*, page 171, édit. Michel Lévy : « Dans le jardin de son père, aux lueurs du soir, la fille de l'alcade se promène, etc. »

conde montre le héros raillé par son propre enfant qui ne le connaît point, tandis que la troisième fait voir cet enfant devenu dominicain et faisant mettre à la torture, jusqu'à la mort, ses frères juifs. Le refrain de ces deux pièces correspond à celui de la première; — mais de longtemps, peut-être, je ne les écrirai pas. En tout cas, j'insérerai cette romance dans mon plus prochain volume de poésies. Mais j'ai de très-sérieux motifs pour désirer que, jusque-là, elle ne tombe pas en mains chrétiennes; aussi je te recommande toute la prudence possible si tu la communiques à quelqu'un. — Salue Robert, je fais grand cas de lui. — Quant à mon frère, écris-moi donc bientôt; c'est vraiment mal que je n'aie pas encore une réponse à son sujet. Tu peux dire à M. J....n qu'il m'obligera grandement en employant mon frère dans ses propriétés, en quelque qualité que ce soit, pourvu seulement qu'il soit occupé. — Adieu. N'oublie pas ce que je t'ai dit au sujet du *Monde élégant*.

Maintenant, j'ai encore quelque chose à te dire : sois-moi aussi bon que cela t'est possible, et, quand je te déplais, lève les épaules, mais ne secoue pas la tête.

XXIV

A LOUIS ROBERT [1]

Lunebourg, le 27 novembre 1823.

« La Némésis parmi les animaux, » tournant la tête tout autour d'elle, et prêtant attentivement l'oreille...

Mais il n'y a rien de nouveau à entendre, cher Robert, si ce n'est que je vis et vous aime encore. L'un durera autant que l'autre dont la durée est très-incertaine. Quant au delà de la vie, je ne promets rien. Avec le dernier souffle, tout est fini, joie, amour, chagrin, lyrisme, macaronis, théâtre, les *Tilleuls* de Berlin, les bonbons aux framboises,

1. Louis Robert, écrivain qui a joué un certain rôle dans le monde littéraire allemand, de 1820 à 1830, auteur d'un drame intitulé *la Puissance des situations*. Robert était le frère de prédilection de madame de Varnhagen. — Sa femme, Frédérique Robert (la belle Souabe), était d'une beauté idéale, et son portrait rappelle l'une des plus splendides figures du Titien. Heine, qui l'a peut-être aimée, lui a dédié, comme on le verra plus tard, toute une « guirlande » de sonnets. — Louis Robert et sa femme, fuyant Berlin à cause du choléra, moururent tous deux, à quelques jours de distance, d'une fièvre cérébrale, à Baden-Baden, en 1832. Louis Robert fit partie, pendant les premières années du siècle, de cette pléiade poétique connue sous le nom de l'*Étoile du Nord*, et à laquelle appartenaient Chamisso, Fouqué et Varnhagen.

la Puissance des situations, applaudissements, aboiements de chiens, champagne — et, du puissant Talbot qui a rempli de sa gloire les théâtres d'Allemagne, il ne reste rien qu'une poignée de maculature. *L'æterna nox* de la boutique de l'épicier engloutit *la Fille de Jephté* en même temps que le pauvre *Almansor* sifflé. Voilà deux mois que je végète dans une sombre mélancolie; je ne vois rien que sépulcres ouverts, imbéciles, et grands livres de commerce cheminant dans les rues. Il est rare qu'un rayon de soleil tombe sur mon cœur, un rayon de soleil comme le salut amical de la belle Souabe que Moser m'a très-gracieusement transmis, et comme la nouvelle que Louis Robert, lui aussi, ne m'a pas oublié. J'ai, en outre, à remercier encore celui-ci de ses bienveillantes paroles dans le *Morgenblatt*. Ces paroles m'ont été doublement agréables, puisque je me suis aperçu, en les lisant, que je m'étais mépris sur vous, et que vous n'êtes pas mesquin comme les autres. N'être pas mesquin, c'est quelque chose qui me plait par-dessus toutes les autres qualités de l'âme que recommandent si fort nos *compendia* de morale. Mais ne croyez pas, vous aussi, que je le sois, bien que parfois je le puisse pa-

raître. Peut-être lirez-vous encore un jour mes *Confessions*; vous verrez alors comment j'ai envisagé mon temps et mes contemporains, et combien ma triste vie, si pleine de tourments, s'est consumée dans les préoccupations les plus désintéressées, dans l'idée pure. Je tiens beaucoup, oui, singulièrement, à être reconnu pour ce que je suis par les masses, et pourtant il n'y a personne qui méprise comme moi le suffrage populaire, et dérobe plus volontiers sa personne à ses applaudissements.

Je n'avais nullement oublié ma promesse relativement aux *Fleurs du Rhin*. Aujourd'hui, il m'est très-agréable que vous souhaitiez avoir pour ce recueil la poésie que Moser vous a communiquée. Je la destine donc aux *Fleurs du Rhin*, et je désire qu'elle soit signée du simple chiffre : — E, et intitulée *la Fille de l'alcade*. Peut-être sera-t-il bon que je passe encore ce morceau à la lime, car je l'ai écrit vite, et l'ai envoyé sans le relire. Je suis charmé qu'il ne vous ait pas déplu; car j'avais des doutes sur sa valeur. Ce petit poëme, en effet, n'exprime pas bien ce que je voulais proprement dire, et peut-être même dit quelque chose d'autre. Véritablement, il ne devait point exciter le rire, moins encore dénoter une ten-

dance moqueuse. Je voulais simplement, sans but arrêté, avec une impartialité épique, rendre dans ce poëme une circonstance individuelle, et en même temps quelque chose de général et d'universel, un moment de l'histoire du monde qui se réfléchissait distinctement en moi ; et j'en avais conçu l'ensemble dans un sentiment qui n'était rien moins que riant, mais sérieux et douloureux, si bien qu'il devait former la première partie d'une trilogie tragique. Je parle déjà trop longuement de cette petite poésie ; mais il m'arrive comme à votre sœur Varnhagen, qui est toujours obligée, me disait-elle, d'écrire de longues lettres quand elle a la moindre des choses à dire. Saluez maintes fois pour moi cette chère bonne petite personne, avec une grande âme. Dites-lui que c'est un cas rare quand je ne pense pas à elle. Toute la semaine dernière, c'est d'elle que je me suis occupé. Je lisais, en effet, la *Corinne* de madame de Staël. Je n'aurais certainement pu comprendre ce livre avant cette grande époque de ma vie où j'appris à connaître votre sœur. Et vous pourrez à peine croire, cher Robert, à quel point je cherche maintenant à plaire à madame de Varnhagen ; c'est-à-dire qu'il s'en faut d'une bagatelle

que je n'aie lu tout Gœthe ! Je ne suis plus maintenant un païen aveugle, mais je vois ! Gœthe me plaît beaucoup. J'écrirais volontiers à madame de Varnhagen, mais cela me serait trop douloureux : je ne pourrais pas sans fausseté passer M. de Varnhagen sous silence. Cet homme m'a donné bien des marques de bonté et d'affection, plus que je ne pourrai jamais l'en remercier. et ma reconnaissance pour lui durera certainement autant que ma vie; mais un chagrin, au prix duquel le mal de dents (savez-vous ce que c'est ?) dont je souffre en ce moment est quelque chose de délicieux, me déchire l'âme quand je pense à Varnhagen. Lui-même n'en est guère coupable ; il lui est seulement venu un jour la fantaisie de jouer avec moi le rôle d'Antonio. Je puis supporter beaucoup, et j'aurais encore pris mon parti de cela comme de tant d'autres choses; mais cela arriva juste dans un moment où je ne pouvais rien endurer, et où la moindre dureté, un mot, un regard, un mouvement, devait produire en moi une incurable blessure. Vous connaissez la vie, cher Robert, et vous savez qu'il y a des heures où les plus chers sont ceux qui peuvent nous blesser le plus profondément, où cette blessure produit

en nous peu à peu un sentiment ineffaçable, pour lequel notre langue n'a pas de mot, un sentiment où l'ancien attachement vit encore, mais mélangé d'absinthe, de colère et de mort. Je ne sais comment exprimer tout cela, et, de désespoir, mon mal de dents a disparu.

Adieu; ne m'oubliez pas. Saluez pour moi votre charmante femme, dites-lui que j'ai lu les *Fleurs du Rhin* de 1824, — je n'en dis rien, autrement cela me prendrait trop de papier, — et soyez bien sûr que je vous aime.

P.-S. — Depuis mon départ de Hambourg, je n'ai pas eu l'occasion de voir un journal et je n'ai pas lu encore votre intermède dramatique pour la fête de Gœthe, dont on me dit beaucoup de bien. Le *Morgenblatt* est un excellent recueil, et je suis résolu d'y faire paraître plus tard quelques petites poésies. Je voudrais bien savoir, de vous, si je dois offrir mes services, comme collaborateur, à la rédaction, avant d'envoyer quelque chose.

J'ai lu le petit livre de Hitzig sur Werner : de la boue, rien que de la boue! J'ai lu aussi les balivernes posthumes d'Hoffmann, par le même, et peu s'en

est fallu que je n'en aie pris le mal de mer. De plus, j'ai lu le *Périandre* d'Immermann ; c'est le plus mauvais chef-d'œuvre que je connaisse. J'ai aperçu aussi le Recueil de Varnhagen sur Gœthe; c'est un arc de triomphe littéraire... J'ai encore feuilleté l'épais volume du professeur Schütz sur Gœthe et Pustkuchen ; j'ai dû ouvrir la fenêtre tout de suite à cause de la fatale odeur. Je viens de recevoir l'écrit d'Eckermann. Ah ! comme je serais heureux de faire contre Gœthe, en tirailleur volontaire, la campagne de l'indépendance. Mais je suis enfoncé jusqu'au cou dans le bourbier des lois romaines. Je suis sans fortune, et il faut que je pense à mon pain de chaque jour, et puis je suis si hautain, comme vous l'aura dit le bon, le savant Moser !

XXV

A M. MOSER

Lunebourg, le 28 novembre 1823.

Très-cher Moser.

Il commence déjà à faire très-froid, et tu ne m'as jamais dit si tu avais reçu ton manteau. Avant de

partir pour Hambourg, je l'avais remis à la poste. Et, cette nuit, il m'est tombé dans l'esprit que peut-être, avec ta maudite délicatesse, tu n'avais pas le manteau, et ne disais mot.

J'ai reçu ta lettre du 8 octobre. Ma lettre s'est *croisée* avec la tienne. C'est une expression mercantile dont je me souviens depuis les jours où je voulais *partout* être un négociant. Oh ! oh ! je connais encore beaucoup de semblables expressions, et je pourrais écrire un livre d'édification israëlite.

Tu ne m'écris pas ! Ce n'est pas mercantile ! Envoie au diable *Nalus* et Hégel, et tiens-t'en à l'examen de ce problème :

Si l'aune d'indienne coûte 6 gros, combien vaut *Almansor?* Et si *Almansor* vaut 3 gros et 4 deniers, combien vaut l'auteur lui-même ?

	?	—	1			
	1	—	6	2		
2	‡	—	5			
32	183 1/4	—	250	112		
	1	—	3 3/4	23	2	

facit : 2 gros 3 deniers.

Voilà ce que je vaux, et cette lettre te coûtera davantage ; — tu es un mauvais négociant. Mais,

grâce à Dieu, je vaux pourtant quelque chose, si peu que ce soit. Fais, je te prie, le compte en marcs banco de Hambourg [1], et envoie-le à Cohn.

Mais il faut que tu m'écrives à un cheveu près ce que je vaux à Hambourg, et à quel cours j'y suis coté.

Je suis charmé que la romance t'ait plu; je le suis moins que tu en aies ri. Mais c'est souvent ainsi, je ne puis raconter mes propres chagrins sans que la chose devienne comique. Je ne te blâme pas d'avoir communiqué la romance à des gens comme les Robert. Je permets très-cordialement que tu en donnes une copie à une dame qui, dis-tu, la laissera voir seulement à qui de droit... D'ailleurs, j'ai écrit hier soir à Louis Robert, et l'ai chargé de faire imprimer la romance (sans mon nom) dans les *Fleurs du Rhin*. Comme j'ignore son adresse, je te prie de lui remettre ou de lui envoyer tout de suite l'incluse. J'aime beaucoup Robert : il ne s'est pas montré vétilleux avec moi, et c'est beaucoup dans ce monde égoïste et mesquin. J'aime aussi beaucoup sa sœur, — et Varnhagen lui-même m'est

1. Monnaie de compte qui vaut, au pair, fr. 1.88.

toujours cher, bien qu'une heure néfaste nous ait séparés pour toujours. Lors de notre entrevue à Hambourg, il a eu quelque chose de blessant pour moi, et tu sais combien alors j'étais irritable. N'est-ce pas que Frédérique Robert est belle ? Est-ce que je t'en avais trop dit ? Elle réunit en elle Jocaste et Juliette, tout ce qu'il y a de plus grec et de plus moderne.

Je travaille beaucoup, je deviens tout à fait savant; mais, pour des travaux poétiques, ma tête est trop faible et trop palpitante de douleurs. — Comme tu es injuste quand tu me dis que je me moque de Marcus ! Mon Dieu, je suis pourtant meilleur que tu ne crois. J'ai écrit aujourd'hui au pauvre petit homme une cordiale lettre que tu lui remettras, ou lui expédieras, *franco*, s'il est parti. — J'ai vu l'annonce du livre de Gans. *Folie!* C'est le mot le plus indulgent. Le titre spécial du livre est maladroit. Quant au livre même, j'en attends beaucoup, et je suis cordialement satisfait qu'on lui rende justice. Salue pour moi ce bon, ce cher Gans. Dis-lui que je suis encore très-malade, que chaque ligne me fait souffrir, et que c'est pourquoi je ne lui écris pas. Je suis un pâle feu follet : mais Gans est une

lumière, une lumière de l'exil. Salue aussi le brave Zunz.

Parle-moi donc de la *Société*. Michel Beer a-t-il répondu? J'ai reçu une lettre de mon oncle de Geldern; il m'écrit que, tout le long du Rhin, je suis maintenant aussi détesté qu'on m'y aimait naguère, parce qu'on dit que je m'intéresse aux juifs. Vraiment, j'ai ri! Oh! comme je méprise la canaille humaine, circoncis et incirconcis! Mon oncle me charge de demander pour lui trois exemplaires du *second volume* (lisez de la *seconde livraison*) de la *Revue*, qui doit *incessamment* (? ?) paraître. Il en enverra le montant. — La réponse de J....n m'a fait rire aussi. Si j'étais à Berlin, je proposerais à la Société de nommer le docteur J....n président de la section d'agriculture. Vraiment, je veux me garder d'être jamais dans le cas de devoir réclamer pour moi-même les services de quelque riche israëlite.

Rien n'est changé dans mes plans pour l'avenir. Je m'en tiens à Gœttingue. Il est incertain que j'aille pour quelques jours à Berlin ; cela me coûterait trop d'argent, et je n'ai pas un denier à perdre, tu le sais. Et faire des dettes n'est pas mon habitude, tu le sais aussi!! ?? — — ? Adieu, aime-moi

toujours, et sois sûr que je t'aime. — Au nom du ciel, est-ce sérieux de ta part, quand tu me dis qu'on va représenter *Ratcliff?* Quelle fortune pour moi si ma pièce allait réussir !

P.-S. — N'écris pas en Poméranie pour mon frère : ce serait un port de lettre perdu. Il a trouvé à gagner provisoirement sa vie dans le Holstein, avec un peu d'argent par-dessus le marché. — Informe-toi exactement de ce qui en est de *Ratcliff.* On ne lui a vraiment pas rendu justice. Si je n'étais pas si vexé et outré, j'écrirais quelque chose dans ce sens. Les journaux ne sont, il est vrai, que les vespasiennes de la littérature; mais c'est là précisément que toutes les annonces sont affichées. Il n'est donc plus question de moi nulle part? O Böhringer ! Böhringer ! laisse-moi changer avec toi ! — Je crois que Dümmler n'a pas exécuté mon ordre d'envoyer des exemplaires aux principales rédactions de journaux. Demande-le-lui donc. N'oublie pas! — Si tu veux t'accorder un plaisir, lis la *Corinne* de madame de Staël ; cela te plaira. Fais donc que Gans tienne sa promesse et m'envoie le *Droit de succession.*

XXVI

AU MÊME

Lunebourg, le 1er décembre 1823.

C'est impardonnable ! déjà deux lettres de moi sans une ligne de réponse. Et, depuis quinze jours, je me ridiculise au bureau de la poste en faisant demander quotidiennement s'il n'y a pas de lettres de Berlin. Tu n'as pas besoin de m'écrire d'amples lettres à l'allemande, des in-folio : quelques lignes suffisent. Dis-moi seulement que tu vis encore. Vois donc, aujourd'hui, par exemple, je ne puis pas jurer que tu ne sois pas mort; — ce qui, pour moi, accoutumé que je suis aux plus rudes coups de la destinée, ne serait pas une perte aussi grande que pour le reste de l'humanité. Écris-moi tout de suite si tu vis; — mais attends, je sais un moyen de te faire répondre immédiatement : il faut seulement te demander un service ; et je veux aujourd'hui te donner une commission des plus importantes pour moi, et des plus pressantes. Écoute-donc : je ne vais pas à Berlin, je dois ménager mon argent. Mais les

premiers jours de janvier, je partirai pour Gœttingue. Auparavant, il faut que je me fasse *exmatriculer* à Berlin, et que j'obtienne de l'Université un certificat d'études. Aie la bonté de te procurer tout cela pour moi; Gans te dira ce qu'il y a à faire.

Je n'ai pas voulu demander d'attestation de présence pour les *publica* [1] que j'ai suivis, et n'ai pu en obtenir pour les cours privés que je n'ai fréquentés qu'irrégulièrement : de la sorte, je n'ai à produire que trois certificats, à savoir, un de Hégel (!!!), un dit de Hasse et une carte de Schmaltz... Je joins ici ma *matricule* pour plus de sûreté, et te prie de me la renvoyer, avec les certificats de présence, aussitôt que possible. Le bedeau peut tout faire à ta place. Tu auras, je pense, un thaler à débourser. — Je me fie à toi. Sache bien qu'il m'est impossible de partir avant d'avoir reçu ces certificats, sans lesquels aucun étudiant ne peut paraître à Gœttingue. — Je t'écris dans la plus grande hâte et la tête rompue de douleurs. Adieu; aime toujours ton ami fidèle.

P.-S. — N'oublie pas de me répondre au sujet

1. Les cours ouverts gratuitement à tous, tandis que les étudiants n'ont accès aux autres que moyennant finance.

des journaux westphaliens. Salue tout le monde. et Gans par-dessus le marché.

XXVII

AU MÊME

Encore de Lunebourg, le 9 janvier 1824.

Cher Moser,

J'ai reçu tes lettres du 20 décembre et du 3 janvier. Quelque besoin que j'éprouve de t'écrire longuement aujourd'hui. je ne puis t'envoyer que quelques lignes bien rapides. Je suis trop abattu, et ma tête bourdonne. Je partirai d'aujourd'hui en huit pour Gœttingue. et j'espère que le voyage (que je ne compte pas faire trop rapidement) me distraira. et qu'un genre de vie différent me fera du bien. Aujourd'hui. je veux seulement te remercier pour le certificat. Avec les livres ci-joints tu trouveras un louis et demi, dont tu garderas quatre thalers et vingt gros pour couvrir tes derniers déboursés; tu remettras le reste au caissier de la Société. Je ne sais réellement pas ce que je puis devoir; un semestre au moins n'a pas été payé (je n'ai jamais reçu de toi

une réponse là-dessus). S'il manque une bagatelle, fais-moi le plaisir de m'en faire l'avance. Tu es vraiment le marquis de Posa et le créditeur de tes amis ! Mon *découvert* chez toi doit être considérable, je t'ai déjà interrogé à ce sujet et je ne sais rien, et franchement je n'y veux pas songer; car, avec la quantité de dépenses que je dois fatalement faire aujourd'hui, le payement de cette dette m'embarrasserait; mais tu ne perdras rien pour attendre, bien qu'autrefois tu eusses coutume de dire avec une expression très-particulièrement comique: « Les étudiants ne rendent jamais rien. » Je ris encore de bon cœur quand je pense à l'accent de ces paroles. Et véritablement tu as raison. Je perds beaucoup de cette manière-là. Quand un étudiant veut me soutirer ainsi un thaler [1], je lui donne plutôt vingt-trois gros, et j'ai gagné un gros de profit net. Mais n'est-ce pas une sottise à moi de te dire ces choses, à toi, mon créancier?

J'ai été très-vexé de ce que tu âies commenté, en homme piqué et de mauvaise humeur, et d'une façon qui n'en est pas une, ma demande de recevoir de

1. Le thaler valait alors vingt-quatre gros.

toi de courtes lettres. Pour l'amour du ciel. un homme qui lit et comprend Hégel et Valmiki dans l'original, ne sait pas comprendre une de mes ellipses les plus ordinaires! Mon Dieu, comme les autres hommes doivent se méprendre sur moi, puisque Moser, un élève de Friedländer et un contemporain de Gans, Moser, Mosès Moser, mon archiami, la portion philosophique de mon *moi*, l'édition de luxe revue et corrigée d'un homme véritable, « l'homme de la liberté et de la vertu, le secrétaire perpétuel de la Société, » l'épilogue de Nathan le Sage, le critique de Bernays, la caisse de fer de Cohn, l'humaniste normal... — où m'arrêterai-je? — Je veux dire seulement : combien je suis à plaindre si Moser lui-même ne me comprend pas! Quoi! même les épithètes *bon savant* te déplaisent! Plût à Dieu que je pusse me les appliquer à moi-même dans un sens aussi étendu! *Je t'aime de toute mon âme et je ne suis pas un homme de rien.* — Si tu retiens bien cette formule dans ta tête, mes paroles ne te déplairont jamais, même celles ci-dessus. Je veux plutôt des lettres courtes que de longues mais rares lettres. Je veux en recevoir *souvent*, même quand tu n'as que peu de choses à me dire, bien que je pré-

fère assurément que tu m'écrives souvent et beaucoup.

Tu me parles peu de la Société. Penses-tu, par hasard, que la cause de nos frères ne me tienne plus au cœur? Tu te trompes alors énormément. Bien que mes maux de tête m'accablent, je n'ai pourtant pas cessé d'agir. « Que ma droite se dessèche, si je t'oublie, Jeruscholayim! » c'est à peu près les paroles du Psalmiste, et ce sont toujours les miennes. Je voudrais pouvoir causer une heure seulement avec toi de toutes les pensées qui me sont venues sur Israël, à propos surtout de ma propre situation et tu verrais — comment l'éducation des âmes fleurit toujours au Steinweg, et comment Heine est, et restera toujours Heine. Je suis curieux de lire ton article dans la quatrième livraison[1]; envoie-la-moi à Gœttingue dès qu'elle aura paru. Je t'écrirai d'abord après mon arrivée et t'enverrai mon adresse. Si cela m'est possible, je donnerai certainement un bon travail à la *Revue*. Tout au moins, pour peu que cela en vaille la peine, je ferai bientôt un extrait de l'article du Lexique de Gœttingue

1. Cette quatrième livraison de la *Revue scientifique du Judaïsme* n'a jamais paru.

relatif aux écrits publiés sur les Juifs. Salue beaucoup Zunz ; je me suis cordialement réjoui de sa promotion. Excuse-moi de ne lui avoir pas écrit encore ; je le ferai bientôt, de Gœttingue. Dis-lui bien que ce n'est pas la paresse qui m'empêche d'écrire, mais que c'est ma pauvre tête. Je souffre même en écrivant ces lignes. Je suis contraint de négliger tous mes amis et toutes mes relations. C'est pourquoi je n'ai pas écrit au conseiller criminel Hitzig, comme je l'avais dès longtemps résolu. Gans a des motifs de gronder contre moi. A Hambourg, Wohlwill m'en veut réellement, et interprète mal mon silence. Tu as vu sans doute madame de Hohenhausen : que dit-elle de moi ? C'est honteux à moi de n'avoir pas écrit quelques lignes à cette bonne personne. A propos ! Comment *le Paria* a t-il été accueilli ? Bien, certainement, car il n'est pas plus mauvais que les tragédies de presque tous les autres poëtes du jour, et l'axiome qu'une tragédie écrite par un juif doit être nécessairement mauvaise, cet axiome ne peut plus être mis sur le tapis, et Michel Beer ne saurait m'en être trop reconnaissant. Mais, si le pauvre *Paria*, repoussé de tous, a été repoussé aussi par les bramines à lunettes et les schoutras à épaulettes

du parterre, console-le en lui rappelant le destin de Ben-Abdullah [1], et donne au pauvre rejeté le conseil d'oublier l'oppression de l'esprit de caste dans les bras d'une bayadère, au moyen du mariage *gandorva* (voir Gans, *Droit de succession*, I).

... Je suis, grâce à Dieu, guéri d'une ébullition maligne qu'avait provoquée la traduction du Coran, de Boyisen. *Il m'a fallu croire* à ce Mahomet... — Je suis assez bien avec Hambourg. — Adieu, et reste bon pour moi. Ne m'épargne jamais ; de mon côté, j'en ferai autant.

XXVIII

AU MÊME

Hanovre, le 21 janvier 1824.

Que les dieux protégent ta tête !

Tu vois par cette apostrophe que je crois encore aux dieux et ne suis pas aussi impie qu'on le dit. — et, par la date ci-dessus, que je suis maintenant dans cette ville où l'on n'a aboli que récemment la torture. Je suis arrivé hier au soir, et suis resté la jour-

1. Almansor.

neé ici, car je me sentais trop épuisé par une nuit passée en voiture, avec un très-mauvais temps, et une société plus mauvaise encore. Je serai après demain à Gœttingue et saluerai le vénérable *Carcer*[1], les piteux lions de la Wenderthor, et le buisson de roses sur la tombe de la belle Cécile. Je ne trouverai peut-être pas une seule de mes anciennes connaissances à Gœttingue : c'est un peu mélancolique. Je crois que, dans les premiers temps, je serai très-sombre; puis je m'habituerai à ma situation, je me réconcilierai *peu à peu* avec l'inévitable, et à la fin le lieu me deviendra suffisamment cher, et je souffrirai quand il faudra le quitter. Ainsi m'est-il toujours advenu, et même à peu près à Lunebourg : « Lorsque mon départ de cette ville s'approchait, les hommes et les femmes et principalement les belles femmes s'empressaient de me plaire et de me faire regretter mon séjour de Lunebourg. Voilà la perfidie des hommes ; ils nous font des peines même quand ils semblent nous cajoler. [2]. »

Ma lumière va s'éteindre, il est tard, et je suis

1. La prison de l'Université.

2. Ce passage entre guillemets, comme quelques autres placés de même, est en français dans l'original.

trop endormi pour écrire en allemand. A vrai dire, d'ailleurs, je ne suis point Allemand comme bien tu sais (*Voyez* Rühs, Fries, *passîm*), et, si je l'étais, je ne m'en ferais pas gloire. « Oh ! ce sont des barbares ! » Il n'y a que trois peuples civilisés : les Français, les Chinois et les Persans. Et je suis fier d'être Persan ! Si je fais des vers allemands, cela tient à une circonstance particulière. La belle Gulnare a appris, d'un grand benêt de savant, que l'allemand a des analogies aves sa langue maternelle, le persan ! et, aujourd'hui, l'aimable fille d'Ispahan étudie la langue allemande, et, pour s'exercer dans la grammaire, elle traduit dans sa langue suave et lumineuse (la langue de bulbul et des roses) des passages de mes poésies que j'ai su introduire en contrebande dans son harem. Ah ! comme je languis après Ispahan ! Ah ! pauvre que je suis, loin de ses minarets aimés et de ses jardins odorants ! Ah ! c'est un sort affreux pour un poëte persan d'être condamné à votre allemand abject et raboteux, d'être torturé jusqu'à la mort par vos voitures de poste aussi cahotantes que votre langue, par votre mauvais climat, vos sots visages de tabagie, et vos Pandectes, et votre jargon philosophi-

que, et toutes vos autres misères. O Firdusi! ô Ischami! ô Saadi! que votre frère est malheureux! Ah! comme je soupire après les roses de Schiras! L'Allemagne peut avoir du bon, je ne veux pas en médire davantage. Elle a aussi ses poëtes : Karl Müchler, Clauren, Gubitz, Michel Beer, Auffenberg, Théodore Hell, Laun, Gehe, Houwald, Rückert, Müller, Immermann, Uhland, Gœthe. Mais qu'est-ce que toute leur gloire au prix d'Hafis et de Nisami! Et pourtant, bien que je sois un Persan, je confesse que le plus grand des poëtes est encore toi, ô grand prophète de la Mecque, et ton Coran, bien que je ne le connaisse que par la traduction de Boyisen, ne me sortira pas de sitôt de la bouche.

Que *le Paria* de Michel Beer ait si fort réussi à Berlin, c'est ce que j'ai appris hier matin à Celle, et, ce qui est assez singulier, d'un vieux juif chez lequel je changeais quelques ducats. Celui-ci tenait le fait d'un pédicure qui venait directement de Berlin, et avait pu s'y convaincre que *le Paria* était *au pair* avec les œuvres de Schiller et de Gœthe. Je suis à demi curieux, cher Moser, de connaître ton jugement sur cette pièce, à laquelle tu as eu certai-

nement une grande part, puisque Michel Beer est, aussi bien que Fränkel, de tes représentants. Pour moi, je le connais depuis longtemps, car l'auteur lui-même me l'a lue. Elle m'avait plu et m'aurait plu davantage encore si déjà je n'avais connu de trop près l'Inde et l'esprit hindou. L'idée principale du poëme, c'est-à-dire que le Paria est un juif déguisé, m'a souverainement choqué. Il ne viendra à l'esprit de personne que ce dernier ressemble au Paria hindou, et c'est sottise de s'extasier sur cette ressemblance. Mais la chose la plus sotte, la plus dommageable et la plus digne du bâton, c'est l'idée saugrenue du Paria qui présume que ses ancêtres par quelque méfait sanglant ont mérité leur triste condition. Cette allusion à Christ doit bien plaire à certaines gens, surtout venant d'un juif, d'un poëte aquatique. (Tu n'oses pas mal interpréter cette expression[1] : un juif, un poëte aquatique, *that Will not say a jew who is a wateopoet, but a jew who is not yet baptised, a waterproóf-jew!*) Je voudrais que Michel Beer fût baptisé, et s'exprimât aussi vertement qu'Almansor, sur le christianisme

1. En français, dans l'original.

au lieu d'en parler avec des ménagements timides, et même, comme on vient de le voir, de lui faire les yeux doux.

J'ai plus parlé de l'homme et de son poëme que cela ne me sied, mais c'est surtout à cause de l'allusion ci-dessus, laquelle constitue un fait qui ne peut nous être indifférent. — J'attends bientôt de tes lettres à Gœttingue. Écris-moi sous l'adresse qui suit : « H. H. de D., *studiosus juris ;* s'informer chez le bedeau de l'Université. » Adieu, *écris-moi beaucoup*, et aime-moi toujours. Salue Zunz, Gans, Lehmann et autres.

XXIX

AU MÊME

De Gœttingue, hélas! le 2 février 1824.

Cher Moser,

Me voici à Gœttingue depuis neuf jours, c'est-à-dire que je suis déjà rongé d'ennui. Mais je l'ai voulu, et c'est bien ; silence ! je ne veux plus me plaindre. Je lisais hier au soir les lettres de Rousseau, et je remarquais combien c'est chose fasti-

dieuse de se plaindre perpétuellement. Mais je ne me plains qu'à cause de ma santé, et tu me rendras cette justice que les gredins qui, par leurs machinations cherchent à empoisonner ma vie, m'ont rarement arraché une plainte. Je me sens assez grand pour cela. Je vis maintenant tout entier dans ma jurisprudence. Si tu crois que je ne deviendrai pas un bon juriste, tu es dans l'erreur. Tu peux, à ton aise, me récuser comme avocat; mais tu ne dois en souffler mot à personne, autrement je n'aurais plus qu'à mourir de faim. Il faut que mon dîner me soit servi sur un des plateaux de la balance de Thémis ; je ne veux plus vivre des miettes de la table de mon oncle. Les incidents de l'été dernier ont fait sur moi une impression diabolique. Je ne suis pas assez grand pour supporter l'humiliation. En fin de compte, il y a peut-être en moi plus de mal que de bien; en tout cas, l'un et l'autre en proportions colossales. J'aime cependant le bien, et, à cause de cela, je t'aime aussi, bon Moser.

Écris-moi *beaucoup*. Autour de moi, il ne se passe rien, tout est silencieux, et essentiellement différent de chez vous. Dans tout le monde, comme tu sais, les hommes passent leur vie à s'occuper les uns des

autres. à observer, traverser, ou favoriser (dans leur propre intérêt, cela va sans dire) ce que les autres font ou ne font pas, leurs projets et leurs actions, ce qu'ils veulent et ce qu'ils peuvent. A Berlin, on se préoccupe plus des vivants ; ici, à Gœttingue, davantage des morts. Pour parler avec mon ami Rousseau : « A Berlin, on est plus curieux des sottises qui se font dans ce monde ; ici, on est plus curieux de celles qu'on imprime dans les livres. » Je cite Jean-Jacques, et non pas mon ami Jean-Baptiste de Cologne, qui, vraisemblablement, n'est plus mon ami. Depuis onze mois, je ne sais rien de lui. Il doit être rédacteur d'un journal à Cologne. Jusqu'ici, il ne m'est pas tombé sous les yeux un seul journal du Rhin ou de Westphalie. J'ai eu l'occasion de fureter dans quelques autres journaux surtout littéraires, du reste de l'Allemagne, et, à mon grand dépit, je me suis convaincu que ce maudit Dümmler n'avait pas fait annoncer mes *Tragédies* dans un seul, sauf la *Gazette de Berlin*. Mais ne sois pas cause qu'il commette une sottise plus sotte encore, c'est-à-dire qu'il fasse réimprimer une seconde fois l'ancienne annonce. Tâche seulement d'obtenir qu'il s'occupe à répandre un peu mieux le volume.

Donne-lui aussi mon adresse pour le cas où il aurait quelque article à m'envoyer. Ci-joint un louis avec lequel tu m'achèteras chez Dümmler cinq ou six exemplaires de mes *Tragédies*, que tu m'enverras par le premier courrier.

Que dois-je faire? J'ai promis à quelques belles femmes (non pas ici) les *Tragédies*, et il faut que je m'exécute, car ma galanterie est toujours plus grande que ma *pauvreté*. Ici, quelques amis ont aussi cherché inutilement le livre chez les libraires; j'ai promis de le faire venir, et ce trafic me coûtera mon argent. En échange, je trouve les publications de Brockhaus dans tous les cabinets de lecture. — Donne-moi une définition des boutiques d'épiciers. — A Lunebourg, on me lit et on m'exalte avec frénésie. — Adieu; salue Gans, Zunz, etc.

XXX

AU MÊME

Gœttingue, le 25 février 1824.

Cher Moser,

Je ne sais comment m'expliquer ton silence. Plus j'y songe. plus je me sens inquiet. Est-ce l'ami qui

est mort, ou l'amitié? Je ne sais, des deux, ce qui m'affligerait le plus. Mort, tu ne l'es certainement pas; tu es trop résigné et trop patient pour t'être laissé mourir. Mais ton amitié pour moi? Oh! ce serait trop tôt si elle devait déjà être morte! Toutes mes autres amitiés ont vécu plus longtemps, et, si l'une n'avait pas été frappée d'apoplexie, l'autre empoisonnée par la calomnie, consumée par le marasme de la tiédeur, ou raflée par quelque autre cause, elles seraient encore toutes en vie.

Ils sont si nombreux, ceux que je puis appeler *feu mes amis*, que j'ai bien le droit de parler des délices de l'amitié [1]. — Comment te portes-tu?

Toutefois, je ne veux faire tort ni à moi ni à d'autres. Je me suis convaincu — et avec chagrin — que tous les sentiments qui ont une fois grandi dans mon cœur y demeureront entiers et indestructibles, aussi longtemps que le cœur lui-même, et tout ce qui s'y meut, demeurera dans son intégrité. Et, pour ce qui concerne les autres, il est possible

1. « Ich kann mit Recht von der Seligkeit der Freundschaft sprechen, denn so manche selige Freundschaft ist mir geblieben. » — Il y a là un jeu de mots intraduisible, et que je n'ai pu qu'affaiblir par un équivalent.

que leurs sentiments ne soient pas d'une étoffe aussi indestructible que les miens; pourtant je remarque que je fais souvent tort à ces gens-là, en croyant que leurs sentiments sont faits d'une substance trop légère, comme peut être du papier de poste, de la charpie, de la gelée aux framboises, etc. Oh! j'ai rencontré tant d'hommes dont les sentiments étaient solides comme du bois et indéchirables comme du cuir! Et pourtant ces sentiments de bois et de cuir ont « dû céder à la loi du temps. » Il n'y a pas jusqu'au pauvre Rousseau à qui je n'aie fait tort; j'ai reçu de lui, ces jours-ci, une touchante lettre où il se plaint que je l'oublie complétement, lui qui m'est resté si attaché.

Je lui ai répondu que c'était moi qui étais resté longtemps sans lettres de lui, moi qui me sentais blessé par ses reproches, etc. Je lui ai laissé voir que je ne le croyais pas franc de toute duplicité; toutefois, je lui ai annoncé la seconde édition de mon amitié.

Je vis très-retiré. Le *Corpus juris* est mon oreiller. Je m'occupe pourtant de mainte autre chose : par exemple, la lecture des Chroniques, et la consommation de la bière. La Bibliothèque, et la cave du

Rathhaus me ruinent. L'amour me tourmente aussi. Ce n'est plus, comme autrefois, l'amour exclusif pour une seule : je ne suis plus monothéiste en amour; mais, de même que je penche vers la bière double, je penche aussi vers un double amour. J'aime la Vénus de Médicis, qui est ici, à la Bibliothèque, et la belle cuisinière du conseiller aulique Bauer. Hélas! et toutes deux sans espoir!...

Très-heureusement, on me dérange en ce moment. N'est-ce pas que j'ai dessein de te révolter, et d'éteindre par un afflux de bile la dernière étincelle d'amitié qui pourrait encore briller faiblement pour moi dans ton âme? Mais véritablement « je suis très-enrhumé [1], » ou, pour parler allemand, j'ai un très-fort catharre. Et, en outre, je suis de très-mauvaise humeur, et, plus encore que je ne suis de mauvaise humeur, je suis ton ami.

P.-S. — Ne salue personne, pas même Gans. Il ne m'a pas envoyé son *Droit de succession*. Mais, s'il se ravise, je lui dirai en confidence ce qu'en pense Hugo [2]. — Combien de temps les Robert resteront-ils

1. En français, dans l'original.
2. Le prof. Hugo, doyen de la Faculté de droit de Gœttingue.

à Berlin? Si tu revois une fois la belle Souabe, dis-lui que j'ai fait la connaissance de sa cousine, la Vénus de Médicis. Gaïus est pourtant un grand homme, presque aussi grand que son gros commentateur de Berlin. N. Friedrichsstrasse, 48 [1].

XXXI

AU MÊME

Gœttingue, le 19 mars 1824.

Cher Moser,

Je répondrai verbalement à ta lettre du 24 février. Oui, je prémédite le plan, si je ne me sens pas trop mal dans une quinzaine, d'aller à Berlin et d'y passer quelques semaines. Nous avons un mois de vacances ; la vie de Gœttingue me rend horriblement mélancolique : un voyage qui me secouera me fera du bien pour mes maux de tête, qui, de nouveau, me tourmentent sans répit; et, ensuite, je pourrais bien te faire croire que c'est toi qui m'attires le plus à Berlin, et hier, tout le jour, je me le suis figuré ; mais ce matin, au lit, je me demandais, à supposer que tu fusses ici et moi à Berlin.

1. Gans avait publié, en 1820, un Commentaire sur Gaïus,

si je viendrais à Gœttingue? Mais pourquoi me casser la tête à découvrir les raisons qui me font aller à Berlin? Suffit, j'y vais. Je suis dépité d'apprendre que les Robert partent ce mois-ci pour Vienne. N'était cela, je me figurerais que je vais à Berlin pour madame Robert. Mais madame de Varnhagen...? Oui, je me réjouis de revoir cette charmante femme. Mais pourquoi encore me creuser la tête? Suffit, je vais. Je t'écrirai avant mon départ, afin que tu puisses me louer pour quelques semaines une chambre tranquille.

Ton long silence m'a fait passer de mauvaises heures et a réveillé en moi bien des pensées mauvaises. — Mais est-ce ta faute si tant de mauvaises choses sont ainsi latentes en moi, et apparaissent à la moindre occasion? Ne dis à personne que je vais à Berlin: car j'ai de sérieux motifs pour désirer qu'on ignore ce projet à Hambourg, jusqu'à ce que je l'aie mis à effet. D'ailleurs, je ne veux pas dissiper en visites les premiers temps de mon séjour. Tu verras où j'en suis avec ma pauvre tête, et combien je dois m'interdire toute excitation. Je t'en prie à l'avance, quand nous serons ensemble, pas un mot de Hégel: prends des leçons d'Auerbach pour pou-

voir me dire beaucoup de choses fades et insipides: mets-toi dans la tête que je suis un sot comme Caïus et Titius, etc. Surtout ne me demande aucune preuve de vigueur, comme tu le fais dans ta lettre; que ma poésie soit morte ou non, et quoique puissent dire de moi nos gens esthétiques de Berlin, que nous importe? Je ne sais pas si l'on a raison de me considérer comme une lumière éteinte; je sais seulement que je n'écrirai rien aussi longtemps que les nerfs de ma tête me feront souffrir; je sens plus que jamais le Dieu en moi, et plus que jamais le mépris pour la foule; mais, tôt ou tard, il faut que la flamme de l'esprit s'éteigne chez l'homme; d'une plus longue durée — peut-être d'une durée éternelle — est cette flamme de l'amour (l'amitié n'en est qu'une étincelle) qui pénètre de part en part notre pauvre corps fragile. Oui, Moser, si cette flamme était près de s'éteindre, tu pourrais être inquiet. Mais il n'y a pas de danger encore, je la sens brûler en moi.

J'ai envoyé dernièrement au professeur Gubitz un cycle de petites poésies [1] pour être publiées dans

1. C'étaient trente-trois *Lieder* du cycle intitulé *le Retour*. Voir *Drames et Fantaisies*, 1865.

le *Gesellschafter*. Dis-lui de les faire paraître bientôt. et, si cela a lieu avant mon arrivée. fais-toi remettre par Gubitz huit exemplaires de ces poésies; car je ne les ai envoyées qu'à cette condition.

Je désire que tu en fasses brocher trois exemplaires, chacun à part, et que tu en envoies deux, sous bandes. *franco*, à ma sœur. Adresse à madame Charlotte d'Embden, née Heine. N. Wall, 167. Tu enverras le troisième de la même manière à M. le docteur Cristiani, à Lunebourg. — Pardonne-moi toute la peine que je te donne.

Je resterai sans doute ici jusqu'au 2 ou 3 avril, et, si alors les poésies sont imprimées, et qu'un exemplaire puisse encore me trouver à Gœttingue, j'aimerais que tu pusses me l'envoyer de la même manière. — Beaucoup de ces petits poëmes ne pourront te plaire, ni à toi ni à d'autres, et ils ont pourtant, surtout dans la forme. quelque chose de tout à fait original, et, par conséquent, une réelle valeur.

Salue pour moi ton ami Lessman : je me réjouis de faire sa connaissance.

Adieu ; aime-moi toujours, et contente-toi de ce que je suis et serai, sans rechercher subtilement ce

9.

que je pourrais être. Ne va pas non plus mourir avant que je t'aie revu.

XXXII

AU MÊME

Magdebourg, le 4 avril 1824.

Cher Moser,

Il y a déjà quelques jours que je suis à Magdebourg, et mon ami Immermann, qui y vit maintenant, me retient ferme. Mais peut-être, demain, je m'arracherai de nouveau à lui, et partirai pour Berlin par une occasion, ou avec la malle-poste. Dans ce dernier cas, je t'adresserai ma malle. Aie maintenant la bonté de louer pour moi, n'importe où, une chambre *à la semaine* si c'est possible, pas trop chère, mais aussi pas mauvaise. Non pas chez un juif, à cause de — —, et nulle part dans le voisinage d'un serrurier ou de quelque autre artisan frappeur; avise aussi à ce que la chambre ne soit pas contiguë à quelque appartement où l'on parle à grand bruit. Excuse-moi de te donner tant de peine, moi qui ne saurais t'en récompenser autre-

ment que par mon amitié. Je ne me trouve pas très-bien; j'ai passé une mauvaise nuit dans le Hartz : rien que montagnes neigeuses, et que le diable emporte son cher Blocksberg [1] ! — Les corbeaux voltigent toujours autour du Kiffhäuser, et le vieux sire avec sa barbe rousse pourra patienter quelque temps encore.

Je ne saurais rien te dire de Magdebourg, si ce n'est que cette ville enferme dans ses murs une magnifique cathédrale, et, dans ce moment, deux très-considérables poëtes. L'un est ton ami.

XXXIII

A VARNHAGEN

Berlin, le 11 avril 1824.

A Monsieur le Conseiller de Légation
Varnhagen d'Ense.

Lorsque je vous ai rencontré, l'année dernière, à Hambourg, j'ai fort bien senti qu'il y avait dans votre manière d'agir avec moi quelque chose de

1. Sommité du Brocken, célèbre par les sabbats diaboliques de la légende.

blessant: mais j'étais alors très-préoccupé, et je laissai tout passer autour de moi comme en un rêve; plus tard seulement, quand je fus plus calme et plus éveillé, j'arrivai à la conscience claire que vous aviez réellement montré pour moi des façons blessantes, et que cela s'était même exprimé par un fait. Ce fait, c'est que vous avez qualifié carrément de non-vérité l'assurance que je vous ai donnée d'avoir demandé à Fouqué la permission de communiquer à mes amis la poésie qu'il m'a dédiée. Il est inutile de dire ici combien cela m'a causé d'heures de tristesse, et combien même le souvenir de tant d'attachement et de bonté que vous m'aviez témoignés autrefois, en a été troublé. Il est encore plus superflu de dire que je n'ai pas trouvé à propos de procéder dans cette affaire avec les formalités et arlequinades ordinaires, si peu conformes à notre caractère et à nos relations réciproques; j'ai préféré tout remettre au temps, le grand médiateur. Celui-ci aura déjà fait quelque chose, et, pourvu que vous lisiez la feuille ci-jointe[1], il vous

1. Voici cette feuille :

« A la demande de M. Henri Heine, j'atteste que ce dernier, *peu après avoir reçu*, dans le mois de juillet, une poésie que je

sera démontré que vous m'aviez fait grandement tort. — Ce qui précède est le motif pour lequel je ne vous ai pas écrit précédemment, et ne me suis plus ouvert à vous avec la confiance d'autrefois. Vous pouvez cependant être sûr que l'affection et la reconnaissance que j'avais autrefois pour vous sont restées les mêmes, et que les sentiments de chagrin et de douleur que vous m'avez causés plus tard s'évanouissent de plus en plus chaque jour, et dans le moment même où j'écris ceci. Aussi je ne demande de vous aucun éclaircissement ; je sais ce que vous pensez, cela me suffit, et je désire même, si cela se peut faire sans contrainte, qu'il ne soit jamais question entre nous de cette lettre que je vous écris pour obéir à un besoin de mon cœur.

J'attends encore beaucoup du grand médiateur, et j'espère qu'il vous permettra d'apprendre à mieux me connaître, et de vous persuader combien je suis votre ami.

lui avais adressée, m'a écrit pour me demander l'autorisation expresse de la communiquer à ses amis, parce qu'il ne pouvait pas répondre que l'un ou l'autre d'entre eux ne la publiât.

« FRÉDÉRIC, baron DE LA MOTTE-FOUQUÉ,
major et chevalier.

« Berlin, le 10 avril 1824. »

XXXIV

A M. MOSER

Gœttingue, le 17 mai 1824.

Cher Moser,

Je suis revenu de Berlin en deux fois vingt-quatre heures; mercredi, à six heures, j'entendais encore dans la voiture le son de ta voix, et samedi, à six heures, résonnaient déjà à mes oreilles les accords ennuyeux des philistins et des étudiants de Gœttingue. J'ai dû traverser Magdebourg sans voir Immermann. La poste ne s'y arrêtait qu'une demi-heure; il m'aurait fallu y passer plusieurs jours, si je l'avais manquée, et il me tardait trop de me remettre au travail. Me voici donc à Gœttingue tout à fait isolé, et j'écoute les Pandectes, ou bien je suis assis au fond de ma taverne, le cœur plein d'une langueur indéfinissable, et d'un fatras juridique encore plus incompréhensible. Je me trouve assez bien, ma tête n'est pas encore tout à fait libre, mais au moins je n'en souffre pas. Je compte pour cet été être débarrassé de bien des misères, — je l'espère plutôt, car

il ne faut pas oublier que nous sommes dans l'exil (*Gohles*); j'aurai peu à t'écrire cet été; à Berlin, au contraire, il se passe chaque jour quelque chose qui m'intéresse, et il faut que tu m'écrives beaucoup.

Aujourd'hui, je veux te faire une surprise agréable, en te confiant un message qui, entre frères, vaut bien mille écus. Il s'agit de présenter à la belle madame Robert le sonnet ci-inclus. Ne le laisse voir auparavant à âme qui vive. Il ne vaut pas grand'chose, mais j'avais promis d'adresser une poésie à cette belle personne, et, pour une œuvre de circonstance ainsi commandée, où la convenance exigeait d'un côté, et de l'autre interdisait tout véritable sérieux, celle-ci n'est pas encore trop mauvaise, et plaira à la charmante jeune femme, et la réjouira, et pourrait bien rapporter au messager, s'il n'est pas trop timide, un tendre pourboire. Dans tous les cas, tu attraperas quelque chose, peut-être un grand éclat de rire.

Dis à la belle femme que je lui écrirai bientôt au sujet de l'*Almanach*, et que je n'ai pas vu Immermann, mais que je lui ai déjà écrit pour le même sujet. — Si Rubo est de retour de son voyage, prie-le de te remettre le cahier de Meister qu'il m'a pro-

mis, et je te serai extraordinairement obligé de me l'envoyer aussi vite que possible. — Comment se comporte Gans? Est-il revenu à la raison? — A mon arrivée ici, j'ai trouvé un gros paquet de Rousseau renfermant le journal *l'Agrippine*, avec le grand morceau de critique sur mes poésies, et plusieurs éditions nouvelles des œuvres de mauvais poëtes rhénans, qui me les adressent avec les courbettes les plus profondément respectueuses; enfin, le *Livre des Sentences* de Rousseau lui-même, qu'il m'a dédié d'une façon très-aimable. Je ferai en sorte que tu reçoives un exemplaire de ce petit livre, et tu tomberas d'accord avec moi qu'il y a là de très-excellentes choses. — Salue toutes mes connaissances, surtout Zunz et sa femme.

Voici mon adresse : H. H. de D., *studiosus juris*, chez Ebêrwein, Gronerstrasse, Gœttingue.

Dis à Lehmann que je regrette de ne pas l'avoir vu avant mon départ, et que je lui écrirai incessamment. Salue aussi très-cordialement Lessmann, que je remercie pour l'aimable communication de sa *Déesse* : je m'en délecterai aussitôt que je l'aurai sortie de ma malle. Car je note ici, pour toi, que je viens précisément de recevoir la petite malle : je te

remercie de tous tes soins. Aime-moi toujours! et sois persuadé que je ne cesserai jamais d'être ton ami.

P.-S. — Je te prie, fais dire à mon cousin Schiff que je n'ai pas encore trouvé la recette qu'il me demande; fais-le bientôt; autrement, le drôle me coûtera encore un port de lettre.

XXXV

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Gœttingue, le 27 mai 1824.

Madame,

J'ai bien reçu votre lettre du 22 courant, qui m'apprend que mon ami Moser n'a pas encore fait la commission dont je l'avais chargé : je lui avais envoyé pour vous la remettre une « guirlande de sonnets[1], » que j'ai écrits *con amore*, et qui, peut-être,

1. Je donne ici ces sonnets, qui forment le pendant *hindou* de la *Chanson de Mignon :*

I

Quitte Berlin avec ses sables épais, et son thé clair, et ses gens d'esprit qui, dès longtemps, à l'aide de la logique de Hégel,

précisément pour cela, ne valent rien. — Vraiment, vous méritiez un meilleur sort! Moser devait vous dire, en outre, que je vous écrirais bientôt, et enfin, que je n'avais pu voir Immerman à Magdebourg, parce que la malle-poste, où je ne voulais pas manquer ma place, est partie très-brusquement, mais que, aussitôt après mon arrivée, je lui avais écrit

ont compris ce que veut dire Dieu, le monde, et leur propre moi.

Viens avec moi dans l'Inde, le pays du soleil, où les fleurs d'Amra répandent leur parfum, où les caravanes de pèlerins cheminent vers le Gange, pieusement et en blancs habits de fête.

Là où les palmiers s'inclinent au vent, où étincellent les vagues du fleuve, sur le rivage sacré où les fleurs du lotus s'élancent jusqu'à la forteresse d'Indra, éternellement bleue;

Là, je veux dévotement tomber à tes genoux, et presser tes pieds et te dire : « Madame! vous êtes la plus belle de toutes les femmes! »

II

Le Gange murmure, les paons fièrement se promènent en déployant leur arc-en-ciel, les antilopes bondissent dans les gazons verts, les hyacinthes tintent leur chanson, et, comme une rosée, des milliers de diamants brillent à terre.

Du sein profond des prairies rayonnantes sortent, par multitudes, de nouvelles familles de fleurs; enivré de langueur, le chant de Kokilas résonne : oui, tu es belle, toi la plus belle de toutes les femmes!

pour la chose que vous désirez. Comme je craignais qu'une lettre de lui ne vous trouvât plus à Berlin, je lui disais qu'au cas où il voulût envoyer quelque chose, son manuscrit devait être prêt pour la fin de ce mois, et qu'il aurait à l'adresser directement à votre frère, à Carlsruhe, en indiquant que cet envoi se faisait selon votre désir. Pour ce qui me concerne,

Sous chacun de tes traits est caché Kama, le dieu d'amour; il fait sa demeure dans les blanches tentes de ton sein, et c'est lui qui soupire dans ta voix les chants les plus doux.

Je vois Wassant reposer sur tes lèvres; dans tes yeux je découvre de nouveaux mondes, et je me sens à l'étroit dans celui-ci.

III

Le Gange murmure, le vaste Gange enfle ses eaux, l'Himalaya rayonne aux rougeurs du soir, et, de l'obscurité nocturne des forêts de bananiers, les troupes d'éléphants se précipitent en mugissant.

Une image! une image! Mon cheval pour une belle image; une image à laquelle je te compare, toi l'incomparable, toi belle et gracieuse, toi bonne et pure, qui remplis mon cœur d'une joie souriante!

Tu me regardes faisant la chasse aux images, tu me vois luttant avec le sentiment et la rime, — hélas! et tu ris de mon tourment!

Mais ris seulement!... Quand tu ris, les anges là-haut saisissent leurs harpes, et chantent le choral retentissant de l'*Alleluia*.

je vous ai déjà dit à Berlin que, sauf quelques morceaux appartenant à mes *Mémoires*, et qui, par conséquent, ne peuvent être publiés, je n'avais pas la moindre bribe de manuscrits d'une certaine valeur, et que je ne pouvais vous donner que quelques poésies insignifiantes, signées simplement d'un chiffre. Celui qui donne plus qu'il n'a est un coquin, et celui-là est un fou qui donne tout sous son nom. Je ne veux être ni l'un ni l'autre, et je vous envoie encore, pour les *Fleurs du Rhin*, les poésies ci-jointes, signées seulement d'une H., et pour lesquelles, précisément parce que je ne les signe pas de mon nom, je ne réclame pas d'honoraires. Ne me faites pas le chagrin d'écrire, de votre chef, mon nom au pied de ces poésies ; j'ai eu déjà trop à souffrir de l'arbitraire de mes amis pour que vous ne me pardonniez pas cette recommandation. Je vous envoie aussi la promesse écrite de donner quelque chose de vraiment bon et important pour l'*Almanach* de l'an prochain, et je suis homme à tenir parole. Le départ de la poste est trop proche pour que je puisse beaucoup écrire aujourd'hui ; d'ailleurs, comme vous le verrez par ma lettre, je suis de très-sombre humeur, forcé de me tourmenter à des travaux re-

butants et pénibles; la mort de mon cousin à Missolonghi [1] m'a profondément affligé; le temps est si mauvais, que je suis tenté de croire qu'il est de Clauren [2]; j'ai des accès assoupissants de piétisme; nuit et jour, les souris trottent dans ma chambre; mon mal de tête ne veut pas céder, et, dans tout Gœttingue, il n'y a pas un visage qui me plaise. — Adieu, et soyez bien persuadée que je vous aime. — Quand j'emploie cette expression, figurez-vous en même temps une pieuse chapelle dans les bois d'où sortent, comme des flots d'harmonie, les accords émouvants de l'orgue.

Saluez très-cordialement pour moi les Varnhagen; restez bonne, priez souvent, et n'oubliez pas votre valet.

P.-S. — Cordial merci, cher Robert, pour vos excellentes lignes. Je vous écrirai incessamment une longue lettre; aujourd'hui, la poste presse. Je suis, d'ailleurs, très-chagrin; — je voudrais pouvoir me tuer de rire.

1. Il s'agit évidemment de Byron, mort à Missolonghi le 19 avril 1824.

2. Romancier allemand du temps.

A propos, si les sonnets à votre femme ne vous déplaisent pas trop, faites-les imprimer dans les *Fleurs du Rhin,* signées du chiffre H., et avec le titre qui vous plaira. Vraiment, *pour moi,* ces sonnets ne sont pas assez bons, et en aucun cas je ne pourrais y mettre mon nom. Je me suis fait un principe de ne jamais signer que quelque chose de distingué, et mes vrais amis l'approuveront à coup sûr. — En grande hâte.

XXXVI

A M. MOSER

Gœttingue, le 25 juin 1824.

Cher Moser,

Ce matin, il me revient à l'esprit que je ne puis attendre de tes lettres avant d'avoir répondu à celle du 31 mai, puisque, avec tous les côtés multiples de ta nature, il doit y avoir nécessairement chez toi un coin de philistin. Cela est vexant; car, au fond, il m'est dur de t'écrire aujourd'hui, parce que je n'ai rien de précis à te dire, et que, pourtant, en écrivant, tant de choses risquent de sortir de mon cœur en vagues paroles! Mais que le diable

emporte le vague, si tant est qu'il ne soit pas le vague lui-même! Je vis ici dans la vieille ornière; huit jours sur sept, j'ai mes maux de tête; je me lève à quatre heures et demie du matin, et réfléchis à ce que je ferai d'abord; en attendant, arrivent lentement les neuf heures, et je me hâte, mon portefeuille sous le bras, au cours du divin Meister; — oui, le gaillard est divin, il est idéal dans sa sécheresse, la plus parfaite antithèse de toute poésie, et, par là, précisément, il devient une figure poétique; et c'est même quand le sujet qu'il expose est tout particulièrement sec et coriace qu'il arrive à un véritable enthousiasme. De fait, je suis parfaitement content de Meister, et, avec son aide et celle de Dieu, je finirai par me tirer des Pandectes.

En outre, j'étudie beaucoup les chroniques, et tout particulièrement l'*Historia judaïca*. Cette dernière à cause du *Rabbin* [1], et peut-être aussi d'un besoin intime. Des sentiments tout particuliers m'émeuvent quand je feuillette ces tragiques annales; une plénitude d'enseignements et de douleur. L'esprit de l'histoire juive se révèle à moi de plus en

1. *Le Rabbin de Baccarach.*

plus, et cette initiation intellectuelle me sera certainement très-profitable dans la suite. Je n'ai écrit encore qu'un tiers du *Rabbin*; mes maux de tête ont malheureusement tout interrompu, et Dieu sait quand et comment je pourrai terminer. J'ai remarqué, à cette occasion, que le talent de raconter me manque absolument. Est-ce que, par hasard, je me fais tort, ou bien cela tient-il à la nature réfractaire de mon sujet? La fête de Pâques m'a réussi; j'ai à te remercier de la communication de l'*Agade*[1], et je te prie de m'envoyer encore, traduit mot à mot, le *C'ho Lachma Anja*, et la petite légende, *Maasse b' Rabbi Eliezer*[2], ainsi que le passage du psaume dans la prière de nuit: « Dix mille hommes d'armes se tiennent devant le lit de Salomon. » Peut-être donnerai-je, comme supplément au *Rabbin*, quelques feuilles d'*Illustrations* à la manière anglaise, un ex-

1. Voir page 311 du volume des Œuvres de Heine, intitulé : *Drames et Fantaisies*, Paris, 1865.

2. Ces mots syriaques, *c'ho lachma anja*, « voici le pain de la misère », ouvrent une longue série de prières et d'enseignements rabbiniques, renfermés dans un petit livre nommé *Agade* (*Haggada*), c'est-à-dire *légende*, où se trouve aussi le *Maasse b' Rabbi Eliezer* (récit du rabbin Éliézer), et qui sont lus dans les familles juives, les deux premiers soirs de la fête de Pâques. Ces paroles se rapportent à la captivité d'Égypte.

trait d'idées originales sur les Juifs et leur histoire. — Benjamin de Tudèle [1], qui se promène sur ma table, te salue cordialement. Il désire que Zunz le prenne un jour en mains et le publie en traduction. Le travail de ce genre du docteur français Witte, que j'ai là devant moi, est au-dessous de toute critique; pur verbiage d'écolier. Pour ce qui concerne les Juifs de Francfort, le livre de Schudt [2] m'a été fort utile; j'ai lu d'un bout à l'autre ses deux in-quarto, et je ne sais si j'ai été plus irrité de la méchanceté antijuive (*Rischess*), qui est répandue sur chacune de ses pages, ou amusé de la lourdeur de butor avec laquelle cette méchanceté s'exprime. Oh! combien nous nous sommes formés, nous autres Allemands! Il me manque encore des notes sur les juifs espagnols, au XVe siècle, et particulièment sur leurs académies en Espagne, vers ce temps (où trouverai-je cela?), ou, pour mieux dire, cinquante ans avant leur expulsion. Il est remarquable que, l'année même qu'ils furent expulsés, le nouveau

1. Juif navarrais du XIIe siècle, qui parcourut une grande partie du monde connu, et écrivit en hébreu le récit de ses voyages.

2. *Choses remarquables du Judaïsme.* 4 vol. Francfort, 1717. (En allemand.)

monde de la liberté de croyance, l'Amérique, ait été découvert. — Cette année ne donnera qu'un mince butin poétique; je ne fais presque point de poésies, mon temps est accaparé par mes maux de tête et mes études. Et Dieu sait si je pourrai finir cette année! En tout cas, je ne veux pas solliciter mon oncle par des *captationes benevolentiæ*; depuis neuf mois, je ne lui ai pas écrit. — En vérité, je ne suis pas aussi pourceau que le pensent les Hambourgeois. — Tes communications sur les changements dans le ministère des cultes m'ont fort intéressé, tu peux bien penser pourquoi. Tout est si embrouillé maintenant dans l'État prussien, qu'on ne sait qui est cuisinier ou valet de chambre. Je voudrais bien savoir à qui m'adresser avec succès pour ma requête au ministère. Je t'ai déjà parlé de cela à Berlin; le moment approche où il faudrait exécuter enfin ces projets, et je ne puis assez te recommander de ne pas perdre la chose de vue. Tu sais que je suis incapable de combiner et de faire moi-même de semblables démarches; mes amis seront toujours mes tuteurs naturels. Ah! si des femmes étaient au timon de l'État, je serais assez homme pour être bientôt un homme fait.

Que fait ton *vis-à-vis*, M. Normann? Mon oncle Henri Heine est cet été à Pyrmont. — Michel Beer est-il de retour de Paris? *Ad vocem* Michel Beer, n'oublie pas, s'il est à Berlin, de lui faire mes plus amicales salutations. Dis-lui que je lui aurais écrit si j'avais su où ma lettre le trouverait; j'eusse été bien aise d'apprendre de lui, sur Paris, maintes choses: par exemple, s'il a fait la connaissance de Bœrne, et quelle est son adresse.

Les Robert sont sans doute partis depuis longtemps. As-tu causé, une fois encore, avec la belle? — J'ai impatiemment attendu jusqu'ici le cahier de Meister, et je te prie de me faire savoir bientôt si je le recevrai ou non. — Que devient la *Société?* Est-elle morte ou vivante? N'oublie pas ce point. Vous voilà sans doute tout à fait brouillés avec Hambourg? Qu'y a-t-il là de nouveau? — Je me suis dépité ici supplémentairement pendant quatre semaines contre Gans; j'avais manqué de temps pour cela à Berlin. Et n'est-ce pas dépitant, en effet, que l'un des plus grands penseurs de nos jours pense si peu sur lui-même et sur sa conduite extérieure? J'ai eu tort, il est vrai, de l'avoir harcelé ainsi, quoique cela ne fût rien moins que blessant, et qu'il

provoque lui-même involontairement ces chicanes ; j'aurais mieux fait, chaque fois, de lui dire nettement la vérité, quand il étale ainsi ses côtés faibles, et en fait la risée de chacun. C'est ce que devraient toujours faire ses amis. Encore ces jours-ci, j'ai entendu de ces anecdotes gansiennes qui ne devraient être connues que de ceux qui savent combien il est digne d'estime du côté de l'esprit et du caractère. Mais le monde, dans les comètes, ne voit que l'accessoire.

Lehmann te remettra pour moi un exemplaire du livre de Rousseau. Tu verras qu'il y a là bien du bon, plus qu'on ne pouvait s'y attendre. Il y a aussi dans son journal maintes choses dignes d'éloges, et, somme toute, on ne peut nier qu'il ne soit poëte. Il semble avoir conservé pour moi son vieux enthousiasme, et cela aussi est très-louable. — Il m'est indifférent, parfaitement indifférent que mes poésies *plaisent* à la grande et à la petite foule. Mais ce qu'on en écrit ne m'est pas indifférent du tout aujourd'hui, et je ne puis en aucune façon te relever de ta promesse quant au *Morgenblatt*. R. soignera volontiers l'impression de ton article. Byron est maintenant mort, et un mot sur lui est en place aujourd'hui. Ne

l'oublie pas, tu me feras un très-grand plaisir; c'est aussi le seul journal littéraire que l'on lise ici. — La mort de Byron a fait une grande impression sur moi. C'était le seul homme avec qui je me sentisse apparenté, et nous avons dû nous ressembler en bien des choses; raille tant que tu voudras. Je le lisais rarement depuis quelques années : on converse plus volontiers avec ceux dont le caractère est différent du nôtre. Mais toujours, avec Byron, je me suis senti à l'aise comme avec un camarade de régiment, dont on est tout à fait l'égal. Avec Shakspeare, ce n'est pas du tout la même chose, je sens trop que je ne suis pas un de ses pairs; il est le tout-puissant ministre, et je ne suis qu'un simple conseiller aulique, et il me semble qu'à chaque instant il pourrait me mettre à la retraite.

XXXVII

AU MÊME

Gœttingue, le 20 juillet 1824.

Cher Moser.

Je ne puis trouver d'assez vertes paroles pour me plaindre de ton silence. Qu'est-ce à dire? Avec toi, il ne peut être question de négligence. tu es l'homme

le plus exact de ton siècle. Ce n'est pas non plus manque d'amitié, car il est difficile de supposer que ton manteau de marquis de Posa ait été troué par les gerces du temps : par le ciel, il n'y a pas trois mois que nous nous sommes quittés ! Ou bien Gans, qui a chargé officiellement Reinganum de ne pas me saluer, aurait-il réussi, par un de ses bavardages, à faire un trou à ce beau manteau? ou serait-ce un nouveau philosophème, ou quelque aphorisme d'Unger qui t'absorbe si bien que tu ne peux penser à moi?

Comme il en est autrement pour moi ! Malgré tous mes travaux, souffrances et complications, je pense constamment à toi. Je rêvais encore de toi cette nuit. En ancien costume espagnol, et sur un étalon andalou, tu chevauchais au milieu d'une grande cohue de juifs qui s'en allaient à Jérusalem. Le petit Marcus, avec ses grandes cartes géographiques et descriptions de voyage, marchait en tête comme guide. Zunz, « en escarpins », portait la *Revue*, reliée en maroquin rouge; madame la doctoresse Zunz, un tonnelet de brandevin de gala (*jonteftig* [1]) sur le dos, courait à côté de lui comme vi-

1. Mot hébreu germanisé.

vandière. C'était une grande armée juive, et Gans allait de l'un à l'autre pour établir un peu d'ordre. Lehmann et Wohlwill portaient des bannières où étaient peints le bouclier de David, et le *Doctrinal* de Bendavid. Sucre-Cohn conduisait les templistes de Hambourg. D'anciens candidats de la Société portaient les ossements de Saül Ascher [1]. Tous les juifs baptisés suivaient en qualité de fournisseurs, et une quantité de carrosses fermaient le cortége; dans l'un était assis le docteur Oppert, comme chirurgien-major, et Jost, en qualité d'historiographe des hauts faits futurs; dans un autre, Friedlander avec madame de la Recke, et, dans une des plus magnifiques voitures de parade, Michel Beer, représentant le corps du génie, et, à côté de lui, Wolf et la Stich [2] qui devaient immédiatement représenter *le Paria* à Jérusalem, et récolter une gloire méritée.

Vraisemblablement, je m'étais endormi hier soir en lisant Basnage [3].

1. Les lecteurs des *Reisebilder* n'ont pas oublié le docteur Saül Ascher, et son entrevue posthume avec Heine, à Goslar, dans le *Voyage du Hartz*.

2. Acteurs renommés du temps.

3. Basnage de Beauval, mort en 1723. — Cet écrivain, dont la lecture a si fortement préoccupé Heine, était pasteur réformé

A propos de Basnage, je ne puis assez dire mon admiration pour cet écrivain. C'est un homme de beaucoup d'esprit, un historien au regard pénétrant, un noble cœur, l'impartialité même, bref un écrivain d'un mérite inestimable. Ce n'est que maintenant que j'apprends à l'apprécier, en me rendant compte du peu de ressources dont il disposait, et de son immense labeur.

Je suis enfoncé jusqu'au cou dans ma jurisprudence, et, grâce à Dieu, peu à peu tout ce fatras m'entre dans la tête. Je fais de vigoureux efforts, je surmonte mes douleurs, et n'ose pas même écrire des vers. Mon frère ira probablement à Berlin à la Saint-Michel, pour étudier la médecine. — Je suis maintenant dans l'angoisse à cause des couches prochaines de ma sœur. — Je suis mêlé ici à toutes sortes d'affaires d'étudiants. J'assiste à la plupart des duels, comme second témoin, *impartial*, ou tout

à Rouen quand la révocation de l'édit de Nantes l'obligea à se retirer en Hollande (1685), où il passa le reste de sa vie. Les protestants tiennent en grande estime cet historien, dont l'érudition n'est égalée que par l'équité de ses vues et de ses jugements. Parmi ses nombreux écrits, ceux dont parle si souvent Heine sont les suivants : *Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent*. Rotterdam, 1699, et les *Antiquités judaïques*, 1713; — surtout le premier de ces deux livres.

au moins spectateur. Cela m'amuse, faute de mieux. Et, au fond, cela vaut mieux que le plat bavardage des professeurs jeunes et vieux de notre Georgia-Augusta. J'évite le monde. J'ai fait la connaissance du vieux Eichhorn, qui m'a recruté comme collaborateur à l'*Indicateur scientifique* de Gœttingue, et m'a remis tout de suite, pour en rendre compte, le *Voyage d'Ardschuna au ciel d'Indra, dans le Mahabarata*, de Bopp [1]. J'ai reçu aussi, ces jours-ci, de Bopp lui-même, une lettre très-amicale. J'attends de toi que tu lises le livre susnommé, et m'en écrives beaucoup de choses savantes et spirituelles, afin que je puisse te dévaliser à fond. Quand mon article sera écrit et imprimé, je désire que tu le remettes à Bopp, en lui disant maintes choses de ma part. Je te l'enverrai en son temps, avec une lettre pour lui. — La poste part, et j'aurais encore beaucoup à te dire, par exemple de ne pas oublier le *Morgenblatt*. — Adieu, je suis tout ton ami.

1. L'orientaliste Eichhorn, dont il est ici question, est mort en 1827. — F. Bopp, bien connu en France par ses travaux sur le sanscrit, et la grammaire comparée, est encore aujourd'hui l'une des gloires de l'université de Berlin.

XXXVIII

AU MÊME

Gœttingue, le 25 octobre 1824.

Vraiment, s'il y a dans le monde du bon Dieu un homme qui ait droit de m'en vouloir, c'est Mosès Moser de Lippehne! Combien de temps y a-t-il que je ne t'ai pas écrit, à toi, l'unique ami? Moi-même, je t'en veux presque de ce que tu ne m'as pas envoyé successivement deux, trois lettres courroucées pour te plaindre amèrement de mon silence. Je suis assez mon propre tourmenteur pour me persuader que tu manques de sollicitude pour moi. Rester si longtemps sans écrire à l'unique ami! L'homme qui a pu agir de la sorte doit avoir eu beaucoup à souffrir, et, en effet, il en a été ainsi. Tu m'étais trop cher pour que je pusse te communiquer par lettre, cet été, les exhalaisons empoisonnées de mon chagrin, et je m'étais trop cher à moi-même pour augmenter encore mes tristesses en les racontant. J'ai passé un triste été : jurisprudence et maux de tête.

Pour toute distraction, de mauvaises farces d'étudiants, des duels, et quelques procès que j'ai plaidés et perdus. Depuis que je suis juriste, on me dupe encore plus qu'auparavant. Je me suis tourmenté comme un désespéré avec le *Jus*, et pourtant Dieu sait si je m'en tirerai. Si Meister refuse cette année le décanat, je suis un homme perdu ! car, alors, c'est Hugo, l'ami de mes plus mortels ennemis, qui sera doyen. Tu dois savoir que je me suis déjà attiré ici suffisamment d'inimitiés. C'est dans la nature des choses.

Je n'ai presque rien écrit cet été. Quelques feuilles des *Mémoires*. Point de vers. Du *Rabbin*, peu de chose; de sorte qu'un tiers à peine est fait; mais il sera long, un fort volume, et je porte cette œuvre dans mon cœur avec un ineffable amour. C'est l'amour seul qui l'a produit, et non pas un vain appétit de gloire. Au contraire, si je voulais écouter la voix de la prudence, je ne l'écrirais pas du tout. Je prévois combien ce livre me fera perdre d'amis et gagner d'ennemis. Mais, précisément parce que c'est une œuvre d'amour, ce sera un livre immortel, une lampe éternelle dans le dôme de Dieu, et non pas un feu de paille de théâtre.

J'ai retranché du livre beaucoup de choses déjà écrites; ce n'est que d'aujourd'hui que je suis parvenu à le concevoir dans son ensemble, et je demande seulement à Dieu de me donner des heures de santé pour l'écrire tranquillement. Ne ris pas de de tout ce caquetage de poule avant la ponte; un vulgaire œuf d'oie (je ne songe pas au docteur Gans[1]!) est plus vite couvé que l'œuf de colombe du Saint-Esprit. Tu as oublié de m'envoyer les quelques notes que je t'avais demandées, pour *le Rabbin*, dans ma dernière lettre. Je remercie mille fois le docteur Zunz de ses communications sur les Juifs espagnols. Bien qu'elles soient des plus incomplètes, Zunz, avec une seule indication pénétrante m'a été plus utile qu'une foule d'in-quarto fouillés inutilement, et, sans le savoir, il aura, lui aussi, travaillé pour *le Rabbin*.

Comme Zunz n'est pas formaliste, je puis épargner une lettre en te marquant ce que tu auras a lui dire. C'est 1° que je l'aime, 2° que je l'estime. 3° que je le prie de m'indiquer où je trouverai à me renseigner sur la famille des Abarbanel (ou

1. Le mot allemand *Gans* veut dire *oie*.

Abrabanel[1].) — Dans Basnage, j'ai trouvé peu de chose, sur ce point. J'ai enfin terminé, au milieu du mois dernier, la douloureuse lecture de Basnage. Je n'y ai pas précisément trouvé ce que j'y cherchais, mais beaucoup de choses neuves, et il m'en est venu maintes idées et sentiments nouveaux. L'ensemble du livre est grandiose, et j'ai exprimé, dans les lignes suivantes, le 11 septembre, quelque chose de l'impression qu'il a faite sur moi :

A EDOM

« Voilà déjà mille ans et plus que nous nous supportons en frères : toi, tu permets que je respire; moi, je souffre que tu sois hors de sens.

» Parfois seulement, dans des temps sombres, tu as eu d'étranges caprices, et tes chères et pieuses petites pattes, tu les as teintes de mon sang.

» Aujourd'hui, notre amitié s'affermit et chaque jour elle grandit encore : car, moi-même, je com-

1. Abarbanel, — rabbin portugais du XVe siècle, qui mourut dans l'exil à Venise, après avoir été ministre d'Alphonse V. Il a laissé plusieurs écrits, entre autres un commentaire en hébreu sur la Bible.

mence à être hors de sens, et je suis presque comme toi. »

Mais, comme un mot en amène un autre, ainsi un vers un autre vers, et je veux te communiquer (c'est sans importance) ceux que j'ai faits hier au soir, en me promenant dans la Weenderstrasse, malgré la pluie et le vent, songeant à toi et aux amis, et à mon plaisir quand je pourrai un jour t'envoyer *le Rabbin!*

Je composais à l'avance les strophes que j'écrivais pour toi, en manière de préface, sur la couverture blanche du livre, et, comme je n'ai pas de secrets pour Moser, les voici :

« Éclate tout haut en plaintes, sombre chant des martyrs, que si longtemps j'ai silencieusement porté dans mon âme enflammée !

» Qu'il résonne à toutes les oreilles, et, des oreilles, qu'il arrive au cœur ! J'ai invoqué, par une incantation puissante, la douleur de mille ans.

» Tous pleurent, les grands et les petits, et même

les froids messieurs; les femmes et les fleurs pleurent, et les étoiles pleurent au ciel !

» Et toutes ces larmes coulent vers le sud, silencieusement réunies; elles coulent et s'épanchent toutes dans le Jourdain. »

Je n'ai pas besoin de te faire remarquer que ces vers sont peu de chose, et n'ont été écrits que pour mon propre plaisir.

Songe un peu à ma vie de Gœttingue : de tout le jour, je ne sors pas du *Forum*, et je n'entends parler d'autre chose que de *stillicidium*, *testaments*, *emphytéose*, etc. Et, si parfois, dans une heure oisive, je m'embarque pour la Thessalie, afin d'aller sur le Parnasse, là encore, je ne trouve que des juifs (voyez *Basnage*) qui y cultivent des légumes, et je m'entretiens avec eux des douleurs d'Israël. — Et pourtant j'espère écrire encore beaucoup de bons vers ! Bien de belles poésies commencent à poindre dans mon esprit; entre autres, — un *Faust*. J'ai déjà travaillé à l'esquisse.

Mais, mon Dieu ! j'oublie de te raconter que j'ai fait, il y a six semaines, un grand voyage dont je

ne suis de retour que depuis quinze jours, de sorte que j'ai été tout un mois en chemin.

Ce voyage m'a été très-salutaire, et je me sens tout réconforté. J'ai parcouru à pied, seul la plupart du temps, tout le Hartz, de belles montagnes, de belles forêts, de belles vallées, et j'ai de nouveau librement respiré. J'ai vécu bien de belles et douces heures, et, si le spectre de la jurisprudence n'avait pas cheminé avec moi, j'aurais trouvé le monde fort beau. Les soucis rampaient aussi après moi. La pension d'une année que mon oncle m'a assurée pour mes études, tire à sa fin; mais je suis bien loin d'être prêt avec mon *Jus*, et me voilà dans une impasse.

En outre, il ne règne pour moi dans ce moment qu'un très-médiocre enthousiasme; je ne suis pas assez sot pour me le dissimuler, et je connais fort bien les motifs de maint haussement d'épaules et hochement de tête. En un mot, on m'envisage comme en pleine banqueroute intellectuelle, et je ne saurais en vouloir à aucun négociant prudent de ne pas se fier à moi. Tu me comprends.

J'aurais beaucoup à te raconter de mon voyage du Hartz; mais j'ai déjà commencé à l'écrire et je

te l'enverrai probablement cet hiver pour Gubitz. Il s'y trouvera aussi des vers qui te plairont, beaux et nobles sentiments, et autres balayures poétiques de ce genre. Que faut-il faire ? Vraiment l'opposition contre le convenu et le ressassé est un ingrat métier !

J'en viens à ta lettre du 31 juillet, qui était du petit nombre des papiers que j'avais pris avec moi en voyage, et qui bien souvent m'a réchauffé agréablement le cœur. A mon regret, je n'y ai trouvé aucune nouvelle de la *Société*. Tu peux pourtant me dire en deux mots où elle en est. A-t-elle déjà expédié des circulaires « pour prendre congé ? » ou bien, tiendra-t-elle encore ? Dieu montrera-t-il sa force dans les faibles, dans Auerbach et consorts ? Élira-t-on un messie ? Puisque Gans veut se faire baptiser, on ne peut songer à lui, et le choix d'un messie sera difficile. Celui d'un âne le serait infiniment moins. La société coloniale de Hambourg veut-elle toujours affirmer son indépendance de la société mère (son indépendance, c'est-à-dire son exemption d'impôts) ? Rébellion des membres contre l'estomac : il est vrai que les Hambourgeois prétendent qu'ils sont l'estomac, et, cela, par le motif qu'ils sont grands

mangeurs ! — Toi ou Gans ou moi-même. avons déjà fait une fois ce mauvais bon mot. — Que Gans ait voulu m'écrire une lettre de réconciliation, c'est tout à fait superflu, puisque je ne l'aime pas moins aujourd'hui qu'autrefois. Il ne m'est pas si facile d'arracher l'amour de mon cœur. C'est là précisément ce qui m'a causé tant de douleurs dans ma vie. Ce que j'aime, je l'aime pour toujours. Dis-le à Gans. Que fait-il ? A-t-il déjà écrit les dernières scènes de la seconde partie de son *Droit de succession?* Délibére-t-il encore, le matin, sur les citations qu'il fera dans la journée, et dresse-t-il toujours chaque soir le bilan de sa gloire ? — Mauvaise plaisanterie, vieille et usée !

Je te remercie des notes que tu m'as envoyées, aucune ne manque d'intérêt. — A en juger par le *Morgenblatt*, Robert est parti pour Berlin. Si c'est le cas, salue-les, elle et lui.

Il te sied mieux qu'à moi de faire de l'esprit sur Michel Beer. J'ai lu la dernière livraison du journal *l'Art et l'Antiquité* [1]. Nous vivons dans des temps

1. Journal fondé par Gœthe en 1815, et qui parut longtemps avec éclat. Gœthe y écrivait encore quelques années avant sa mort (1832).

terribles. Si tu vois Beer, demande-lui ce que fait Schlegel; car je suppose qu'il a été, de plus d'un côté, recommandé à ce dernier, de même qu'au grand Gœthe; — Auguste Wolf, M. et madame Wolf, Zelter, etc. Salue pour moi Lessmann très-cordialement. J'ai été à Weimar, il y a là de très-bonne bière. D'Immermann, j'ai reçu, ces jours-ci, une lettre, et sa nouvelle comédie. *l'Œil de l'Amour*. Si on la lit avec son titre, elle plaît; autrement pas. Il y a là pourtant bien des choses admirables. Pense donc que je n'ai pas encore lu le livre de Bopp; mais je le ferai bientôt. Je désire toujours que tu m'en dises quelque chose. — Je voudrais toujours, et maintenant plus que jamais, que tu te fisses entendre sur Byron et Cie. — Ce que tu me marques relativement au conseiller Wilken est vrai; toutefois, il m'est advenu de beaucoup plus singulières histoires de ce genre. La plus amusante de celles-ci, c'est que j'ai rencontré dans le Hartz un théologien qui remorquait avec lui mes *Tragédies* pour les réfuter à son aise pendant ses beaux loisirs de voyage. Journellement m'arrivent de semblables drôleries, qui parfois me flattent beaucoup, parfois aussi m'humilient très-fort. En voyage, et ici aussi.

j'ai remarqué que mes petites poésies se répandaient d'une façon singulièrement mystérieuse. — « Toutefois, on ne vous aimera pas, » disait le grand Sartorius [1].

Salue pour moi de tout cœur Joseph Lehmann; je ne sais réellement pas, dans ce moment, si c'est à lui ou à moi d'écrire. Écris-moi beaucoup de nouvelles; j'en suis altéré.

J'ai été à Weimar; il y a là aussi de bonnes oies rôties. J'ai été à Halle, Iena, Erfurt, Gotha, Eisenach et Cassel. Grands tours, toujours à pied, et seulement avec mon mauvais surtout brun, tout râpé. La bière à Weimar est réellement bonne. J'espère bien te revoir le printemps prochain, t'embrasser, te tourmenter, et me divertir.

Beaucoup, mais beaucoup de salutations au cher biographe d'Hoffmann et de Werner [2].

1. Professeur de droit à Gœttingue.
2. Ed. Hitzig.

XXXIX

AU MÊME

Gœttingue, le 30 octobre 1824.

Cher Moser.

Tu auras bien reçu ma lettre de la semaine passée. Toutefois, je ne puis attendre ta réponse pour te demander un service d'ami. Oui, j'ai cette mauvaise fortune de devoir toujours réclamer tes bons offices sans te donner autre chose en échange que mon affection la plus fraternelle. Je ne veux pourtant pas estimer trop bas celle-ci. Plus d'un mauvais caillou vaut déjà quelque chose parce qu'il est peu commun.

Marquis! je viens encore mettre à réquisition ta science et ton temps. Il faut que tu fasses à ma place le compte rendu du livre de Bopp dont je t'ai parlé (le *Voyage d'Ardschuna*, etc.). J'avais promis qu'il serait fini à peu près maintenant; mais, pendant mes vacances, en voyage, je n'avais pas le livre sous la main pour faire ce travail, et, comme j'allais m'y mettre sont survenus des obstacles imprévus. Maintenant, mon *Voyage du Hartz* est à moi-

tié fait, et je ne veux pas l'interrompre. Je l'écris dans un style vivant et enthousiaste, et non-seulement il me serait difficile de le reprendre après une interruption, mais encore je ne saurais comment passer de ce style à la sèche prose scientifique de *l'Indicateur* de Gœttingue.

En outre, il faut que je m'occupe aussi vite que possible d'une dissertation dont la sphère est fort différente de l'Inde, et qui ne me permet pas, à moi qui m'égare si facilement, de songer à un autre travail d'esprit. Et cette dissertation, que j'écris pour un de mes amis, il faut absolument que je m'y mette; autrement, un homme très-digne d'être aimé tomberait dans la plus grande détresse. Chose comique que d'autres me tourmentent pour écrire à leur place, et qu'à mon tour je te tourmente pour écrire à la mienne! Ainsi les hommes se tourmentent les uns les autres, selon la méthode connue de Bell et de Lancaster. Et puis je souffre toujours beaucoup de la tête, et j'assiste, chaque jour, aux cours de Hugo, Bauer et Meister.

Je crois que cette dernière raison est suffisante pour que tu te mettes à l'œuvre. Je n'ai pas besoin de te dire comment tu dois t'y prendre. L'essentiel

est un compte rendu paisible, clair, intelligible; une érudition solide et, autant que possible, lardée de vues et de pensées neuves sur l'Inde en général, et le livre en particulier. Je sais que cela te donnera peu de peine; quant au style, peu importe, il faut seulement que l'article soit clair et intelligible, et — je t'en prie — prêt dans quinze jours.

Si tu ne veux pas te rendre à mon désir, je te prie de me le dire sans retard. Dans cette attente, je reste ton ami très-tourmenté et tourmentant.

XL

AU MÊME

Gœttingue, le 11 janvier 1825.

Cher Moser,

Pourquoi ne peux-tu donc pas m'écrire, avant d'avoir reçu une lettre de moi? Te fallait-il attendre jusqu'à ce que j'eusse répondu à ta lettre du 10 novembre? Pour cela, tu n'avais pas besoin d'être ni un génie ni un âne. Moi qui me flatte de n'être ni l'un ni l'autre, j'agirais ainsi si j'étais ce Moser qui est assis au comptoir Friedländer, N. Friedricsstrasse. 48, au rez-de-chaussée, et qui est un ami de

ce Heine qui languit au cours de Hugo, Iïdenstrasse, 21. Quand je dis que je ne suis ni un âne ni un génie. ce n'est pas pour en tirer vanité. Si j'étais le premier, il y a longtemps qu'on m'aurait promu à quelque dignité, comme par exemple celle de *professor extraordinarius* à Bonn. Et quant au génie, hélas! j'ai fait la découverte que chacun, en Allemagne, était un génie. et que moi, justement moi, suis le seul qui n'en soit pas un. Je ne plaisante pas, c'est très-sérieux. Ce que les hommes les plus ordinaires saisissent facilement, m'est difficile. J'admire comme ils peuvent retenir dans leur tête ce qu'ils ont à moitié compris, les bribes arrachées par eux à l'organisme de la science. et raconter ensuite tout cela d'un air ingénu, dans leurs livres ou du haut de leurs chaires. L'homme qui peut cela, je le tiens pour un génie. Cependant, à cause de la rareté, on donne ce nom à ceux qui n'en peuvent faire autant. C'est là la grande ironie. C'est là aussi la raison foncière de ma génialité. Et c'est aussi pour cette raison que je me tourmente à mort avec ma jurisprudence. que je n'en ai pas fini encore. et que je ne serai prêt qu'à Pâques.

Dans la poésie aussi. c'est chose très-équivoque

que la génialité. Le talent vaut mieux, car il suffit à tout. Pour être un génie poétique, il faut d'abord avoir le talent pour cela. C'est la raison foncière de la grandeur de Gœthe. C'est aussi celle pour laquelle tant de poëtes font banqueroute, moi, par exemple!

Ami de mon âme! âme de mon ami! âme amicale! tu vois que je suis de la plus mauvaise humeur du monde! Ame amicale? — Non! cette expression est trop amère. Ne me donne jamais lieu de l'employer. C'est avec leur affabilité amicale que la plupart de mes amis m'ont tué. Courrouce-toi contre moi et fais-moi sentir ce courroux. — Dieu soit loué! je vois que tu te fâches déjà de ce que je ne dis que des non-sens, au lieu de t'apprendre quelque chose de positif sur ma situation actuelle. Mais ce n'est jamais longtemps que je fâche mes amis; aussi je vais brièvement m'expliquer sur mon compte.

Comme je l'ai dit plus haut, je travaille de toutes mes forces à mon Droit, et vis, du reste, absolument en ermite. Je ne suis pas aimé ici, et ne sais pas encore s'il est prudent de faire mon doctorat à Pâques. Il y a trois jours, j'ai écrit à mon oncle

Salomon Heine que je désirais rester encore ici un semestre. Je lui ai écrit brièvement, et sans phrases. J'attends impatiemment sa réponse. Tu vois que je ne puis dire avec certitude. D'ailleurs, cela ne signifie rien; le pire n'est que trop certain, c'est-à-dire que je suis tourmenté de mes maux de tête d'une façon insupportable, et faite pour entraver toute application d'esprit, par exemple en ce moment. J'écris peu et lis beaucoup. Comme toujours, des chroniques et des sources.

Je suis tombé, avant de m'en apercevoir, sur l'histoire de la Réforme, et, dans ce moment, le second in-folio de l'*Hist. liter. Reformationis* de la Hardt est sur ma table; j'y ai lu, hier au soir, avec un grand intérêt, l'écrit de Reuchlin contre les *auto-da-fé* de livres hébreux. Pour tes études sur l'histoire des religions, je puis te recommander avec enthousiasme, à cause de son solide parallélisme, l'*Histoire de l'Église* de Schœckh. Depuis les vacances, j'en ai déjà absorbé deux douzaines de volumes. Mais tu es encore plongé pour quelques années dans les mythes de l'Orient. En outre, je lis des vaudevilles français. — Depuis longtemps déjà, dès la fin de novembre, j'ai terminé, autant que le manque de loisir me l'a

permis, mon *Voyage du Hartz*. Je l'ai envoyé le mois passé à mon oncle Henri Heine, pour son agrément particulier et celui des dames de la maison. Parmi beaucoup de belles choses, il contient aussi une nouvelle espèce de vers; quand il me reviendra de Hambourg, je le ferai imprimer; il plaira singulièrement, et n'est au fond pas autre chose qu'un travail de marqueterie formé de toute espèce de choses. Je ne puis, dans ce moment, continuer mon pauvre *Rabbin*. Çà et là seulement, j'écris quelques petits fragments de mes *Mémoires*, qui seront ensuite cousus ensemble. O rapiécetage! De plus, je me traîne avec les plans d'une foule de chefs-d'œuvre poétiques et non poétiques. Je veux, entre autres, écrire une dissertation latine sur la peine de mort. *Contre*, s'entend. Beccaria est mort, et ne peut plus me poursuivre pour vol. Je me livrerai systématiquement au pillage des idées.

Salue Gans très-fraternellement et cordialement. Je parle souvent de lui avec Donndorf, que je vois fréquemment ici. S'il va habituellement encore chez les Varnhagen, comme tu me l'écris, il pourrait me rendre un service, c'est-à-dire prier M. de Varnhagen de me donner l'adresse particulière

de Cotta. N'oublie pas cela, et, si possible, occupe-t'en bientôt. — C'est très-dur à toi de me planter là avec le compte rendu indien. J'ai toujours le livre et je prévois que, comme il m'est impossible d'écrire et de livrer l'article en ce moment, on va me le redemander. Ne peux-tu pas venir à mon aide? Si tu voulais encore le faire maintenant, tu me rendrais un très-grand service. Il ne faudrait pourtant qu'un peu de sèche érudition. — Je ne vois point de journaux ici. Tu ne me dis absolument rien de la *Société*... Écris-moi bientôt et beaucoup. Je languis après des lettres de toi. Tu sais bien comment je vis ici. — Si tu peux me conserver la bienveillance d'Hitzig, dont je fais très-grand cas, n'y manque pas. Salue-le de ma part. — Enfin, je te prie de me garder ton attachement, et sois persuadé que de toute mon âme je suis ton ami.

XLI

A CHARLES IMMERMANN

Gœttingue, le 24 février 1825.

Cher Immermann,

Je suis impardonnable de n'avoir pas répondu encore à votre chère lettre du 12 octobre. Mais il est aussi impardonnable que j'aie toujours plus ou moins souffert de la tête, et continué opiniâtrément ma juristerie. Pour la tête, cela va mieux chaque jour, et j'espère qu'elle redeviendra, après quelque temps, claire et saine. Quant à la jurisprudence qu'il s'agit de faire entrer de force dans ladite tête, je compte en être quitte dans quelques mois. C'est précisément pour cela que j'y suis plus que jamais enfoncé maintenant, et que je n'ai guère été et ne suis pas encore en état de vous écrire, d'écrire au moins comme je le voudrais. Et le but de cette lettre, qui n'en est donc point une, est de vous dire cela. Ah! je vous écrirais pourtant si volontiers une véritable lettre! je voudrais vous dire tant de choses, tout ce que j'ai pensé et senti pour vous dans les derniers temps!

J'ai fait, l'automne dernier, un voyage à pied dans le Hartz, et, quand j'avais gravi çà et là une des hauteurs d'où l'on peut distinguer le clocher de Magdebourg, — alors, je restais là longtemps et je pensais à Immermann, et il me semblait voir le génie d'Immermann s'élever bien plus haut que la tour. Peut-être, dans ce moment, étiez-vous assis dans votre demeure à votre table de travail, profondément absorbé dans la poésie. Revenu à Gœttingue, je trouvai votre *Œil de l'Amour*. C'est avec l'œil de l'amour que je l'ai lu. Le moment et l'humeur étaient favorables pour goûter complétement ce poëme. Réellement j'en ai plus joui que je ne l'ai considéré en juge. Toutefois, pour ne pas l'admirer avec une aveugle prévention, je l'ai soumis à la plus rigoureuse de toutes les épreuves, c'est-à-dire que je l'ai lu tout de suite après *le Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare. Et, je puis le dire avec assurance, votre poëme n'y a rien perdu ; je veux dire que l'impression n'en a point été affaiblie. Quant à comparer, il ne peut en être question.

Le troisième ouvrage que j'ai lu ensuite a été les *Comédies* du comte Platen. Pour la forme et la structure, elles ont beaucoup d'affinité avec les vôtres.

Seulement, malgré tous ses efforts pour le prendre au vol, l'esprit échappe complétement au pauvre Platen, et, chez lui, la poésie, bien que sincère, ne coule que goutte à goutte. De *l'Œil de l'Amour*, au contraire, s'échappent, en mille rayons, les éclairs de l'esprit, et les sources merveilleuses de la poésie. Je n'ai rappelé le livre de Platen que pour vous y rendre attentif.

J'ai lu également votre *Nouveau Pygmalion*. Je pourrais vous en dire à peu près ce que ce fou d'Anglais dit à Gœthe dans un escalier, à Naples, en parlant de *Werther*: « Le livre ne me plaît pas, mais je ne comprends pas comment il a été possible de l'écrire. » Sérieusement, ce récit ne me plaît pas, je suis même hostile à ce genre; mais j'admire la perfection de votre récit, et plus encore votre prose achevée.

Je n'ai nul attrait pour la littérature d'Almanachs, et, si dans cette lettre je n'étais pas contraint de venir vous solliciter en faveur d'un semblable recueil, si je n'étais pas moi-même sur le point de donner aux *Fleurs du Rhin* quelque chose de ma plume, vous m'entendriez médire de la bonne manière de tous les Almanachs du monde, et vous dé-

conseiller d'y prendre la moindre part. Mais une merveilleuse beauté, madame Robert (sœur du libraire Braun, de Carlsruhe, qui publie les *Fleurs du Rhin*) s'intéresse beaucoup à cet Almanach, et me somme de me souvenir que je lui ai promis pour ce recueil la collaboration de mon ami Immermann. Son mari (le frère de madame de Varnhagen) appuie cette sommation ; on me démontre que le livre ne doit contenir que des œuvres de choix, et je viens vous demander encore si vous ne voulez pas y contribuer pour votre part. Mais il faudrait envoyer prochainement votre manuscrit à Carlsruhe audit libraire, qui vous rémunérera aussi bien que tout autre rédacteur. — Me voilà maintenant quitte, pour la seconde fois, de ma commission, et je ne puis me faire le reproche de négliger les intérêts de mes amis. Mais je ne veux pas non plus me faire celui d'être importun auprès d'un ami tel que vous : aussi je vous demande simplement de m'écrire si vous donnerez ou non quelque chose. Quelques lignes suffiront, et je les attendrai avant d'écrire moi-même aux Robert. Mais, je vous en prie, ne me faites pas trop attendre votre réponse ; je ne veux pas une lettre, quelques lignes seulement. Il m'est

facile de penser, cher Immermann, que vous êtes aussi pesamment chargé que moi.

Je regrette d'avoir oublié de mettre la carte d'Hitzig dans ma dernière lettre, et je ne sais comment il se fait que je ne vous l'envoie qu'aujourd'hui. A ce que j'apprends, Hitzig est à la tête de beaucoup de menées littéraires, et a fondé à Berlin une société de poëtes. Quand je serai libre et bien portant, je prendrai volontiers part à toute entreprise littéraire où vous me convierez. — Je n'ai rien vu du journal de Steinmann ; il m'a écrit plusieurs fois, mais je n'ai pu répondre.

Rousseau est actif sur le Rhin, à sa façon ordinaire. — Je resterai certainement ici jusqu'en juillet. Puis je me tournerai soit vers Berlin, soit vers Hambourg. Comme je vous l'ai dit, ma santé s'améliore, et j'espère pouvoir écrire bientôt maintes bonnes choses. Quant à publier, je serai toujours temporisateur et anxieux.

Adieu, cher Immermann ; soyez persuadé que je vous aime et vous honore plus que je ne puis dire.

XLII

A LOUIS ROBERT

Gœttingue, le 4 mars 1825.

Cher Robert,

Comme je suis plongé dans des ennuis qui ne me laissent pas, précisément aujourd'hui, assez de liberté d'esprit pour écrire à votre chère femme, et que pourtant je voudrais lui faire savoir ce qui a trait à sa lettre du 18 février, c'est à vous que j'écris; avec vous, il suffira de quelques mots.

Veuillez donc dire à notre aimable Turque, premièrement que je vous aime et que je l'aime, ensuite que je ne la laisserai certainement pas dans l'inquiétude au sujet des *Fleurs du Rhin*. Vous n'avez pas d'idée combien c'est une rude tâche pour moi que de tenir ma promesse. Je ne veux pas parler de mon aversion pour la littérature d'Almanachs, non plus que des hésitations et des scrupules que je dois avoir maintenant à propos de chaque ligne que j'écris. Je veux seulement vous dire que, depuis une année, mes maux de tête (qui ne commencent que maintenant à disparaître peu à peu) ne m'ont per-

mis d'écrire que peu de chose qui ait une certaine valeur. Je n'ai guère travaillé qu'à une espèce de *Fiction et Vérité* [1], qui ne pourra paraître que dans des temps très-éloignés, et à mon *Rabbin*, qui n'est pas encore prêt à moitié, et n'est pas fait non plus pour être publié maintenant. La plus jolie chose que j'aie écrite dans l'intervalle, est le récit d'un voyage que j'ai fait dans le Hartz, l'automne passé, — un mélange de descriptions de la nature, d'esprit, de poésie, et d'observation à la Washington Irwing. Une Nouvelle, que j'ai commencée pour les *Fleurs du Rhin*, est là à moitié faite, et ne sera probablement pas terminée ; car je suis enfoncé plus que jamais dans ma jurisprudence, dont je suis décidé à être quitte le mois prochain, de sorte que maintenant je ne puis avoir affaire qu'avec mon *Corpus juris*.

Aussi, comme je prévois que je ne puis venir à bout de la Nouvelle, je vous enverrai dans cinq semaines mon *Voyage du Hartz*, qui peut avoir, à peu près, trois feuilles à trois feuilles et demie du format des *Fleurs du Rhin*, et que vous lirez, j'en suis sûr,

1. C'est le titre bien connu des *Mémoires* de Gœthe.

avec autant de plaisir que je vous l'envoie avec déplaisir. Car ce nouvel arrangement fait échouer maints projets importants pour moi, et me force à changer et à retrancher beaucoup de choses dans mon manuscrit. Je l'enverrais plus tôt, s'il ne fallait d'abord le faire revenir de chez les miens, où je l'ai envoyé comme lecture d'hiver. Il me semble aussi que c'est terriblement vite pour faire rentrer déjà les contributions des auteurs à l'Almanach de l'an prochain. — J'aurais pourtant répondu depuis plusieurs jours si je n'avais attendu pour cela une lettre d'Immermann, à qui j'ai écrit d'une manière pressante de me dire sans délai s'il voulait ou non donner quelque chose pour les *Fleurs du Rhin*. Je n'ai pas encore sa réponse, et je devrai ainsi vous écrire encore aussitôt que je l'aurai reçue. Je lui marque, du reste, que M. Braun lui donnera les mêmes honoraires qu'à tout autre rédacteur de son recueil. Pour ce qui me concerne moi-même à cet égard, je me souviens que vous m'avez offert à Berlin quatre carolins [1] par feuille d'impression, quand vous m'avez engagé, peu de temps avant mon

1. Monnaie d'or de Cologne, valant à peu près vingt-quatre francs.

premier départ de Berlin, à collaborer aux *Fleurs du Rhin*. Si donc mon voyage du Hartz est accepté, je compte sur cet honoraire, et je désirerais pouvoir en disposer trois mois après l'envoi de mon manuscrit. Dans des temps meilleurs, je ne mentionnerais pas même ces choses. — Et ces temps viendront.

Votre nouvelle comédie, qui doit être une *Nuit de Walpurgis* [1] de l'esprit, ne m'est pas encore tombée sous les yeux ; mais je me suis d'autant plus délecté, cher Robert, de vos Xénies dans les *Fleurs du Rhin*. Encore aujourd'hui, elles me bourdonnent dans la tête. Vous êtes incomparable, et chacun vous admire avec enthousiasme. J'apprends avec plaisir de votre femme que vous travaillez diligemment. Vrai, si vous vous conduisez gentiment, vous pouvez finir encore par devenir célèbre. Même à Gœttingue, on commence à vous connaître, — et cela veut beaucoup dire. Nommément, mon ami le grand Sartorius, chez qui j'ai bien soupé ce soir, s'est informé avec beaucoup de chaleur de l'auteur des *Épîtres à Tieck* et de l'*Anniversaire de Gœthe*.

1. La nuit du rendez-vous annuel des habitants de l'enfer, que la légende a placé dans les montagnes du Brocken.

De Berlin, je n'apprends presque rien, si ce n'est que Walter Scott doit y arriver pour y recueillir de nouvelles impressions des beautés de la nature, et faire la connaissance personnelle de Clauren [1].

Faites mes salutations les plus cordiales à notre parfaite Turque. Dites-lui aussi que n'ai point reçu d'elle de lettre « au sujet de laquelle elle pourrait s'en faire accroire, » à moins qu'elle ne veuille dire par là une lettre d'affaire qu'elle m'a écrite de Berlin en mai dernier. Dites-lui encore ce que c'est que d'être sur le point de faire son doctorat de juriste, sous le décanat du chevalier Hugo; et, si elle comprend cela, elle comprendra aussi comment il est humainement possible de ne pas répondre à la très-chère lettre de la plus belle femme d'Europe. — Mais il viendra des temps meilleurs.

Parmi les onze personnes que j'aime, se trouvent M. et madame Robert.

1. Ce romancier populaire était tout particulièrement en butte aux sarcasmes de Heine. En parlant de l'Album du Brocken, il a dit dans les *Reisebilder :* « Le livre entier exhale une odeur de fromage, de bière et de tabac; on croit lire un roman de M. Clauren. »

XLIII

AU MÊME

Gœttingue, le ... mars 1825.

Ma lettre pour vous venait à peine de partir, cher Robert, que j'en ai reçu une d'Immermann qui commence ainsi... « Pour répondre d'abord à votre demande, je viens vous dire que je donnerai très-volontiers quelque chose, cette année, aux *Fleurs du Rhin*, et que vous pouvez l'annoncer à vos amis. Il faut toujours obéir aux appels et aux sommations des jolies femmes, — autrement le bonheur se retire de nous. J'ai entendu d'autres encore que vous vanter la beauté de madame Robert, et je serais heureux de rencontrer une fois cette charmante femme. »

Après vous avoir rapporté ainsi les propres paroles d'Immermann (à quoi j'ajoute que je lui avais écrit, antérieurement, d'envoyer *bientôt* ce qu'il destinait, à l'Almanach), je crois n'avoir plus rien à faire. C'est maintenant au rédacteur lui-même de demander directement à Immermann *quand* et *combien* il compte envoyer.

Je vous prie, cher, très-cher Robert, d'excuser la précipitation et la négligence de ma lettre; je suis, réellement, enfoncé jusqu'au cou dans les tribulations. Votre *bonne* Frédérique — car cet attribut lui appartient aussi de plein droit — me pardonne, j'en suis sûr.

XLIV

A M. MOSER

Gœttingue, le 1er août 1825.

Cher Moser,

C'est beau à toi de ne pas complétement m'oublier. Je ne donne guère à mes amis l'occasion de songer à moi, et, dans ma disposition morose, ou, pour mieux dire, dans ma situation actuelle, il n'y aurait rien de bien étrange s'ils se détournaient de moi peu à peu. — N'attache point d'importance à ce début; car, de par Dieu, je ne suis pas en état, dans ce moment, de penser à autre chose qu'à mes douleurs physiques. J'en ai été tourmenté, ces quinze derniers jours, presque autant que je tourmente mes amis en les entretenant constamment de mes souffrances. — Le but essentiel de cette lettre

est de te recommander mon frère, qui est sur le point de partir pour Berlin, où il va étudier la médecine. Ce que tu peux faire de mieux pour lui, c'est de le mettre en relation avec un habile médecin qui lui indique les cours universitaires à suivre, et avec un bon économe qui lui apprenne comment on peut vivre le plus économiquement à Berlin. Fais-lui faire aussi la connaissance de Zunz et de Gans, et: si cela te plaît, du vieux Friedländer. Il est assez jeune encore pour s'éprendre de lui. — Mon frère est un homme rangé, de bonne volonté, d'un extérieur assez peu attrayant; au dedans, farci des auteurs grecs et romains, et qu'il faut surtout mettre en garde contre l'esthétique, la v....., et autres maladies contagieuses. Et, puisque j'en suis aux recommandations, je prends aussi la liberté de me recommander à toi. Conserve-moi, car tu ne trouveras jamais un ami pour qui tu puisses mieux mettre en œuvre toute la patience et toute la sollicitude de l'amitié. Oui, vraiment, cher et bon marquis!

Ma situation extérieure n'a guère changé. J'ai travaillé tout l'hiver à la jurisprudence; j'ai eu bien des jours de santé, et, si dans ce moment je n'avais pas un si rude retour de mes maux, je me ferais

annoncer pour le doctorat. Mais, dans l'état où je suis, je n'y peux penser; ce qui est d'autant plus triste qu'après ma promotion, je comptais beaucoup écrire, et surtout finir *le Rabbin*, qui pèse lourdement sur mon âme. Cette œuvre, la plus désintéressée de toutes, sera aussi la plus parfaite. — J'ai bon espoir de guérir réellement cet été ; mon médecin se donne beaucoup de peine pour cela, et moi aussi : force dépenses et ingurgitations de désagréables drogues.

Mon oncle, à Hambourg, a mis encore un semestre à ma disposition. Mais tout ce qu'il fait arrive d'une façon peu agréable. A cette heure, je ne lui ai pas encore répondu ; car il me répugne de lui démontrer combien sottement et misérablement on m'a calomnié à ses yeux. C'est aussi par dégoût que je ne m'arrête pas sur ce sujet nauséabond. Quand je serai bien portant, je me sens assez fort pour changer tout cela ; jusque-là, il faut que je patiente.

J'ai écrit aux Robert, à Carlsruhe. Je veux publier mon *Voyage du Hartz* dans les *Fleurs du Rhin*. Je l'ai redemandé à mon oncle Henri Heine, à qui je l'avais envoyé, et, aussitôt reçu, je l'adresserai à Carlsruhe. J'étais résolu d'abord à le publier dans

le *Morgenblatt*, et c'est pour cela que je voulais écrire à Cotta. C'est contre mon gré que je le donne dans les *Fleurs du Rhin*, car la littérature d'Almanachs m'est antipathique au plus haut point. Mais je n'ai pas le talent de refuser quelque chose à de belles personnes. Au fond, toute la littérature actuelle m'est antipathique, et c'est pourquoi je suis plus occupé de l'idée d'écrire pour l'avenir que pour le présent : ainsi, par exemple, un *Faust* commencé, mes *Mémoires* et autres choses semblables. Le présent me dégoûte avec ses louanges, et plus encore avec son blâme.

Je ne puis mieux te dire ce que pense Immermann, et où il en est aujourd'hui, qu'en te communiquant sa dernière lettre. Mais, je t'en prie, ne la montre pas à un tiers, surtout à cause de son jugement sur Robert. Je n'ai pas lu encore son *Oiseau de paradis ;* — mais je connais *le Chat botté* de Tieck. avec lequel le premier semble avoir plus d'analogie qu'il n'est besoin.

Si ce qu'un certain Péters a écrit sur moi dans le *Gesellschafter*, t'a plu le moins du monde, j'en suis très-fâché, et, à vrai dire, pour toi. C'est le plus insipide et le plus ridicule compagnon du monde...

Adieu: je finis parce que mon papier est à sa fin. Salue à l'occasion pour moi le conseiller Hitzig.

XLV

AU PROFESSEUR GUSTAVE HUGO

Decane, vir excelse nec non prudentissime!
Illustris ordinis viri præclari, doctissimi, honoratissimi!

Audeo, quum summis in facultate juridica honoribus ornari cupiam, vos orare, ut mihi indicetis leges quas interpretatione illustrem, et ut me admittatis ad privatam de jure interrogationem.

Vitam meam, licet satis plenam turbationibus et eventis, adversis magis quam prosperioribus, paucis verbis enarraturus sum, illa tantum attingens, quæ extrinsecus plurimum habuerunt auctoritatis ad animum meum literis artibusque excolendum,

Natus sum mense decembri anni 1779 [1], Dussel-

1. Cette étrange erreur de date (1779 au lieu de 1799) se trouve dans l'original, aux Archives de l'université de Gœttingue.

Heine, pour passer son doctorat, n'a pas écrit une thèse, comme cela est de rigueur aujourd'hui, et comme cela n'avait lieu alors que pour les candidats qui songeaient à entrer dans l'enseigne-

dorpii ad Rhenum, maximus natu inter tres fratres, quorum alter rei rusticæ, alter arti medendi operam dat. Pater meus Siegmund Heine, quondam miles, postea mercator, nunc ægrotus proculque vivens a negotiis, diebus lætioribus in matrimonium duxe-

ment universitaire. — L'examen qu'il sollicite dans sa lettre latine eut lieu le 3 mai 1825. — Il faut remarquer, pour l'intelligence des premières lignes de cette lettre, qu'on donnait à chaque candidat deux textes de loi sur lesquels le récipiendaire lisait, au commencement de son examen, une courte exposition écrite. Ces textes, empruntés aux sources juridiques, sont indiqués comme suit, pour l'examen de Heine, dans les Actes de la Faculté : Cap. 28 Extra. *De jurejurando* 2, 24, et Lex 18 Digestorum. *De pignoribus* (20. 1). — L'intérêt particulier qui s'attache à cette période de la vie de Heine nous a engagé à conserver, comme cela a eu lieu dans l'édition allemande de ses lettres, son épître latine au doyen Hugo (*litera petitoria*), et à en donner ici la traduction française. — Nous faisons grâce à nos lecteurs du luxe des titres par lesquels elle s'ouvre, et qu'il faut chercher dans le texte latin :

« Comme je désire obtenir les honneurs suprêmes dans la Faculté de droit, je vous adresse la prière de m'indiquer les textes de lois que j'aurai à expliquer, et de m'accorder un examen particulier par voie d'interrogation.

» Je raconterai ma vie en peu de mots, bien qu'elle ait été assez agitée, et remplie de circonstances malheureuses plutôt que prospères, et je ne toucherai qu'aux faits qui ont le plus contribué, extérieurement, à préparer mon esprit pour la science et l'art.

» Je suis né à Dusseldorf, sur le Rhin, dans le mois de décembre de l'an 1779, l'aîné de trois frères dont l'un se voue à l'économie rurale, l'autre à l'art de guérir. Mon père, Siegmund Heine, d'abord soldat, puis négociant, maintenant malade et vivant loin

rat Elisabetham de Geldern, matrem meam, nunc mariti ægrotationis generosam cultricem, curarum participem, senectutis solatium.

In monasterio Franciscanorum Dusseldorpii infantia mea primis elementis eruditionis atque insti-

des affaires, avait épousé dans des jours meilleurs Élisabeth de Geldern, ma mère, qui, aujourd'hui, le soigne avec un noble dévouement dans sa maladie, partage ses soucis, et console sa vieillesse.

» C'est dans le cloître des Franciscains, à Dusseldorf, que mon enfance a reçu les premiers éléments de l'instruction. Je garde un sentiment tout particulier de respect pour le très-vénérable Schallmeyer, mort maintenant, de son vivant ecclésiastique catholique et recteur du Gymnase de Dusseldorf, l'homme qui a formé le premier mon cœur et mon esprit. J'ai joui de son enseignement particulier quand je fus admis au nombre des élèves de son Gymnase, dont j'ai parcouru successivement toutes les classes, et je n'ai quitté cet asile des lettres que lorsque la seconde guerre contre les Français allait éclater, et que la classe supérieure du Gymnase fut désertée de tous ses élèves, dont le plus grand nombre (et j'étais parmi eux) offrirent leurs services à la patrie, qui n'usa guère de cette offre, la paix de Paris étant intervenue peu de temps après.

» Plus tard, vers le milieu de l'an 1819, je me rendis à Bonn, pour suivre les cours de cette université récemment fondée; j'entendis les leçons de droit de Mackeldey et de Welcker, ainsi que celles d'histoire et d'esthétique des Schlegel, Hullmann, Arndt, Radlof, etc., qui tous m'ont témoigné une bienveillance particulière. Au mois d'octobre 1820, je passai à l'université de Gœttingue, où je ne restai qu'un semestre, parce que, ayant violé les règlements qui interdisent le duel, je reçus l'avis de m'éloigner. Je suivais alors les cours de Sartorius et de Heneke, qui, l'un et l'autre, le premier surtout, m'honorèrent d'une faveur

tutionis imbuebatur. Virum reverendissimum, nunc defunctum, Schallmeyerum, clericum dum in vivis erat catholicum Gymnasiique Dusseldorpiensis rectorem, ut primum cultorem cordis ingeniique mei veneror atque observo. Singulari hujus viri institu-

particulière. Je me rendis ensuite à l'université de Berlin, où je fus admis au nombre des étudiants, au mois d'avril 1821; j'étudiai là jusqu'en décembre 1823, suivant, pendant cette période, les cours juridiques de Hasse et de Schmaltz, les cours philosophiques de Hégel, Wolf, Bopp, Raumer, etc. Puis je retournai à Gœttingue, où j'entendis vos leçons, très-noble doyen. et vous, illustres membres de la très-louable Faculté, pour lesquels je professe la plus grande affection et un profond respect.

» Bien que, pendant ces six années consacrées à l'étude, je n'aie jamais abandonné le droit proprement dit, mon intention ne fut jamais non plus de faire, plus tard, de la jurisprudence, mon gagne-pain; j'ai cherché bien plutôt à acquérir cette érudition qui forme l'esprit et l'âme par l'étude savante des humanités. Néanmoins, je n'ai pas à me féliciter à ce point de vue d'un succès bien complet, ayant négligé plusieurs disciplines très-utiles, pour m'occuper avec trop de prédilection de la philosophie, de la littérature de l'Orient, de celle du moyen âge allemand et des peuples modernes. A Gœttingue, il est vrai, je me suis exclusivement voué à l'étude du droit; mais des maux de tête opiniâtres qui me tourmentent depuis deux ans jusqu'à ce jour, ont nui à mes travaux d'une manière qui dépasse toute croyance, et sont cause que mes connaissances ne répondent pas à mon application et à mon zèle.

» J'espère donc beaucoup, très-noble doyen, etc., de votre indulgence, dont je promets à l'avenir, au prix des plus grands efforts, de ne pas me montrer indigne. Je suis, etc.

» Henri HEINE. »

tione utebar, quum adscitus essem in numerum discipulorum Gymnasii sui, cujus omnes deinceps classes percurrebam — tum demum hoc literarum asylum deserui, quum secundo illo bello contra Gallos instante suprema Gymnasii classis omnibus destitueretur discipulis. quorum maxima pars, et ego in horum numero, munera sua patriæ obtulit. quæ quidem, pace Parisiensi paulo post interveniente, parum usa est oblatis nostris.

Postea Bonam me contuli sub mediam partem anni 1819, universitatem literarum in hac urbe nuper constitutam frequentabam, lectionesque juridicas Mackeldeyi et Welckeri audiebam æque ac lectiones historicas et æstheticas Schlegeli, Hüllmanni, Arndtii, Radlofii, etc., qui omnes singularem mihi præstabant benevolentiam. Mense octobri, anni 1820, in universitatem literarum Gœttingensem me contuli, ubi unum tantum semestre versabar, quia mihi accidit, ut ob interdicta de certamine singulari a me violata consilium abeundi subirem. Audiebam tum lectiones Sartorii et Benekeii, qui uterque. præcipue ille, me gratia singulari dignabatur. Deinde in universitatem Berolinensem me contuli. ubi in numerum civium academicorum receptus sum mense -

aprili anni 1821, studiis operam meam navabam usque ad mensem decembrem anni 1823. et in hoc tempore lectiones juridicas frequentabam Hassii et Schmalzii æque ac lectiones philosophicas Hegeli. Wolfii, Boppii, Raumeri, etc. Tum denuo Gœttingam profectus sum, ubi vestras lectiones, decane excelse et illustris ordinis viri præclari, quos summo amore summaque reverentia amplector, audiebam.

Quamvis autem per sexennium illud, quo studiis operam meam dabam, semper ordinem juridicum professus essem, nunquam tamen mens mea hæc erat, ut juris scientiam ad vitam aliquendo sustentandam tractarem, tali potius eruditioni comparandæ studebam, qua ad humanitatem ingenium animumque conformarem. Nihilominus hac in re felicissimo quidem eventu non valde gavisus sum, non paucas easque utilissimas disciplinas negligens; nimioque amore tractans philosophiam, literas Orientis, medii ævi quidem germanicas, bonasque recentiorum populorum. Gœttingæ vero jurisprudentiæ tantum operam dabam, sed pertinax capitis morbus, qui me duos annos usque ad hoc tempus excruciat, incredibilem in modum me semper im-

pediebat, et effecit ut scientiæ non respondeant diligentiæ studioque meo.

Multum digitur, decane excelse et illustris ordinis viri præclari, spero de indulgentia vestra, qua me postea summa animi intentione haud indignum præstaturum esse, promitto.

Nominum vestrum cultor obedientissimus.

Gœttingæ, die 16 aprilis 1825.

XLVI

A FRÉDÉRIQUE ROBERT (*sans date*)

Bonjour !

Vous croyez que je suis un homme sur qui l'on ne peut pas compter, et pourtant cela n'est pas. Le manuscrit de mon *Voyage du Hartz*, quatre-vingts pages du papier à lettre sur lequel je vous écris, est là prêt à être expédié à Carlsruhe ; mais je voudrais beaucoup le garder ici trois semaines encore sous la lime, et pour quelques changements dont je ne puis m'occuper à cette heure, enfoncé que je suis dans mon bourbier juridique. Mais, s'il y a grand hâte pour l'impression, faites-moi dire deux mots, et vous recevrez mon manuscrit par le prochain

courrier. — Seulement, ne vous fâchez pas de mes manières trop rudes et des ennuis que je vous cause; mais songez que le monde est ainsi fait, que l'un doit tourmenter l'autre et lui apprendre la patience. — Mais, aussitôt que je serai au clair avec mon fatras juridique, je vous dirai, avec beaucoup de belles et cordiales paroles, combien je suis de la plus aimable des femmes, le très-dévoué.

XLVII

A LA MÊME

Gœttingue, le 15 mai 1825.

Enfin, bonne et belle dame, me voilà assez affranchi de mes tracas juridiques pour que je puisse vous écrire une longue et jolie lettre. Et pourtant cela ne se peut faire, car, à peine délivré d'un fléau, un autre tombe sur moi, et, pour écrire convenablement, il me faudrait d'abord attendre un bon moment, et le temps me manque pour cela, car je ne puis retarder davantage l'envoi de mon manuscrit. Puisse-t-il obtenir votre approbation ! Je l'ai façonné autant que possible pour les *Fleurs du Rhin* : j'ai dû effacer bien des passages, et, pour combler ces lacunes, surtout

à la fin des grandes poésies, le loisir m'a manqué. Pourtant cela ne se remarque pas. Si le persiflage du ballet semble trop fort, j'autorise volontiers la suppression de tout le paragraphe où il se trouve, et que j'ai marqué au crayon. Si, pour de semblables motifs politiques de haute *nécessité*, il en faut faire autant dans d'autres endroits, je demande que le vide soit rempli avec les *moins* (— — —) ordinaires. D'ailleurs, je prie la rédaction des *Fleurs du Rhin* de ne faire de son chef dans mon *Voyage*, pour des raisons esthétiques, ni changement ni suppression d'aucune sorte. Comme il est écrit dans le style le plus subjectif, qu'il fait son entrée dans le monde sous mon nom et engage ainsi ma responsabilité d'homme et de poëte, je ne puis laisser passer aucun procédé de ce genre; ce qui serait bien différent s'il s'agissait de petites poésies anonymes dont on supprime la moitié. Toutefois, pour laisser quelque chose à faire à votre amicale sollicitude, je remarque ici qu'il y a dans mon manuscrit quelques fautes d'orthographe faciles à corriger; c'est du moins ce que dit un ami qui l'a lu récemment, et je n'ai ni le temps ni l'envie de faire moi-même une nouvelle révision. Je vous envoie ci-joints six nouveaux pe-

tits *Lieder* dans l'ancienne manière, qui ne sont signés que de mon chiffre (. . . . E), dont les trois premiers me plaisent assez, beaucoup moins les trois autres, qui peuvent très-bien être supprimés, et que j'ai peut-être écrits dans ce but. — Les vers qui se trouvent dans mon *Voyage du Hartz* sont d'une toute nouvelle espèce et admirablement beaux. Toutefois, on peut se tromper. Je regretterais beaucoup que mon manuscrit ne répondît pas à votre attente, non point à cause de moi, mais parce que je n'aurais pas de plus grand plaisir que de voir vos désirs accomplis. Si donc, dans l'intervalle, vous receviez quelque autre manuscrit meilleur, ou que vous ne puissiez faire imprimer le mien à cause de mes exigences, je désire qu'il me soit renvoyé sans trop perdre de temps à Gœttingue, non affranchi, par le courrier. Je vous aurais volontiers envoyé une jolie Nouvelle, mais cela n'a pas été possible; veuillent les Muses m'être plus favorables l'année prochaine! — Et maintenant, encore une prière : au cas où mon *Voyage* aurait la bonne chance de prendre place dans les *Fleurs du Rhin*, je voudrais que l'on m'en envoyât quelques exemplaires tirés à part, ainsi que quatre exemplaires du volume entier des

Fleurs du Rhin, sous l'adresse de H. Heine, chez Hérold et Wahlstab, à Lunebourg, — aussi vite que possible, et en en portant la valeur à mon compte.

Et maintenant, chère madame, ne remarquez-vous point que les hommes qui semblent d'ailleurs faciles et sans prétentions, dans la vie de tous les jours, deviennent tout fait vaniteux et difficiles du moment qu'on les prend à partie comme poëtes ? Mais, insensé que je suis, je dis cela à la femme d'un poëte, poëte elle-même ! Que fait le premier? Tragédie ou comédie ?... Vraiment, ce doit être un travail pour le mari de madame Robert d'écrire une tragédie ! Pauvre bienheureux ! A peine a-t-il contracté ses sourcils pour se monter au sérieux tragique, un doux sourire de sa charmante femme fait évanouir cette colère, et, de dépit, il saisit son tricotage, au lieu du poignard de Melpomène.

Ici, tout est silencieux et triste; pas un seul beau visage, et je vis enseveli dans l'étude. Le docteur Gans, passant ici, a interrompu pour quelques jours mon travail. Il aura le bonheur de vous voir pendant son voyage. Il m'a dit que notre *Paria* [1] fait

1. La tragédie de Michel Beer.

toujour couler bien des larmes. Les temps sont si mauvais, tout le monde se plaint, et c'est très-politique à nos gouvernants, de favoriser partout la représentation du *Paria*, afin que nous voyions qu'il y a dans l'Inde des gens qui endurent plus encore que nous autres Allemands. — Le départ de la poste me force à écrire très-vite. — J'ai maintenant fait mon examen de droit ; le mois prochain, si je suis bien, je soutiendrai mes thèses, et, quand vous m'écrirez la prochaine fois, vous adresserez votre lettre au docteur *Juris* H. Heine de Dusseldorf, à Gœttingue. A la mi-août, je quitterai probablement cette ville, pour faire un court séjour à Lunebourg; puis j'irai à Berlin. J'y resterai longtemps, et j'étudierai Clauren. N'y reviendrez-vous pas bientôt, vous et Robert? Venez ; faites quelque chose pour la pauvre Marche de Brandebourg ; autrement, nous nous dessécherons sans remède, et deviendrons poussière, même avant d'être morts. — Mais, avant tout, portez-vous bien; embrassez Robert et dites lui que je l'aime très-fort, ainsi que sa femme.

Je suis, madame, votre tout dévoué.

XLVIII

A M. MOSER

Gœttingue, le 1er juillet 1825.

Cher Moser.

J'ai reçu ta lettre du 11 juin, dont l'accent montre que tu es de bonne humeur; ce qui m'a fait grand plaisir. Quant à moi, cela va passablement. Ma tête guérit peu à peu et je n'épargne rien pour cela. J'ai pris un petit logement sur un jardin; le soir, je me promène parmi des rosiers en fleurs, et, le matin, à cinq heures trois quarts, ce sont les rossignols qui me réveillent. C'est pourtant mieux d'être réveillé par les rossignols que par un décrotteur qui heurte à votre porte. Puis je travaille aussi vigoureusement que possible, jurisprudence, histoire, *le Rabbin*, etc. — Ce dernier n'avance que lentement : chaque ligne est emportée de haute lutte; mais quelque chose me pousse infatigablement en avant, parce que j'ai la conscience que *seul* je puis écrire ce livre, et que l'écrire est une œuvre utile, agréable à Dieu. Mais je brise là-dessus, car ce thème m'en-

traînerait bien vite à m'admirer complaisamment dans ma propre grandeur.

Zunz m'a fait déjà savoir par toi où se trouvait, au XVe siècle, l'école la plus importante des juifs d'Espagne, c'est-à-dire à Tolède. Mais je voudrais savoir si cela doit s'entendre aussi de la fin de ce siècle. Il m'a nommé encore Séville et Grenade; mais je crois avoir lu dans Basnage que, déjà antérieurement, les juifs avaient été expulsés de cette dernière ville. Comme je te l'ai dit, je voudrais aussi savoir sur les Abarbanel certaines choses que je ne puis trouver dans les sources chrétiennes. Wolf a cité toutes celles-ci dans sa Bibliothèque. Bagl est incomplet... Je n'ai pas encore lu Bartolocci. Quant aux historiens espagnols, ils n'ont que peu de chose, incroyablement peu, sur les juifs. Sur toute cette période en général règnent les ténèbres d'Égypte

A la fin de l'année, je compte avoir fini *le Rabbin*. Ce sera un livre que les Zunz de tous les siècles appelleront une *source* historique. — Je te répète encore que tu n'as pas besoin d'attendre impatiemment la lecture de mon *Voyage du Hartz*. Je l'ai écrit pour des motifs pécuniaires, et autres semblables. Peut-

être le nécrologe de Saül Ascher t'amusera. Je vais écrire à Carlsruhe que l'on ait à envoyer, sous ton adresse, à Berlin, plusieurs exemplaires des *Fleurs du Rhin* où se trouve mon *Voyage*, ainsi que les honoraires du manuscrit. Je suis dans le plus grand embarras d'argent, et, pour des motifs politiques très-compréhensibles, je ne puis rien demander à mon oncle avant de lui annoncer mon doctorat. Si tu voulais, cher Moser, me prêter dix louis, tu me rendrais le plus grand service d'ami. D'ici à deux ou trois mois, tu pourras te rembourser sur l'argent qui t'arrivera de Carlsruhe, et qui monte presque au double. D'ailleurs, je mets ma parole d'honneur en gage pour ce *soutirage* d'argent, et j'en dirais davantage si je ne savais que je te blesse en me défiant de ta confiance. Je l'avoue toutefois, bien que je sache que tu te connais et me connais trop bien pour ne pas être sûr que tu n'as rien à craindre quand je te soutire de l'argent, et bien que je sois persuadé que tu viens volontiers à mon aide, je préférerais emprunter de tout autre si j'étais dans ce moment moins mal disposé, moins seul, et moins tourmenté. Pour ce dernier motif, je te prierai de m'envoyer les dix louis aussi vite que possible, et

la meilleure voie me semble par la poste, en bons du trésor.

Quand j'écrirai à mon oncle, je lui demanderai de l'argent pour une saison de bains, et, s'il accueille ma requête, j'irai plus tôt à Berlin que je ne pensais. — Tu n'as rien perdu au silence que j'ai gardé sur Gœthe, sur mon entrevue avec lui à Weimar, son amabilité et sa condescendance. Ce n'est plus que le temple vide où resplendissaient autrefois tant de magnificences, et c'est là seulement ce qui m'intéressait à lui. Il a éveillé en moi un sentiment douloureux, et m'est devenu plus cher depuis que je le plains. Mais, au fond, Gœthe et moi sommes deux natures hétérogènes et, par conséquent, répulsives. Gœthe est, par essence, un homme de ce monde, pour qui la jouissance facile de la vie a été la chose souveraine, qui parfois a senti la vie dans l'idée et a su l'exprimer dans la poésie, mais qui ne l'a jamais profondément saisie, et moins encore vécue. Moi, tout au contraire, je suis de nature un fanatique, c'est-à-dire que je me passionne pour l'idée jusqu'au sacrifice, et que quelque chose me pousse invinciblement à m'abîmer en elle. D'autre part, j'ai compris la jouissance de la vie, et j'y ai pris plaisir.

et c'est précisément là qu'est en moi la grande lutte entre ma raison claire et saine, qui approuve la jouissance et repousse comme folie tout enthousiasme désintéressé, et mon penchant fanatique, qui m'entraîne avec lui dans son éternel empire, ou plutôt m'y fait monter ; car c'est encore une grande question de savoir si le fanatique qui abandonne sa vie pour l'idée, n'est pas plus heureux et ne vit pas davantage en un instant que M. de Gœthe dans sa longue vie égoïste et facile de soixante-seize ans.

Une autre fois, je t'en dirai davantage là-dessus ; aujourd'hui, j'ai la tête épuisée par d'indicibles efforts. Tu retrouveras aussi ce thème dans *le Rabbin*.

Le Saphir [1] dont tu parles n'est guère encore ni taillé ni poli. J'ai lu dernièrement de lui une bagatelle dans le *Gesellschafter*. Un trait d'esprit, isolé, est sans valeur. Une saillie n'est supportable que

1. Saphir, ce *faiseur* dans l'humour, avec son esprit tout en mots, sa raillerie sans profondeur, acquit pour un temps une réputation bruyante. Il avait établi à Vienne, dans un journal et des livres *ad hoc*, un immense débit de pointes, de bons mots et de gaieté à heure fixe. Cet homme d'esprit abusait, dit-on, de la permission d'être laid, et Heine y fait allusion dans ce passage. Il est mort en 1858.

quand elle sort d'un fond sérieux. C'est pour cela que la saillie chez Boerne, chez Jean-Paul, et celle du fou dans *Lear* nous frappe si puissamment. Les bons mots ordinaires ne sont autre chose qu'un éternuement de l'esprit, un chien de chasse qui court après son ombre, un singe en jaquette rouge qui se regarde bêtement entre deux miroirs, un bâtard engendré au passage, dans la rue, par le bon sens et la folie; — oui! je m'exprimerais plus durement encore si je ne me souvenais pas que nous descendons quelquefois, toi et moi, jusqu'à commettre un calembour. — Ci-joint, une des poésies tirées de mon *Voyage dans le Hartz*. Je te prie de ne la montrer à aucun de nos amis, pas même à mon frère. J'ai de bonnes raisons pour cela.

En tout cas, j'attends incessamment de tes lettres. Voici mon adresse : H. H. Stud, juris, de D. demeure sur le jardin de madame *la recteur* Seiffert, près de la porte d'Albani.

XLIX

AU MÊME

Gœttingue, le 22 juillet 1825.

Cher Moser,

Il y a longtemps que j'aurais répondu à ta lettre du 5 courant, si mon doctorat, traînant d'un jour à l'autre, et qui n'a eu lieu qu'avant-hier, ne m'en avait empêché. Aujourd'hui, je ne puis que t'accuser réception des dix louis, et, comme je viens de le dire, t'annoncer ma promotion. J'ai disputé comme un cheval de fiacre sur la quatrième et la cinquième thèse, *serment*, et *confarreatio* [1]. Tout a fort bien

1. Voici les thèses de la promotion de Heine :

THESES
quas
illustris jureconsultorum ordinis
auctoritate atque consensu
in
Academia Georgia-Augusta
pro
summis in utroque jure honoribus
rite obtinendis
Die XX, mens. Julii A. MDCCCXXV
publice defendet
Henricus Heine

été, et le doyen (Hugo) m'a fait, dans cette scène solennelle, les plus grands éloges, exprimant son ad-

Dusseldorpiensis.
Opponentibus :
C.-F. Culemann, Dr phil.
Th. Geppert, Stud. jur.

I

Maritus est dominus dotis.

II

Creditor apocham dare debet.

III

Omnia judicia publice peragenda sunt.

IV

Ex jurejurando non nascitur obligatio.

V

Confarreatio antiquissimus apud Romanos fuit in manum conveniendi modus.

« Thèses que, sur l'ordre et avec l'autorisation de la très-louable Faculté de droit de l'université de Gœttingue, soutiendra publiquement, le 20 juillet 1815, Henri Heine de Dusseldorf, pour obtenir, selon les formes voulues, les plus hautes dignités d'un docteur dans les deux droits.

Opposants :
C.-F. Culemann, Dr phil.
Th. Geppert, Stud. jur.

miration de ce qu'un grand poëte pût être aussi un grand juriste. Si ces derniers mots ne m'avaient

I

Le mari est maître de la dot.

II

Le créancier doit donner quittance.

III

Tous les actes judiciaires doivent avoir lieu publiquement.

IV

L'obligation ne résulte pas du serment.

V

La *confarréation* fut, chez les Romains, la forme la plus ancienne du mariage juridique.

Le diplôme de docteur obtenu par Heine, à la suite de ces épreuves, est un diplôme de troisième degré, *post exhibita legitimæ scientiæ specimina.* Le premier degré exige *egregia specimina;* le second, *laudabilia.* Nous rapportons ce détail qui ne peut nuire à la gloire de Heine, et consolera peut-être les docteurs qui n'ont pas été plus heureux que lui.

Quant aux compliments latins faits par le doyen Hugo au jeune poëte, dont il aurait dit que les vers, au jugement général, pouvaient être placés à côté de ceux de Gœthe, il semble que, dans sa lettre à Moser, Heine les traduit en les amplifiant quelque peu. Le célèbre jurisconsulte, s'il en faut croire les témoignages venus de Gœttingue, aurait dit simplement que Heine pouvait être comparé à Gœthe en ceci, que, comme Gœthe, il avait mieux réussi dans la poésie que dans la jurisprudence. — On voit que le doyen Hugo, avec son fin sourire, était digne d'avoir affaire à un récipiendaire tel que Heine.

rendu défiant à l'endroit de l'éloge, je ne m'en ferais pas peu accroire d'avoir entendu, dans un long discours latin, du haut de la chaire, comparer Henri Heine à Gœthe, et assurer que, de l'aveu général, mes vers peuvent être placés à côté des siens. Voilà ce qu'a dit le grand Hugo dans la plénitude de son cœur, et, le même jour, il m'a dit encore *privatim* beaucoup de belles choses, en nous promenant ensemble, et à sa table du soir, où il me fit prendre place. Aussi je trouve que Gans a tort de parler de Hugo d'un ton dédaigneux. Hugo est un des plus grands hommes de notre siècle !

Hier, j'ai perdu toute la journée à écrire des lettres à ma famille, à recevoir des félicitations, et, aujourd'hui, je suis mort. Ne t'effraye pas, je parle au figuré. Je ne puis donc pas t'écrire maintenant, bien que j'aie matière à une lettre infinie, surtout si je voulais te dire tout au long combien je t'aime, et combien tu mérites d'être aimé.

En somme, ma santé va bien. Probablement je ne resterai plus longtemps ici. Dans une lettre à mon oncle, j'ai laissé entrevoir mon désir d'aller aux bains de mer, et j'attends de sa grâce et de sa *sagacité* que ce vœu pourra s'accomplir. Salomon Heine

a passé ici en voyage, m'a fait tout de suite chercher. et a été amical au delà de toute idée; aussi ai-je passé avec lui des heures agréables. Mais, comme des étrangers ont été constamment présents, je n'ai pu parvenir à lui parler de mes affaires personnelles, et, au moment où j'allais partir avec lui pour Cassel, la voiture s'est trouvée si remplie, que Pierre Schlemihl [1] a dû rester en arrière. — Pourtant j'ai assez d'esprit pour ne pas croire qu'il fera beau demain parce que le soleil a brillé aujourd'hui.

Ci-joint, un paquet de Thèses dont tu enverras un exemplaire chez M. de Varnhagen. (Ne peux-tu pas me dire s'il est parti ou non?) Remets-en un aussi au conseiller Hitzig, dont le vif intérêt à tout ce qui m'arrive m'a toujours fait un vif plaisir. Salue-le aussi. Distribue les autres exemplaires à nos amis et connaissances, Zunz, Rubo, Lehmann, Lessmann, le vieux Friedländer, et, si tu veux aussi, aux Hillmar. aux Veit, etc. Si tu pouvais faire parvenir un exemplaire à Gans ou à Marcus, j'en serais bien aise. Salue très-cordialement Zunz; dis-lui que je le remercie beaucoup de ses notes. Des juifs ont réel-

1. Le héros du récit le plus connu d'Adalbert de Chamisso.

lement habité Grenade en 1492 ; car ils sont expressément mentionnés dans la capitulation de cette ville. Quant à Abarbanel, j'ai réussi à mettre la main sur la dissertation de Majus *(Vita Abarbanelis);* j'ai comparé toutes les sources chrétiennes, et n'ai trouvé que peu de chose.

Adieu ; écris-moi bientôt ; si ta lettre ne me trouvait plus ici, je donnerai ordre qu'on me l'envoie. Si tu n'as rien d'important à me communiquer, ajourne ta lettre jusqu'à ce que je te dise si je vais aux bains.

Aujourd'hui (je te l'ai déjà dit), je suis mort, ou, tout au moins, j'ai tant de confusion dans la tête, que je sais à peine ce que j'écris. Mais ce que je sais fort bien et très-clairement, c'est que tu es mon meilleur et plus véritable ami, et que je suis le tien.

P.-S. — Envoie aussi un exemplaire des Thèses au professeur Gubitz, et au banquier Lipke. Ils ne savent le latin ni l'un ni l'autre ; mais ils ont été jadis aimables pour moi.

L

A FRÉDÉRIQUE ROBERT

Lunebourg, le 12 octebre 1825.

A la plus belle, la meilleure, la plus aimable des femmes.

Je mentirais en vous disant, avec les hyperboles ordinaires entre amis, que le temps pendant lequel je ne vous ai pas vue m'a paru un siècle, et que je brûle d'impatience de vous revoir. Il me semble, au contraire, que c'est hier seulement que je vous ai quittée, et même, à dire la vérité, vous ne me manquez aucunement, car toujours se tient en personne devant moi la parfaite Turque dans sa beauté merveilleuse, avec toute sa grâce et son amabilité. Si le souvenir me suffit ainsi, et que je ne désire pas autre chose, ne m'accusez pas, au nom du ciel, d'avoir le cœur sec et paresseux en amitié ; non, mais je suis ainsi fait, grâce à Dieu !

Je ne vous écrirais pas même. belle dame, n'était cet Almanach de malheur. Il se fait tellement attendre. que je suis tenté de croire qu'il finira par ne

pas paraître du tout. Or, ce serait une vraie fatalité pour moi; car le *Voyage du Hartz,* vu ses nombreuses allusions au présent, aurait dû paraître comme nouveauté, et c'est seulement parce que la conclusion de ma Nouvelle n'était pas terminée que je me suis décidé à le publier dans un Almanach qui ne paraissait qu'en automne. En outre, mes écrits ont si rarement trait au présent, que, quand une fois j'ai pondu quelque chose de semblable, maintes considérations publiques et privées me sollicitent de ne pas ajourner l'impression. Enfin quelques amis peu scrupuleux (Robert dirait des ennemis intimes), qui ont eu entre les mains le manuscrit du *Voyage* et en ont copié des fragments, pourraient encore me jouer le tour de les publier en les altérant. Vraiment, ce n'est point par mauvaise humeur que je mentionne tout cela, c'est pour qu'on ne me reproche pas de mesquines préoccupations de boutique. Et si, dans ce moment, je suis d'humeur morose, ce n'est assurément pas contre la belle et chère Frédérique: c'est contre moi-même, et contre Louis Robert, dont j'ai lu enfin *l'Oiseau de paradis.* Mon ami, le docteur Christiani de Gœttingue, l'homme le plus lettré de tout le Ha-

novre, me l'a remis avec des éloges enthousiastes; je l'ai lu la semaine passée, et j'en ai été médiocrement édifié. Je puis dire cela à vous et à Robert, mais je me garderai bien d'en rien laisser voir aux autres; car les autres n'ont aucune idée de ce qui manque à mes yeux à cette pièce, et ce qui m'y déplaît est précisément ce qui les divertit le plus. Mais à vous, — voyez bien s'il n'y a personne autre que Robert dans la chambre, — à vous, je puis ouvrir mon cœur; peu avant de lire *l'Oiseau de paradis*, j'avais appris à connaître de tout autres oiseaux, c'est-à-dire ceux d'Aristophane. Peut-être, belle Frédérique, n'avez-vous jamais entendu parler de ceux-ci, ou bien n'en avez-vous rien entendu dire de correct. Mon maître lui-même, dont la finesse passerait pourtant par le trou d'une aiguille, A.-G. de Schlegel, en a parlé dans son Cours sur l'Art dramatique, d'une manière insupportablement fausse et superficielle, ne voyant qu'une plaisanterie gaie et baroque dans l'idée d'Aristophane, qui montre ici les oiseaux se réunissant de toute part, fondant une ville dans les airs, et déclarant aux dieux qu'ils leur refusent désormais l'obéissance, etc. Mais il y a dans ce poëme un sens profondément sérieux, et, tandis

qu'il amuse royalement les spectateurs *exotériques* (c'est-à-dire les badauds d'Athènes), par des figures, et des railleries, et des saillies, et des allusions fantastiques; — ainsi, par exemple, à propos des ambassades d'alors, le spectateur *ésotérique* (c'est-à-dire moi) découvre dans *les Oiseaux* une prodigieuse vue d'ensemble sur l'univers; j'y vois la folie humaine affrontant les dieux, une véritable tragédie, d'autant plus tragique, que cette folie finit par triompher et garde jusqu'au bout l'heureuse illusion que sa ville aérienne existe réellement, que les dieux ont été vaincus, et qu'elle a tout obtenu, même la possession de la toute-puissante et superbe Basilea.

Je sais très-bien, belle dame, que vous ne voyez point encore où j'en veux venir, et même, si vous lisiez *les Oiseaux* dans la lourde traduction de Voss, vous ne le comprendriez point encore; car personne ne saurait traduire ces chœurs aériens se perdant dans l'infini, cette poésie ailée, escaladant hardiment le ciel, ces chants de triomphe de la folie, enivrants comme des mélodies de rossignols en gaieté. Et pourtant il m'a fallu écrire tout cela pour que vous n'éclatiez pas de rire à ma barbe en m'entendant repro-

cher à l'*Oiseau de paradis* de Robert, de n'être pas une tragédie! « Prétention inouïe! vous écriez-vous avec surprise : il faut qu'une comédie soit une tragédie!... » Mais Robert est devenu sérieux, il sait que je ne demanderais rien de semblable à quelque pièce légère, dialoguée à la française, mais qu'il en est tout autrement pour la comédie romantique. Robert a fort bien saisi le caractère distinctif de ces deux espèces de drames, c'est-à-dire que la comédie romantique se détache complétement du sol, et flotte en quelque sorte hardiment dans l'air; et ce que raconte la vieille légende populaire de l'oiseau de paradis réel, c'est-à-dire qu'il n'a point de pattes, et ne peut marcher sur la terre, peut s'appliquer avec éloge au sien. Mais il y manque une vue grandiose du monde, et une intuition de ce genre est toujours tragique. Elle ne peut être compensée par un regard jeté sur le monde de la scène, par une vue comique des misères du théâtre, ou de quelques-unes de celles du monde réel : c'était là le sujet d'une comédie ordinaire, dans la donnée conventionnelle et non pas d'une comédie romantique. Combien grand et réussi est, en échange, *le Babouin*, cette comédie vraiment aristophanesque! Il y a là

une vue plus étendue du monde que dans *le Paria* lui-même, et *le Babouin* est au fond plus tragique. Au premier moment, on rit de bon cœur de ce babouin qui se plaint avec amertume de l'oppression et des outrages de créatures plus privilégiés que lui; mais, en y réfléchissant davantage, on est bientôt tristement frappé de cette vérité cruelle, que ces plaintes sont au fond parfaitement légitimes. Là est cette ironie qui est toujours l'élément essentiel de la tragédie. Il est impossible, à moins de tomber dans ce qui est le contraire même de la poésie, de représenter autrement que dans le vêtement bariolé de la folie, ce qu'il y a de plus monstrueux, de plus effrayant et de plus horrible; on se réconcilie ainsi avec ces choses; — c'est pourquoi Shakspeare, dans *le Roi Lear*, met dans la bouche d'un fou les vérités les plus hideuses; que Gœthe a choisi la forme d'un jeu de marionnettes pour le sujet le plus formidable de tous. *Faust*: et c'est pour cela aussi qu'un poëte plus grand encore (le poëte primitif, dirait Frédérique), c'est-à-dire Notre-Seigneur Dieu, a mêlé à toutes les scènes de terreur de cette vie une bonne dose de bouffonnerie. — Mais j'écris ici bien plus pour le mari que pour la femme. Faites votre possible, je

vous en prie, pour que *le Babouin* soit bientôt publié.

On ne devrait jamais, il est vrai, comme cela arrive souvent, sacrifier un ami à un bon mot. Mais, quand il s'agit de toute une cargaison de bons mots, on peut bien le permettre. — Qu'est-ce que Robert écrit maintenant ?

J'ai appris avec plaisir, belle dame, que vous aviez fait la connaissance de mon oncle Salomon Heine. Vous a-t-il plu ? Dites, dites ! C'est un homme considérable, qui, avec de grands défauts, a aussi les plus grandes qualités. Nous vivons, il est vrai, en démêlés continuels ; mais je l'aime extraordinairement, presque plus que moi-même. De nature et de caractère, nous nous ressemblons d'ailleurs beaucoup. La même hardiesse obstinée, la même tendresse d'âme sans limites, la même folie incalculable ; seulement, la fortune a fait de lui un millionnaire, et de moi le contraire, c'est-à-dire un poëte, et, à cause de cela, nous a faits très-différents l'un de l'autre, dans notre manière de voir et de vivre. Je vous en prie, dites-moi comment vous le trouvez. Je le reverrai cette semaine, car je vais m'établir à Hambourg comme avocat. — Pour ma santé, cela

va toujours mieux. J'ai pris, cet été, les bains de mer à Norderney [1]. Je vous enverrai le récit de quelques courses que j'ai faites en mer. Les dames à Norderney m'ont traité avec beaucoup de distinction, et c'était justice. J'ai été là très-aimable et de très-bon ton.

Adieu, belle dame; écrivez-moi, si possible est, tout de suite, pour que je sache si l'Almanach paraît cette année; dans le cas contraire, renvoyez le manuscrit par la poste, à l'adresse du docteur *Juris* H. Heine, chez Hérold et Wahlstab, à Lunebourg. N'allez pas me mettre dans l'embarras; recommandez le paquet afin qu'il ne s'égare pas, et que je ne sois pas obligé de copier une seconde fois mon brouillon. Mais, avant tout, gardez-moi votre amitié. Peut-être vous ferai-je visite l'année prochaine; j'ai le projet de beaucoup voyager et de beaucoup voir. D'ailleurs, ma poéterie l'exige. Si vous écrivez aux Varnhagen, n'oubliez pas de les saluer de ma part. Je salue cordialement Robert, qui ne m'en voudra certainement pas de mes critiques; car je l'aime, et je sais qu'il est magnanime. Enfin je reste, de la

1. Petite île de la mer du Nord, très-près des côtes du Hanovre.

plus aimable des femmes, le serviteur le plus dévoué.

LI

A M. MOSER[1]

Je parcours avec avidité toutes les annonces de librairie pour voir si les *Fleurs du Rhin* ont paru. Elles se font bien attendre, et je suis sur le point d'écrire aux Robert pour en demander la cause. Ce serait une indélicatesse sans pareille si l'Almanach devait ne pas paraître, et que l'on ne m'en eût pas d'avance informé. Dans ce cas, je fais revenir mon manuscrit, et je l'imprime immédiatement. — Il faut même que je peste contre de jolies femmes! — Mais je vois que tu ris; aussi je ne veux rien dire de mon emprunt de dix louis, et songer plutôt au moyen de le couvrir. — Prochainement un mot précis sur ce point.

Informe-toi donc si un *docteur Juris* après avoir soutenu, *pro facultate legendi,* une thèse à Berlin, peut ouvrir un cours de philosophie à l'Université.

1. Sans date; vraisemblablement de Lunebourg, commencement de novembre 1823.

Écris-moi beaucoup. Je parle constamment de toi avec mon frère, que j'ai trouvé ici. C'est une joie pour mon âme d'entendre redire ce que tu es et ce que tu fais, comment ton esprit est toujours plus étincelant et ta robe de chambre toujours plus délabrée, et comment, le dimanche matin, couvert de ce vêtement tailladé, ton Homère ouvert devant toi, tu grommelles à demi-voix, comme autrefois nos pères devant le *Tausves Jontof* [1]. — Mon frère m'a dit aussi que tu avais été singulièrement édifié par la lecture de Ségur, et que tu l'appelais le nouveau Salluste. Aussi n'ai-je rien eu de plus pressé que de le lire ; j'ai commencé avant-hier, et, ce matin déjà, j'engloutissais le dernier chant. Ce livre est un océan, une odyssée et une iliade, une élégie ossianique, un chant populaire, un soupir du peuple français tout entier ! Un Salluste ?... Va pour Salluste ! Je n'en saurais juger, je suis encore tout étourdi.

Puisqu'il est question de livres, je te recommande le *Voyage de Golowin au Japon*. Tu y verras que les Japonais sont le peuple le plus civilisé de la terre.

1. *Tossefoth Jomtob*, — un commentateur du Talmud.

le peuple de l'urbanité par excellence; je dirais volontiers le plus chrétien, si je n'avais lu, à ma stupéfaction, que rien autant que la croix n'est en haine et en scandale à ce peuple. Je veux devenir Japonais. — Rien ne leur est aussi odieux que la croix. Je veux me faire Japonais.

Peut-être t'enverrai-je aujourd'hui une poésie tirée du *Rabbin*, que j'ai dû malheureusement interrompre encore. Je te prie de ne la communiquer à personne, pas plus que ce que je te dis de mes affaires privées. Un jeune juif espagnol, juif de cœur, mais qui se fait baptiser par bravade, est en correspondance avec le jeune Jehuda Abarbanel, et lui envoie cette poésie, traduite du maure. Peut-être craint-il d'avouer tout uniment à son ami une action qui n'est pas très-noble [1]; bref, il lui envoie cette poésie. — N'y pense pas.

Aussitôt que j'aurai un peu de tranquillité, à Hambourg ou à Berlin, je continuerai *le Rabbin*. Je veux décrire mon dernier voyage. Mes poésies s'augmentent, et je pourrai bien en publier un petit vo-

1. Ce passage significatif marque le moment précis où Heine passa au protestantisme, et se fit baptiser.

lume à Pâques. J'ai là, tout prêts, les matériaux de grands ouvrages, et j'espère que le bon Dieu me donnera des jours de santé.

Salue Zunz et sa femme pour moi. Je le remercie de se montrer si obligeant pour mon frère. Celui-ci m'a raconté de Zunz beaucoup de nouveaux bons mots.

Je suis dans une grande attente du retour de Gans. Je crois réellement qu'il reviendra sous la forme d'Éli Gans [1]. Je crois aussi que. si la première partie du *Droit de succession* peut être envisagée à bon droit (selon la classification bibliographique de Zunz) comme une *source* pour l'histoire juive, la portion de ce même *Droit* qui paraîtra après le retour de Gans de Paris, ne sera pas plus une source pour cette histoire que les paroles de Savigny, et d'autres *Gojim* et *Reschoim* [2]. Bref, Gans reviendra de Paris, chrétien, dans le sens le plus aquatique du mot. Je crains que Sucre-Cohn ne soit son Karl Sand [3].

1. C'est-à-dire du *dieu Gans.*
2. Les *gentils* et les *impies.*
3. L'assassin de Kotzebue.

Le 8 (vraisemblablement le 8 novembre 1825).

Mon frère — qui te fait saluer — a reçu hier au soir ta lettre. Je n'ai plus que peu de temps, et la mienne est assez longue ; autrement, je te dirais encore beaucoup de choses. Moi aussi, j'ai la tête pleine de soucis, et je me vois déjà devant les portes [1] de Hambourg. Fais-donc insérer, dans n'importe quel journal, que j'ai fait mon doctorat à Gœttingue, ou bien prie Lessmann, que je salue cordialement, de le faire à ta place. Il faut que j'avise à ce qu'on chante mes louanges, et je puis le faire en bonne conscience ; car, chaque jour, je gagne en étendue et en objectivité poétiques.

J'ai lû ce que *l'Impartial* [2] raconte de Gans, et je m'en suis fort diverti. J'apprends, à ma grande sur-

1. Il y a ici, dans l'original, un calembour intraduisible; le mot allemand *Thor*, signifie également *porte* et *fou*.

2. Voici le singulier article de *l'Impartial* du 1er novembre 1825, auquel se rapporte le passage ci-dessus : « Les journaux le plus récemment arrivés de l'Amérique du Nord contiennent un document des plus remarquables, une *proclamation* adressée aux juifs, par Mardochée Noah, citoyen des États-Unis d'Amérique, ancien consul américain à Tunis, haut shérif de New-York, conseiller, et, par la grâce de Dieu, gouverneur et juge d'Israël. Comme les temps sont venus où les promesses faites au peuple de Dieu doivent s'accomplir, il fait connaître et savoir à

prise, que notre comète est maintenant visible à Londres. S'il y est *anglisé*... Mais le temps presse.

Adieu : aime-moi toujours. Ma santé s'améliore. Si tu peux faire parvenir mes salutations à Varnha-

tous les juifs dispersés dans le monde qu'un asile leur est préparé, où ils trouveront la paix, l'aisance et le bonheur, où leurs personnes, leurs propriétés et leurs droits religieux seront sauvegardés, où ils pourront se préparer pour le grand rétablissement final dans leur antique héritage, qu'annoncent avec tant de force les signes du temps ; — et cela, dans un pays découlant de lait et de miel, où Israël pourra se reposer sous sa vigne et son figuier. Cet asile est dans l'État de New-York, le plus grand et le mieux cultivé de la Confédération. Le lieu où doit être fondé le point central de cet asile, la ville d'Ararat, est la Grande-Ile (Grand-Island), sur le Niagara, à quelques milles des lacs Ontario et Érié. Cette île, d'une longueur de douze milles, et de trois à sept de largeur, contient 17,000 acres d'un sol extraordinairement riche et fertile, est admirablement située pour le commerce et le trafic, et deviendra un jour le centre de l'activité commerciale la plus considérable dans le nouveau et meilleur monde. M. Noah espère surtout que ses coreligionnaires apprendront avec bonheur qu'ils pourront devenir, dans cette contrée, propriétaires fonciers, droit dont ils sont dépouillés depuis tant de siècles. Au nom de Dieu, qui a conduit autrefois leurs aïeux hors du pays d'Égypte, il renouvelle, en vertu de cette proclamation, le gouvernement de la nation juive sous les auspices et la protection de la constitution des États-Unis, et somme tous les rabbins, présidents, anciens des synagogues, etc., de faire accueillir et exécuter cette proclamation. La première mesure prise par M. Noah est d'ordonner un dénombrement du peuple, avec l'indication de l'âge et des occupations de tous, et spécialement de ceux qui se distinguent en quelque manière. Ceux qui, pour un motif quelconque, préféreront rester au lieu où ils se trouvent, sont libres de le faire. Mais l'on attend d'eux qu'ils favorisent

gen, n'y manque pas. Ne manque pas non plus de saluer pour moi le conseiller Hitzig. Dis-lui que j'ai été fort occupé de lui à Norderney; car, parmi le peu de livres que j'y ai trouvés, était la *Biographie*

l'émigration des individus jeunes et entreprenants, et surtout de ceux qui peuvent faire honneur au caractère national par leur industrie, leur loyauté et leur patriotisme. Les juifs qui sont au service militaire des différents souverains d'Europe, doivent y rester jusqu'à nouvel ordre, et se conduire bravement et fidèlement. Dans la lutte entre les Grecs et les Turcs, Mardochée Noah ordonne de garder une stricte neutralité; car, autrement, il pourrait mésavenir aux nombreux juifs qui vivent sous le sceptre du sultan. Les dons annuels qui sont envoyés depuis des siècles aux frères de Jérusalem ne doivent point être suspendus; les établissements d'éducation et de bienfaisance existant partout doivent être augmentés, afin que la vertu et la sagesse règnent constamment parmi le peuple élu. En outre, la polygamie, qui règne encore chez les juifs d'Asie et d'Afrique, est interdite pour toujours, et le mariage ne peut se conclure que lorsque le fiancé et la fiancée ont atteint l'âge requis, et savent lire et écrire dans la langue du pays où ils vivent. — Les prières seront toujours prononcées en langue hébraïque; mais les discours de circonstance, etc., pourront l'être dans la langue d'autres pays. Les juifs caraïtes (c'est-à-dire, les sectateurs des livres de l'Ancien Testament, à l'exclusion du Talmud, etc.) et samaritains, ainsi que les juifs noirs de la Cochinchine, de l'Inde et de l'Afrique, et les sectaires de la côte de Malabar, doivent participer également aux droits et aux priviléges religieux de la nation. Les Indiens du continent américain, en tant qu'originaires d'Asie, doivent peu à peu être réunis au peuple élu. En outre, une capitation annuelle de trois sicles, soit un écu d'Espagne, est établie pour couvrir les frais de la réorganisation du gouvernement, de subsides aux émigrants, d'achats d'outils de labourage, etc. Le Consistoire de Paris doit élire, tous les quatre ans, un juge en

d'Hoffmann, que j'ai relue encore. Je le remercie de son intérêt persévérant, lui qui entend si peu parler de moi. Tu pourrais bien lui communiquer (mais à personne autre) l'*Idylle du Hartz*.

Israël ; toutes les congrégations ont une voix dans cette élection. Sont nommés commissaires de Mardochée Noah : le grand rabbin Abraham de Cologna, chevalier de la couronne de fer, et président du Consistoire israélite de Paris ; le grand rabbin Andrade, à Bordeaux ; les rabbins Herschell et Mendoza, à Londres ; Aaron Nunez Cardoja, à Gibraltar ; Abraham Busaac, à Livourne ; Benjamin Gradis, à Bordeaux ; le docteur E. Gans et le professeur Zunz, à Berlin ; le docteur Leo Wolf, à Hambourg. Ils sont tenus de travailler à atteindre le but indiqué dans la proclamation, de nommer des agents dans les diverses parties du monde, de fonder des sociétés d'émigration, afin que les juifs soient centralisés davantage, et forment un corps distinct à la tête duquel, dans les différents royaumes et républiques, seront placés des fonctionnaires nommés par Mardochée, sur la proposition des commissaires susnommés. Ceux-ci recevront incessamment des instructions sur ce point. Le Consistoire de Paris enverra trois délégués aux États-Unis, pour faire un rapport sur l'état actuel de la confédération. Rheshodes Adar, ou le 7 février 1826, sera célébré comme un jour d'actions de grâces et de prières. Enfin, la proclamation recommande aux juifs la paix et la concorde entre eux, la douceur et la bienveillance, la tolérance et la libéralité envers ceux qui appartiennent à une autre foi, la fidélité, la modération, l'épargne et le travail. — La proclamation est datée de Buffalo, dans l'État de New-York, le 2 tisri de l'an du monde 5585, qui est le 15 septembre 1825, dans la cinquantième année de l'indépendance américaine, et signée par le juge et son secrétaire *ad interim*, A.-B. Seixas. — On lit dans le *New-York commercial Advertiser* une relation détaillée de la journée du 15 septembre à Buffalo, où le gouvernement juif fut élu en la personne de M. Noah. »

As-tu ouï dire que mon cousin Schiff entreprenait la continuation du *Chat Murr* d'Hoffmann? Cette terrible nouvelle a failli me tuer[1]. — Salue Lehmann, ainsi que les Veit, et dis-leur que je prendrai la liberté de faire visite à madame Veit. Mais comment trouver l'adresse de cette dame, car il y a sûrement beaucoup de Veit à Hambourg? Excuse-moi, cher Moser, d'écrire si confusément; j'ai beaucoup écrit aujourd'hui; aussi ne me demande pas de bien construire, ni de relire ma lettre, ô grand latiniste!

A propos, si j'oublie parfois de saluer les Hillmar, salue-les tout de même. Ne va pas me décrier non plus comme un mauvais juriste. Sois tranquille, assez de gens le feront qui, pour cela, n'ont pas besoin d'être mes amis. Mais c'est pure envie de ta part : tu es jaloux de ce que je suis docteur, et tu épilogues sur ma science juridique, sans laquelle je suis ton fidèle ami.

1. Malgré l'épouvante de Heine, on assure que Schiff était un homme d'esprit. Cet écrivain satirique est mort dans la pauvreté, à Hambourg.

LII

AU MÊME

Maudit Hambourg, le 14 décembre 1825.

Cher Moser, homme excellent et enviable !

Tu es bien injuste pour moi. Je ne veux pas de grandes lettres, quelques lignes me suffisent, et pourtant je ne les reçois pas. Et jamais je n'en ai plus senti le besoin que maintenant ; car de nouveau la guerre civile a éclaté en moi, et tous mes sentiments se révoltent — pour moi, contre moi, contre le monde entier. Je te dis que c'est une mauvaise plaisanterie. — N'en demande pas davantage.

Me voici maintenant logé rue de l'A B C, fatigué de courses, de sentiments et de pensées sans objet : au dehors, nuit et brouillards, un spectacle infernal, et grands et petits courant déjà les boutiques pour acheter les cadeaux de Noël. Au fond, c'est gentil aux Hambourgeois de songer six mois d'avance aux étrennes qu'ils feront à Noël. Et toi aussi, cher Moser, je ne veux pas que tu puisses te

plaindre de ma lésine, et, comme précisément aujourd'hui je ne suis pas en fonds, et que je ne veux pourtant pas t'acheter une bagatelle ordinaire, je vais te donner pour Noël quelque chose de tout à fait à part, c'est-à-dire la promesse de ne pas me brûler immédiatement la cervelle.

Si tu savais ce qui se passe en moi, tu jugerais que cette promesse est vraiment un présent de grand prix, et tu ne rirais pas comme tu le fais sans doute, mais tu deviendrais aussi sérieux que je le suis moi-même.

J'ai lu dernièrement *Werther*. C'est un vrai bonheur pour moi.

Dernièrement aussi, j'ai lu le *Kohlhaas* [1] d'Henri Kleist; je suis plein d'admiration pour l'écrivain, je ne puis assez regretter qu'il se soit tué, mais je comprends très-bien pourquoi il l'a fait.

1. Récit célèbre, le plus populaire des ouvrages de Kleist. — On sait que Kleist, jeune encore (il n'avait que trente-quatre ans), après avoir sollicité plusieurs de ses amis de se tuer avec lui, finit par se suicider près de Potsdam, avec madame Vogel, son amie et non pas sa maîtresse, atteinte déjà d'un mal incurable. Le patriotisme de Kleist, profondément blessé par l'abaissement de son pays sous les armes de la France, fut une des causes de cette mort précoce, qui priva l'Allemagne d'un écrivain dont le beau génie n'eut pas le temps de mûrir

Pour ce qui regarde ma vie extérieure, il ne vaut pas la peine d'en parler. Tu verras Cohn ces jours-ci, et il pourra te raconter comment je suis venu à Hambourg, comment j'ai voulu me faire avocat, et ne le suis point devenu. Il est probable que Cohn ne pourra t'en dire la raison ; moi non plus. J'ai de tout autres choses dans la tête, ou, pour mieux dire, dans le cœur; et je ne veux pas me tourmenter à découvrir tels motifs de mes actions.

Je compte rester ici jusqu'au printemps, à m'occuper de moi-même, et aussi, je pense, à me préparer pour les cours que je veux donner à Berlin.

Puis-je attendre, pour te rendre les dix louis, mon arrivée à Berlin ? Dis-le-moi franchement. Je suis profondément vexé de garder cet argent plus longtemps que je ne croyais. L'Almanach, au moyen du duquel je comptais te rembourser, n'a pas paru cette année. Dépenses sur dépenses, anéantissement de mes plans pour Hambourg, et d'autres choses encore, sont cause que je ne sais aujourd'hui où donner de la tête.

Nous parlons beaucoup de toi, et Wohlwill prétendait dernièrement que, quand un ami te vole, tu lui conserves pourtant ton amitié, et dis seule-

ment : « Il a ce défaut, c'est vrai, mais il faut le lui passer à cause de ses qualités. » — L'épaisse *monade* ne sait pas lui-même avec quelle frappante justesse il t'a caractérisé, toi et cette hauteur morale à laquelle il a fallu s'élever, tête et cœur, pour être capable d'une semblable tolérance. J'y suis bien arrivé moi-même, non pas, il est vrai, parce que je regarde du haut en bas, mais du bas en haut.

Je ne sais que penser : Cohn m'assure que Gans prêche le christianisme, et cherche à convertir les enfants d'Israël. Si c'est par conviction, Gans est un sot; si c'est par hypocrisie, un gredin. Je ne cesserai pas, c'est vrai, de l'aimer: j'avoue pourtant qu'il m'aurait été beaucoup plus agréable d'apprendre qu'il avait volé des cuillers d'argent.

Que toi, cher Moser, tu penses comme Gans, je ne puis le croire, bien que Cohn l'affirme et prétende le tenir de toi-même. — Il me serait très-pénible que mon propre baptême pût t'apparaitre sous un jour favorable. Je t'assure que, si les lois avaient permis de voler des cuillers d'argent, je ne me serais pas fait baptiser. Je t'en dirai davantage plus tard.

Samedi dernier, j'ai été au temple, et j'ai eu la

joie d'entendre de mes propres oreilles les sorties du docteur Salomon contre les juifs baptisés, contre « ces gens, disait-il avec une intention mordante toute particulière, qui, par le seul espoir d'arriver à *une place* (*ipsissima verba*), se laissent entrainer jusqu'à devenir infidèles à la foi de leurs pères. »

Je t'assure que la prédication était bonne, et que je compte faire visite, ces jours-ci, au docteur Salomon. — Cohn se montre grand pour moi. Je dîne chez lui le *Schabbes*[1]; il assemble des boulettes brûlantes sur ma tête[2], et je mange avec contrition ce mets national sacré, qui a plus fait pour la conservation du judaïsme que les trois livraisons de la *Revue*.

Vendredi.

Pendant que je t'écrivais hier, j'ai reçu ta chère lettre du 13 décembre. J'aurais beaucoup de choses à t'en dire; mais il faut me borner à ce qui, dans ce moment, me semble le plus important.

Donc, j'ai envie, à Pâques prochain, de faire

1. Le samedi (*Sabbat*).
2. Un mets excellent de la cuisine juive.

imprimer sous ce titre : *le Livre du voyageur, première partie*, les ouvrages suivants :

1° Un volume *Intermezzo,* à peu près quatre-vingts petits morceaux poétiques, la plupart tableaux de voyage, et dont tu connais déjà trente-trois.

2° Le *Voyage du Hartz*, que tu liras ces jours-ci dans le *Gesellschafter*, mais incomplet.

3° Le Mémoire que tu connais sur la Pologne, complétement refondu, et préfacé.

4° Les *Poëmes de la mer*[1], que tu trouveras en partie ci-joints.

Si le conseiller Hitzig voulait me faire un très-grand plaisir, il s'intéresserait à cette publication. Je lui écrirais même à ce sujet, s'il n'y avait pas quelque chose d'odieux à ouvrir une correspondance en demandant ainsi un service. La question est, d'abord, d'offrir le livre à Dümmler, comme éditeur; ensuite d'obtenir de lui des honoraires aussi forts que possible. Je lui dois encore quelque chose pour

1. Cette série de poésies que Heine, dans sa correspondance appelle tantôt les *Poëmes de la mer*, tantôt les *Tableaux de la mer*, tantôt *la Mer du Nord*, tout court, a été reproduite sous ce dernier titre dans ses œuvres françaises (voir *Poëmes et Légendes*, page 117. Paris, Michel Lévy frères, 1865). — C'est, à mon gré, la plus parfaite de ses œuvres poétiques.

des exemplaires de mes *Tragédies* dont il pourra retenir la valeur, bien qu'il m'ait promis de me les laisser à un prix modique, sur ma remarque que je ne les avais remis qu'à des journaux et à des personnages littéraires, et dans le seul but de procurer au livre des protecteurs et des porte-voix.

Il faudrait examiner avec Dümmler s'il ne serait pas à propos de faire réimprimer l'*Intermède lyrique* placé entre les deux tragédies, d'y joindre le nouvel intermède [1], et de faire paraître le tout à part, en un petit volume de dix à onze feuilles, sous le titre de *Grand Intermède*. Ce volume formerait un tout de la plus haute originalité, et ne manquerait pas de nombreux amis, car il ne serait pas si facile de trouver son égal. Les autres morceaux indiqués plus haut (1. 2. 3.) seraient très-suffisants pour former de même un volume à part. Tu peux, en tout cas, cher Moser, si Dümmler était tenté, par un égoïsme d'éditeur facile à comprendre, de refuser le plan ci-dessus, lui dire de ma part que je renoncerais à tout honoraire pour la réimpression de l'*Intermède*

1. Cette série figure dans les Œuvres françaises sous le même titre, l'*Intermezzo* (*Poëmes et Légendes*, page 80. Paris. Michel Lévy frères. 1865).

lyrique, de sorte qu'il n'aurait presque à payer que la moitié des feuilles composant le volume.

Je crois que Hitzig parviendrait facilement à décider Dümmler.

La censure maltraitera probablement le *Voyage du Hartz* dans le *Gesellschafter*, où je le publierai d'abord. J'espère, toutefois, qu'il pourra paraître en entier dans *le Livre du voyageur*.

Le Mémoire sur la Pologne sera complétement remanié et très-augmenté. Des lettres de Varsovie, et les événements du jour m'engagent à le publier maintenant; je n'ai jamais attaché moi-même grand prix (et toi aucun) à ce travail; mais d'autres m'assurent (ainsi Sartorius) que son contenu lui donne de l'importance, et qu'il attirera l'attention générale. Je pourrais t'en dire beaucoup là-dessus, si je ne savais que cet écrit ne t'a jamais plu.

Les *Poëmes de la mer*, dont Cohn te remettra le manuscrit, te plairont, j'espère, d'avantage. Je désire que tu ne les communiques à personne, si ce n'est au conseiller Hitzig, en le priant de les garder par devers lui. Tieck et Robert ont, sinon créé, du moins fait connaître la forme de ces poésies; mais le contenu est ce que j'ai écrit de plus original. Tu

vois que, chaque été, je me dépouille de ma chrysalide, et qu'un nouveau papillon prend son vol. Je ne suis donc pas emprisonné dans une seule manière lyrique. dans les deux strophes malicieuses de mes petits *Lieder*.

Quant au second et au troisième volume du *Livre du voyageur*. ils renfermeront. si Dieu le veut, une nouvelle espèce de *Reisebilder*. des lettres sur Hambourg, et *le Rabbin,* qui maintenant, hélas ! est encore interrompu.

Ce matin. j'ai lu avec un vrai déplaisir la dernière livraison trimestrielle des *Annales de Vienne*. Il s'y trouve un examen critique de mes *Tragédies*, ou bien plutôt de moi-même. Il faut que tu le lises, car il t'atteint comme moi. d'abord parce que, moi et Auerbach. nous te représentons. ensuite parce que tu es une partie de moi-même. — Je m'attends à des attaques pires encore. Que l'on rabaisse le poëte. peu m'importe; mais que l'on fasse des allusions si crues à mes circonstances privées. ou plutôt qu'on me fustige de la sorte, voilà ce qui m'est tout à fait insupportable. J'ai des chevaliers d'industrie chrétiens dans ma propre famille. etc.

Mes affaires n'ont jamais été plus épineuses que

dans ce moment. — A propos, veux-tu écrire une préface pour le *Grand Intermède?* Ce serait gentil, et tu aurais bien des choses intéressantes à dire.

Lundi.

Cohn, à qui je voulais remettre cette lettre, est resté ici quelques jours de plus, et je puis encore t'écrire quelques lignes.

J'ai fait visite à madame Bella Veit, une aimable femme que je compte souvent revoir. Elle ne m'a pas vu dans mon humeur couleur de rose, et je veux lui montrer que je n'ai pas toujours un long visage sérieux. Sa conversation est agréable, et précisément réchauffante comme je l'aime dans ce temps humide et brumeux d'hiver. Elle a des tournures vraiment charmantes. Nous avons parlé de Gans. Et peut-on dans ce monde parler d'autre chose? Chacun le voit, chacun l'écoute. *Alleluia!*

Salue mon frère, Zunz, J. Lehmann, les Hillmar. Si j'avais du temps, j'écrirais à la doctoresse Zunz une jolie lettre juive. Me voilà bientôt parfait chrétien, car je fais le pique-assiette chez les riches israëlites.

Adieu; réponds-moi bientôt, et sois persuadé que

je t'aime et suis, de très-mauvaise humeur, ton grand ami.

LIII

A JOSEPH KLEIN

Hambourg, Noël 1825.

Mon cher Jean Kreisler[1] !

Bien que nous nous soyons consciencieusement promis de nous écrire souvent, il s'est passé trois ou quatre ans sans qu'il soit venu à l'esprit de l'un où de l'autre de tenir parole. Je puis fort bien m'excuser, pour ma part, en te donnant l'assurance que je n'ai pas souvent songé à toi. Mais, hier au soir, — le diable sait comment cela se fit! — j'ai pensé à toi, et bavardé de toi pendant toute une heure, et cela, avec le compositeur Albert Methfessel, à qui j'en ai tant dit de toi, de ton génie musical, qu'il a été vexé comme il faut de ce que je n'ai pu lui procurer sur-le-champ ceux de mes *Lieder* que tu as si excellemment mis en musique. Je t'avoue que j'aurais moi-même grand plaisir à

1. Personnage bien connu d'un des *Contes fantastiques* d'Hoffmann : *le Chat Murr, avec une biographie fragmentaire du maître de chapelle Jean Kreisler.*

les entendre quelquefois; car aucun de ceux qui s'y sont essayés n'a réussi aussi joliment que toi [1], qui avais l'avantage spécial d'avoir la cervelle aussi détraquée que l'auteur des textes lui-même. Il faut pourtant que je convienne que plusieurs de ces compositions me sont inconnues, ainsi les mélodies d'un certain Ries de Berlin qui doivent être très-gentilles. Notre ami Fr... m'a fait tort. — J'ai promis à Methfessel de t'écrire immédiatement pour te demander les compositions ci-dessus. Si tu le désires, il te procurera tout de suite un bon éditeur. On le presse, en effet, de tous côtés de recommander de bonnes mélodies. Quant à lui, il se tourne tout à fait vers l'Opéra. Je ne doute pas qu'il n'y réussisse. Pour ce qui concerne un éditeur, je puis aussi m'en charger. Et pour le succès, de même. Si donc cela te plaît, envoie-moi par la poste les mé-

1. Il existe dans les œuvres musicales laissées par feu Joseph Klein, une fort belle mélodie, non publiée encore, pour le *Lied* de Heine intitulé *les Deux Grenadiers*, pendant longtemps la plus populaire de ses poésies, et qui fut écrite par lui à l'âge de seize ans (*Poëmes et Légendes*, page 167). Le *Lied* des *Deux Grenadiers*, chanté devant Heine sur cette mélodie, en 1854 par quelques-uns des membres de la *Société chorale* de Cologne, fut peut-être la dernière jouissance musicale du poëte, qui s'en déclara ravi.

lodies des *Lieder*, aussi vite que possible; car je ne sais pas si je resterai ici plus de deux mois. Adresse : M. H. Heine, *Dr Juris*, chez M. Maurice d'Embden, boulevard neuf, 167, à Hambourg. Cette adresse est sûre.

Écris-moi aussi, Kreisler, comment tu vas. Ma santé est meilleure. J'ai quitté Gœttingue en juillet, et fait un voyage pour ma santé. A Norderney, une île de la mer du Nord où je prenais les bains de mer, je me suis rencontré accidentellement avec S..... Il s'est marié, afin que cette chère et bonne et candide race ne disparût pas. — Je compte retourner à Berlin au printemps. En attendant, je suis devenu très-célèbre. C'est justice, déjà par ce seul motif que j'écris peu!

J'écris peu... Ici, une association d'idées m'amène à Jean-Baptiste Rousseau : n'as-tu rien appris de lui? A la fin, ma franchise maladive lui a déplu, et à bon droit, et il m'a prévenu dans toutes les formes qu'il rompait avec moi. Au fond, pour moi il est trop bon. Je l'aime et je l'estime. Félicite-le de ne pas me comprendre entièrement; il n'en sera que plus heureux sa vie durant, et moins en danger d'être emporté par le diable. N'est-ce pas que le

gaillard, — je ne parle pas du diable, mais, au contraire, de Rousseau, — n'est-ce pas que c'est un bon enfant, *une âme pleine de bonté d'âme?* J'espère, avant qu'il meure, le revoir, et lui démontrer en riant que tout n'est qu'une plaisanterie, même l'amour, qui nous fait faire des grimaces si particulièrement sérieuses. O Johannes, compose-moi donc un brillant morceau de musique, où une moitié des auditeurs ne puisse se tenir de rire, et l'autre de pleurer. Jean, va souvent à l'église, compose beaucoup, écris-moi souvent, sois sage, salue pour moi Smets, fais-lui dire une messe à mon intention, et adieu!

LIV

A CHARLES SIMROCK[1]

M. Karl Simrock, de Bonn, référendaire au tribunal de la ville, à Berlin.

Hambourg, le 30 décembre 1825.

Cher Simrock,

Tu m'as écrit une fois que l'un de nos compatriotes, Ries, avait mis en musique quelques-uns

1. Poëte et littérateur vivant encore. Une de ses poésies, *Aux trois couleurs,* lui fit perdre, sous Frédéric-Guillaume III, la

de mes *Lieder*. Pourrais-tu me procurer ces compositions? Tu me rendrais un grand service. Une aimable cantatrice m'a supplié hier au soir, pendant trois quarts d'heure, de lui faire avoir quelques-unes de mes poésies en musique. Tu vois, cher ami, que, lorsque j'ai besoin des gens, je leur écris. Mais tu aurais bien mérité que je t'eusse écrit plus tôt ; il y a du temps déjà que, l'*Almanach des Muses* m'étant tombé sous la main, j'ai vu par quelques rimes dont je t'ai tout de suite reconnu l'auteur, que tu penses encore à moi avec amitié, — à moi qui n'ai pas même répondu à ta chère lettre de l'hiver dernier ! — Les excuses ne me manquent pas : — maladie, jurisprudence et paresse. J'ai été fort abattu par la première, mais cela va pourtant mieux. Depuis août, j'ai quitté Gœttingue; j'ai fait un voyage à l'île de Norderney, où j'ai pris avec succès les bains de mer; et maintenant, je veux passer l'hiver ici, et retourner à Berlin avec les premières hirondelles. Là, j'espère te voir. Je suis occupé aujourd'hui d'études historiques, et de pré-

place qu'il occupait dans la magistrature prussienne. Il est surtout connu par ses travaux sur l'ancienne littérature germanique, et ses éditions des *Nibelungen*, du *Livre des héros*, etc.

parations à des œuvres futures. Je fais peu de poésie.

Le bon accueil fait à mes premières productions ne m'a pas encore endormi, comme cela arrive trop souvent, dans la douce croyance que j'étais une fois pour toutes un génie qui n'a plus qu'à laisser couler sa chère et limpide poésie, et se faire admirer de chacun. Personne ne sent plus que moi combien il est pénible de donner en littérature quelque chose qui n'était pas là, et combien il est insuffisant pour tout esprit un peu profond d'écrire uniquement pour plaire à la foule. Il te sera donc facile de comprendre que je ne puis répondre à bien des appels et à bien des espérances. C'est ainsi, par exemple, que mon ami Rousseau s'est irrité de ce que je ne l'aie pas vigoureusement soutenu dans ses entreprises poétiques, et même, il y a six mois, m'a formellement annoncé qu'il cessait d'être mon camarade, parce que je me suis exprimé sans détours avec lui sur tout ce qu'il y a de vide et de creux dans sa journalisterie. Dis ce que tu voudras, il a réellement du talent, et mérite, ne fût-ce que pour son bon cœur, un meilleur sort dans la littérature. Mais que le diable emporte son activité sans but! A

moi du moins, il me semble que, pour un esprit vigoureux, il est moins rebutant de faire quelque chose de mauvais que quelque chose de nul.

Ne ris pas, cher Simrock, de cet accès de sérieux grondeur; toi aussi, tu y passeras un jour, quand tu seras las de maintes choses qui peut-être t'amusent encore aujourd'hui. J'ose croire que nous avons en commun bien des manières de voir, et c'est ainsi que je m'explique comment beaucoup de mes poésies peuvent te plaire, à toi, Simrock, et comment, moi aussi, j'ai reconnu une affinité d'esprit dans plusieurs des tiennes que j'ai rencontrées dans le *Gesellschafter*, ou l'*Almanach des Muses*. Nous n'en sommes plus l'un et l'autre aux premières effusions des jeunes années et des jeunes amours, et, quand parfois pour nous la poésie lyrique reparaît encore, elle est pénétrée de part en part d'un élément plus spirituel, l'ironie, qui, chez toi, se montre encore à la Gœthe, riante et amicale, tandis que, chez moi, elle a passé d'un saut à une sombre amertume, Je souhaite fort que ton ironie conserve ce coloris agréable, mais je ne le crois pas, et je crains de rencontrer un jour dans tes poésies moins de parfums de roses, et plus de belladone.

Mais je voulais seulement t'écrire au sujet des compositions de Ries. J'en payerai volontiers le prix si elles sont publiées, ou les frais de copie, au cas où elles seraient encore manuscrites. Seulement, envoie-moi tout cela sans retard par la poste.

Et, maintenant adieu, et garde un amical attachement à ton ami et compatriote.

LV

A M. MOSER

Hambourg, le 9 janvier 1826.

Cher Moser,

J'espère que Cohn m'apporte une longue lettre de toi.

S'il n'est pas encore parti, renvoie-moi par lui, je te prie, les *Tableaux de la mer*. Il faut que je les revoie avant l'impression. — Quant à Dümmler, j'attends ta réponse. Dans l'intervalle, j'ai à peu près changé d'avis, et je ne suis plus décidé à faire réimprimer l'ancien *Intermezzo*, tandis que je compte introduire les nouvelles petites poésies dans le livre où se trouveront les *Poëmes de la mer*, et le

Voyage du Hartz, et n'en faire qu'un seul tout. Il ne s'agit donc plus que d'offrir à Dümmler un volume d'environ dix-huit à vingt feuilles. J'écrirai ces jours-ci au conseiller Hitzig, pour traiter avec détail cet objet.

Ce g..... de Gubitz, malgré sa promesse écrite, n'a pas encore publié, dans le *Gesellschafter*, le *Voyage du Hartz*. Le g..... n'aura plus une ligne de moi.

Ne ris pas de mes misères. Le monde, il est vrai, est occupé maintenant de plus grands intérêts. Il y a eu ici de grandes bourrasques dans le monde mercantile, et, malgré mon isolement, j'ai dû ressentir l'effet de ces tempêtes. — Je vis tout à fait seul, je lis Tite-Live, je fais la révision de mes vieilles idées, tout en raffinant quelques idées neuves, et je n'écris rien qui vaille.

Quant à mes circonstances extérieures, je ne puis et ne veux t'en parler que peu aujourd'hui. Je puis seulement te dire en confidence que cela va mieux pour moi que je ne le sais moi-même. — Celui qui s'entend le mieux à me tourmenter, c'est encore moi-même. — Au fond, je suis si agité, que je ne puis penser à rien en dehors de moi. Si seulement

je retrouvais assez de calme pour écrire *le Rabbin!*

Mes seules relations ici sont les maisons de mes oncles, de ma sœur, du syndic Sieviking, et du candidat Wohlwill. — Mon oncle se montre très-gracieux, très- gracieux. — Pour ma santé, cela ne va pas trop mal, mais je souffre pourtant toujours. L'effet des bains de mer, à Norderney, semble avoir été bon.

Mais que fais-tu toi-même, bon et cher Moser? Au milieu de tes travaux et de tes études multiples, t'est-il encore possible de m'aimer? Ici, je pense plus souvent à toi qu'à Gœttingue, parce que je vis très-isolé. Je me réjouis fort du retour de Cohn. Il me montre beaucoup d'amitié, et m'a rendu de véritables services, chez mon oncle; ce qui est d'autant plus méritoire que ce dernier n'est entouré que de gens qui me sont hostiles. Je suis haï maintenant chez chrétiens et juifs. Je me repens beaucoup de m'être fait baptiser; je ne vois nullement que, dès lors, les choses aient mieux tourné pour moi : au contraire, je n'ai eu, depuis, que malheur. — Mais trêve là-dessus; tu es trop éclairé pour ne pas rire de tout cela.

Salue mon frère; c'est un bon garçon, et j'espère qu'il deviendra un homme.

A propos, si Cohn n'est pas encore parti, je le prie d'acheter pour moi, à la librairie Maurer, un exemplaire de mes *Poésies*, et de me l'apporter. Je lui rembourserai volontiers ce thaler. Je te dis ceci afin que tu n'en fasses pas l'avance. Mais Cohn se chargera-t-il du livre, lorsque dans la malle-poste on ne peut prendre que peu de chose avec soi? — Salue Lehmann, Zunz et sa femme. Mais ne dis pas à Zunz que j'ai mis le nom de Lehman avant le sien.

Les fonds n'auront pas manqué de t'inquiéter aussi. — Peut-on acheter à part, à Berlin, la dernière livraison des *Annales de Vienne?* Je voudrais l'avoir; mais je ne me soucie pas de payer, comme on le demande ici, l'année tout entière. Informe-toi. Cherche aussi à savoir qui a écrit, dans les *Annales*, l'article sur moi [1]. N'est-ce pas drôle? A peine suis-je baptisé, on me vilipende comme juif. Je te le dis, rien que contrariétés dès lors. — Par exemple, on me filoute ma gloire de 1825.

Adieu; écris-moi beaucoup, particulièrement si

1. L'auteur de cet article étendu sur les *Tragédies* de Heine était W. Häring.

tu me veux encore du bien. Wohlwill est malade. Ton ami.

LVI

AU MÊME

Hambourg, le 14 février 1826.

Cher Moser,

Je t'écrirai incessamment une lettre en règle, tout à fait en règle, et gaie. Aujourd'hui, je suis trop pressé et mal disposé. Je ne veux te dire que deux mots.

Notre ami Cohn, par sottise ou à bonne intention, m'a fait plus de mal que n'eût pu en machiner mon plus mortel ennemi. Pendant que je suis ici enfoncé jusqu'au cou dans le travail, et négligeant par cela même mes relations, mon propre beau-frère, qui me déteste, a répandu sur moi des bruits ignobles, (par exemple, que je jouais, etc.), et a mis en mouvement ton ami Cohn, qui, dans l'idée de m'être utile, a été répétant partout que j'étais oisif, que je manquais d'argent, que mon oncle devait m'en fournir, etc. Quand cela m'est revenu, j'ai fait comprendre à ce manant que le peu dont j'ai besoin ne me manquait

pas, et l'ai prié de ne plus se mêler de mes affaires. J'ai mes motifs pour rester en bons termes avec lui jusqu'au mois d'août. Maintenant, quand tu lui écriras, ne dis pas un mot de moi, de mes affaires, ne glisse aucun conseil à mon adresse, etc. Le drôle abuse de tout, et je dois me précautionner contre lui. — Si tu agissais autrement, moi qui ai déjà tant perdu dans la vie, je devrais me résoudre à renoncer aussi à toi et à ton amitié. Voilà mon dernier mot. Toi aussi, je te mets en garde contre de semblables amis. Il vous compromettent sans le savoir.

Je resterai ici un peu plus longtemps que je ne comptais. J'ai beaucoup de choses à terminer. Il faut aussi que j'achève *le Rabbin*, — malgré tes avertissements pusillanimes, — et il paraîtra dans la seconde partie de mes récits de voyages, dont la première sera publiée à Pâques, chez Hoffmann et Campe (j'ai vendu celle-ci pour cinquante louis). Le *Voyage du Hartz*, outrageusement mutilé, doit y figurer, ainsi que les romances espagnoles que je t'ai envoyées, et les *Poëmes de la mer*, que Cohn m'a dit avoir lus. — Tu me comprends. — Ne raconte à personne ce que je t'écris ici. Salue mon frère. Adieu.

LVII

AU MÊME

Hambourg, le 24 février 1826.

Cher Moser,

Bien que fatigué de la tête, il faut que je t'écrive quelques lignes. — Je vois que tu en as fini avec le marquis de Posa, et que tu voudrais jouer maintenant l'Antonio. Crois-moi, je ne suis ni le Tasse, ni fou, et, si j'ai exprimé si formidablement ma colère, c'est que j'avais mes motifs. Peu m'importe ce que l'on pense et ce que l'on dit de moi; mais il en est tout autrement lorsqu'on m'insinue à moi-même ce qu'on a dit ou pensé. C'est mon honneur qui est en jeu. Je me suis battu deux fois à l'Université parce qu'on m'avait regardé de travers, et une fois même au pistolet pour un mot blessant. Ce sont des attaques à la personnalité même, et, ma personnalité une fois entamée, je ne pourrais plus vivre. — Maintenant, je vais tout te dire. Le mari de ma sœur,

irrité du juste mépris que je lui témoignais, a voulu se venger en calomniant partout ma personne et ma manière de vivre, et, entre autres vilenies, il a engagé Cohn, dans mon intérêt, à parler chez mon oncle de ma mauvaise conduite, afin que celui-ci m'éloignât de Hambourg. Cohn, alors, doit avoir dit dans la maison de mon oncle que j'étais joueur, oisif, sans caractère, mal entouré, bref, pis encore, soit qu'il ait voulu faire l'important, ou que, par sottise, il ait cru ainsi m'être utile. Comme de tels hommes, en se donnant des airs de protecteurs des âmes, sont plus nuisibles et dangereux que des ennemis déclarés, j'ai dû te prier, quelles que fussent tes bonnes intentions, de ne pas leur dire un mot de moi. Ces gens-là sont charmés de pouvoir appuyer leurs bavardages en déclarant que les amis les plus intimes de l'individu en question les ont pressés « de faire quelque chose pour lui. » Ah ! ces mots seuls suffisent à me rendre fou. — Moser, je sais que tu m'aimes, il n'y a pas dans mon âme la moindre mauvaise humeur contre toi ; — mais avoue-le sans détour : qu'est-ce que ce commérage que tu as été sollicité par Cohn, et que le conseiller Hitzig l'a été par toi, de chercher pour moi un gagne-pain à

Berlin ? Je suis hors de moi. Mon honneur est blessé jusqu'au fond; mais ce qui me mortifie le plus, c'est que la faute en est à moi, à mon abandon puéril, à ma franchise avec mes amis, ou les amis de mes amis. — Cela n'arrivera plus; je saurai au besoin prendre un air aussi sérieux que vous autres. Si je ne romps pas formellement avec Cohn, et ne lui dis pas avant le 1er août toute ma pensée, c'est que je ne puis faire autrement. C'est lui qui a embourbé le char, à lui de le désembourber. Si tu as encore quelque attachement pour un ancien ami, affermis Cohn dans sa résolution qu'il a du moins exprimée de réparer sa sottise, et songe que tu as contribué aussi, quoique indirectement, à me faire un chagrin inexprimable. J'en suis devenu tout à fait malade. Je ne peux presque pas écrire...

Écris-moi de nouveau, car dans ta lettre il n'y a réellement rien. —Salue nos amis. J'ai lu l'article de Gans dans le *Morgenblatt,* et n'en ai malheureusement pas compris la première moitié. La postérité comprendra d'autant mieux l'allemand de Gans. — Mon petit volume est en pleine impression; dès qu'il sera prêt, je te l'enverrai. Ce livre m'est tout à fait indifférent; en général, il n'y a presque plus rien qui

me fasse plaisir. — J'ai perdu ces jours-ci ma sœur[1]. Adieu, écris-moi bientôt.

LVIII

AU MÊME

Hambourg, le 28 du mois de *Gans* (avril) 1826.

Cette nuit, j'ai pensé plusieurs heures à toi, et j'ai fait, entre autres, cette remarque perspicace que tu as plus de perspicacité que moi. — Si tu es de mon avis, tu avoueras que je possède moi-même quelque perspicacité ; et, si tu penses le contraire, tu conviendras *eo ipso* que je n'en suis pas absolument dépourvu.

Que dois-je faire? Tout ce que j'ai dans l'âme, tous les sentiments de mon cœur ne valent plus rien auprès de toi, et, si je veux me remettre en crédit à tes yeux, il faut que je revendique une certaine dose de pauvre bon sens, puisque tu as coutume de donner quelque chose en échange de cette valeur.

Que faut-il faire? Dois-je m'exposer au soupçon

1. On comprend ce que signifient ces mots : il s'agit d'une brouillerie qui ne fut que passagère. — Madame d'E. vit encore.

de n'avoir du bon sens que pour regagner ton amitié ? Quoi ! je devrais mettre en gage chez un juif les sabots d'or de mon Pégase pour emprunter un peu de bon sens ! donner de l'or pour des gros sous ! — Mais assez de non-sens à propos de bon sens. Je voulais seulement me donner l'air de penser réellement à quelque chose en écrivant tout cela.

Ah ! c'était le bon temps lorsque *Ratcliff* et *Almansor* paraissaient chez Dümmler, quand tu admirais, cher Moser, les beaux passages de ces pièces, et, drapé dans ton manteau, déclamais pathétiquement comme le marquis de Posa, tandis que nous... C'était l'hiver alors, et le thermomètre était tombé jusqu'à Auerbach, et Dithmar grelottait malgré ses pantalons de nankin ; et pourtant il me semble qu'il faisait alors plus chaud qu'aujourd'hui 23 avril, que les Hambourgeois courent dejà la ville et les promenades avec des sentiments printaniers et des bouquets de violettes, etc. etc. Oui, il faisait alors beaucoup plus chaud. Si je ne me trompe, Gans n'était point encore baptisé ; il écrivait de longs discours pour la *Société*, et avait pour devise : *Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.*

Je me souviens que le psaume « Nous étions

assis près des fleuves de Babel » était alors ton triomphe, et que tu le récitais d'une manière si belle, si splendide, si touchante, que j'en pleurerais encore aujourd'hui, et pas seulement sur le psaume.

Tu avais aussi alors quelques pensées excellentes sur le judaïsme, la bassesse du prosélytisme chrétien, la bassesse des juifs qui, en se faisant baptiser, ne veulent pas seulement se tirer de quelque embarras, mais encore obtenir ou escamoter quelque chose, et autres bonnes idées que tu devrais écrire une fois. Tu es assez indépendant pour ne pas craindre de le faire à cause de Gans, et, pour ce qui est de moi, je t'assure que tu n'as nullement à te gêner.

Solon disait qu'on ne peut estimer personne heureux avant sa mort; on peut dire aussi que personne, avant sa mort, ne peut être nommé un honnête homme. — Je suis charmé que Friedländer l'aîné et Bendavid soient vieux et doivent bientôt mourir; ceux-là, du moins, nous les tiendrons, et l'on ne pourra pas reprocher à nos temps de n'avoir pas un seul juste à exhiber.

Pardonne ma mauvaise humeur, c'est surtout de moi-même que je suis mécontent. Je me lève souvent la nuit et me mets devant mon miroir, et je me

dis des injures. Peut-être que je prends maintenant l'âme de mon ami pour un semblable miroir ; mais il me paraît qu'il n'est plus aussi clair qu'autrefois.

Ne sois pas grondeur parce que je le suis. Je veux te donner raison en tout. Dis que je suis injuste, je dirai que tu es juste. Oui, ce qui est encore pire qu'injuste, je suis même subjectif. Et, avec cette subjectivité injuste, je peste contre le beau temps, contre Gans. — Maintenant, si je donne au mois d'avril son surnom ordinaire [1], tu ne m'en voudras pourtant pas. Mais, ô inconstant avril, le plus inconséquent de tous les mois, pardonne-moi si je te fais tort en accolant ton nom à celui de Gans. Tu ne méritais pas cela (je parle du mois); car tu es un mois viril, conséquent, un mois comme il faut, etc., etc.

Salue notre *extraordinaire* ami, et dis-lui que je l'aime. Et ceci est le plus profond sérieux de mon âme. Gans est toujours pour moi une figure que j'aime, bien que ce ne soit pas une figure de saint, et beaucoup moins encore une vénérable figure de

1. Le nom de *Gansmonat* (le mois de Gans). *Gans* veut dire *oie*.

thaumaturge. Je pense souvent à lui parce que je ne veux pas penser à moi. Ainsi je me disais cette nuit : « Quelle figure ferait Gans en paraissant devant Moïse, si celui-ci tout à coup revenait sur la terre? » Et Moïse est pourtant le plus grand juriste qui ait jamais été, car sa législation dure encore aujourd'hui.

J'ai rêvé aussi que Gans et Mardochée Noah [1] se rencontraient à Strahlau, et que Gans, ô prodige ! était muet comme un poisson. Zunz, avec son sourire sarcastique, était là, et disait à sa femme : « Vois-tu, petite souris? » Je crois que Lehmann prononça d'une voix retentissante un long discours, farci des mots de *lumières*, *changement des conditions sociales*, *progrés de l'esprit humain*, un long discours auquel je ne m'endormis pas, car, au contraire, je m'éveillai. Et, ne dormant, plus je fis, comme je l'ai dit, la remarque sagace que tu avais plus de sagacité que moi : — *quod erat demonstrandum.*

1. Voir la note de la lettre à Moses Moser, sans date (commencement de novembre 1825), page 248.

LIX

A VARNHAGEN

Hambourg, le 14 mai 1826.

Et maintenant, après avoir si longtemps retardé, il faut que je vous écrive tout à coup, et très en hâte. Pourtant ceci n'est aucunement une lettre, c'est simplement la demande de remettre en mon nom le volume ci-joint à notre chère, bonne, noble Frédérique [1], et de lui dire à cette occasion beaucoup de belles choses. La lettre proprement dite que j'ai à vous écrire suivra bientôt, et je vous y raconterai au long comment je me trouve, quelle est ma vie actuelle, ce que j'écris et ce que je n'écris pas. Aujourd'hui, deux mots seulement : ma santé s'améliore toujours, et l'air d'ici me convient tout particulièrement. Ma situation extérieure est la même ; je n'ai pas encore réussi à faire mon nid quelque part, et ce talent que les insectes et quelques *doctores juris* de Hambourg possèdent à un

1. Il s'agit de Frédérique Varnhagen (*Rahel*), et non pas de Frédérique Robert, sa belle-sœur.

haut degré, me manque absolument. C'est pourquoi j'ai dû renoncer à mon plan de me faire avocat ici.

Ne croyez pourtant pas que je parte si vite de Hambourg; je m'y trouve exceptionnellement bien; c'est ici la terre classique de mon amour, tout m'y apparaît comme dans un enchantement, une longue vie endormie se réveille dans mon sein, le printemps refleurit dans mon cœur; et, si mes maux de tête invétérés me quittent entièrement, vous pourrez encore attendre de moi beaucoup de bons ouvrages. — Si mes circonstances extérieures sont pénibles, la gloire me protége pourtant contre toute attaque. Malheureusement, et je me l'avoue à moi-même, cette gloire ne gagnera que peu de chose à la publication du premier volume des *Reisebilder*. Mais comment faire? Il fallait absolument publier quelque chose, et je me dis alors que, si ce livre ne pouvait exciter un intérêt universel, et n'était point une œuvre considérable, il ne renfermait en tout cas rien qu'on pût dire mauvais. Ensuite, le *Voyage du Hartz*, tel que l'a publié le *Gesellschafter*, me déplaisait si fort, que j'avais hâte de le refondre, et de le faire paraître sous une forme plus séante. Je l'ai complétement retravaillé. — Donnez-moi, je

vous prie, l'adresse des Robert à Paris, afin que je les sollicite avec instance de faire quelque chose pour mon livre. J'ai perdu, tantôt par ma faute, tantôt innocemment, quantité d'amis secourables, et j'ai gagné en échange énormément d'ennemis. Et, d'ailleurs, je l'ai dit, je n'ai point relativement à ce livre une bonne conscience, et pourtant j'ai plus besoin de gloire qu'autrefois. La semaine prochaine, quand le livre sera publié ici (je vous prie de ne laisser voir à personne, avant ce moment-là, le volume ci-joint), je vous en enverrai quelques exemplaires, afin que vous en disposiez pour le mieux dans l'intérêt de l'ouvrage, comme vous l'avez fait des *Tragédies*. Je ne suis pas sans inquiétude pour celui-ci, non pas tant à cause du misérable état de notre littérature où l'on est si fatalement débordé dans le jugement public par des productions insignifiantes, que par suite de la résolution que j'ai prise de parler sans ménagements de toutes ces misères dans le second volume des *Reisebilder*, et d'agiter mon fouet de façon à me brouiller pour toujours avec les chefs de file de la publicité. Une exécution de ce genre est nécessaire; peu d'hommes ont le courage de tout dire; je n'ai plus rien à ris-

quer, et vous verrez merveilles. Les *Annales de Vienne*, à ce point de vue, m'ont rendu service.

C'est avec un plaisir infini, monsieur de Varnhagen, que j'ai vu, dans le *Gesellschafter*, combien vous appréciez le *Cardenio* d'Immermann, et je souscris volontiers à votre jugement qu'Immermann dépasse de loin tous ses émules dramatiques. Cette pièce est maintenant ma lecture favorite. C'est pour moi comme si je l'avais faite moi-même.

Je voulais vous adresser seulement deux lignes; mais il est écrit que, madame de Varnhagen et moi, nous ne pourrons jamais écrire de petites lettres; — cette chère amie saura ainsi pourquoi je ne lui écris pas du tout. — Je songeais d'abord à faire imprimer, en tête du volume des *Reisebilder*, une lettre de dédicace à son adresse; mais cette lettre se trouva trop chaleureuse et trop longue, une seconde trop courte et trop froide, et ce n'est qu'après un triple remaniement que paraît enfin le présent chef-d'œuvre d'éloquence dédicatoire. Ci-jointes les feuilles non-réussies et réprouvées.

Une autre et bien plus grande inquiétude était la pensée angoissante que le livre était, au fond, trop mauvais pour être dédié à la plus spirituelle des

femmes. — Mais je me rassure en pensant que madame de Varnhagen, quoique je puisse écrire, bon ou mauvais, ne se méprendra pas sur moi. Quant à vous, Varnhagen, c'est un peu différent. Pour vous, il ne suffit pas que je montre combien j'ai de tons sur ma lyre; vous voulez encore que tous ces tons s'harmonisent en un grand concert, — et ce sera le *Faust* que j'écris pour vous. Car qui aurait de plus grands droits sur mes productions poétiques que celui qui a réglé toutes mes opérations et toutes mes inspirations de poëte, et les a dirigées pour le mieux! — Parfois, dans ces derniers temps, e me suis brouillé avec vous, surtout il y a six mois; vous ne vous en êtes pas aperçu, parce que je ne vous ai pas écrit. Mais le dernier nuage s'est dissipé pour toujours dans mon âme en apprenant, il y a trois semaines, par la mère de mademoiselle Bauer, l'actrice, que vous avez été si malade cet hiver. C'est dans ces occasions que nous sentons combien les gens nous sont réellement chers. Et, chaque fois que j'étais brouillé avec vous, je l'étais aussi avec moi-même. Lichtenberg dit avec beaucoup de justesse que nous pouvons non-seulement nous aimer, mais encore nous haïr nous-mêmes

dans les autres. C'est ainsi que je me suis brouillé dernièrement avec notre ami Gans. Si vous le voyez, racontez-le-lui, et saluez-le pour moi très-amicalement. Je l'aime beaucoup, et je pensais à lui lorsque j'écrivis, dans les *Reisebilder*, le commencement gœttinguien du *Voyage du Hartz.* — Saluez aussi Chamisso. Quand il est passé à Gœttingue, nous n'avons pu nous rencontrer, par suite sans doute du même schlemihlisme [1], commun à tous deux; j'appris

1. Allusion au héros du conte auquel Chamisso a dû surtout sa gloire littéraire, et qui a été publié en français par Chamisso lui-même (Paris, 1822). Il était, en effet, d'origine française, étant né en Champagne, au château de Boncourt, quelques années avant la Révolution. L'émigration l'amena très-jeune en Prusse, où il entra dans l'armée. Il fut un des membres de cette pléiade de poëtes, l'*Étoile du Nord*, branche distincte du romantisme allemand, pendant les années de l'Empire (les deux autres sont l'école *rhénane*, — Brentano, Arnim, Bettina, — et l'école *souabe*, — Uhland, etc.), et dont Varnhagen et la Motte-Fouqué, tous deux amis intimes de Chamisso, sont restés avec lui les membres les plus connus. Les poésies de sa jeunesse sont oubliées; celles de son âge mûr ont conservé leur popularité. *Pierre Schlemihl*, l'histoire de ce malheureux qui a abandonné son ombre au diable et auquel l'absence de cet appendice fait fermer toutes les portes, est écrite avec un humour naturel et simple. — Chamisso fut, en 1810 et 1811, un des familiers du salon de madame de Staël, dont il a laissé dans ses lettres une vivante peinture. Plus tard, il se livra à l'étude de la botanique, et fit partie d'une expédition scientifique autour du monde, préparée par le gouvernement russe. Il est mort à Berlin, en 1830, laissant un nom pur et respecté.

seulement à son hôtel qu'il était parti pour Clausthal dans une voiture à un cheval. Et pourtant, il y est arrivé à pied! — Je vis ici en très-agréables relations avec votre famille, qui se trouve très-bien. Innocent comme je suis, je crois même que je suis fort loin de déplaire à votre sœur. — Je vois peu de monde ici. Mon oncle, Zimmermann, le syndic Sieveking, quelques écrivains obscurs, deux ou trois banquiers, voilà tout. J'ai dû renoncer complétement à voir ma sœur, parce que j'avais trop peu de goût pour son mari. L'été dernier, j'ai été à Norderney. Une autre fois, je vous raconterai comment, après avoir fait la connaissance de la princesse de Solms-Lych, j'ai été rappelé à votre souvenir d'une façon tout à fait remarquable [1]. Mais la poste part, et je suis votre absolument dévoué.

1. Varnhagen, au troisième volume des *Tagebüchez*, a rapporté les détails de la visite qu'il fit à la princesse de Solms, en 1845 (il ne l'avait pas vue depuis trente ans). « Elle me raconta, dit-il, qu'elle avait fait, bien des années auparavant, la connaissance de Heine, à Norderney. A un mot dit par lui, elle s'écria : *Mais c'est tout comme Varnhagen!* Heine, étonné, lui dit : « Vous le connaissez donc? C'est mon meilleur ami. » — Dès lors, les relations étaient devenues plus cordiales entre eux. — Elle tenait Heiue pour bon et sincère; un esprit de cette trempe ne peut vouloir que le bien. « Quant à ses défauts, ajoutait-elle, je ne veux pas les défendre; mais chacun a les siens. »

LX

AU DOCTEUR L. ZUNZ

Hambourg, dans la sainte lune de mai 1826.

Au docteur Zunz, juge désigné sur Israël, vice-président de la Société pour l'avancement de la culture et de la science parmi les juifs, président de l'Institut scientifique, rédacteur de la REVUE SCIENTIFIQUE DU JUDAÏSME, *membre de la Commission agricole, bibliothécaire...*

C'est à ce dernier titre que je m'en tiens, en vous envoyant ci-joint, pour la bibliothèque de la *Société*, un exemplaire de mon dernier livre, avec la prière, si cette bibliothèque était déjà transportée à Ararat [1], de bien vouloir offrir l'exemplaire susdit à madame la doctoresse Zunz, pour l'usage de sa cuisine.

La plus grande partie de ce livre constitue des *sources*, et, par conséquent, est indispensable pour l'histoire de nos Juifs. Pour moi, je suis, avec toute affection, votre ami.

1. Voir la lettre à Moser du commencement de novembre 1825, page 244

P.-S. — Dans le volume suivant des *Reisebilder*, paraîtra *le Rabbin*, très-circoncis, il est vrai ; pourtant il y aura, dans cette seconde partie, bien des *curiosa.*

LXI

A CH. SIMROCK

Hambourg, le 26 mai 1826.

Cher Simrock,

Fais-moi grâce de toute excuse pour une réponse si tardive à ta chère lettre. Je te remercie de la mélodie charmante que tu m'as envoyée, et de ton intérêt pour moi. Je t'aurais écrit plus tôt, si je n'avais voulu t'envoyer en même temps quelque chose d'imprimé ; il y a eu des retards jusqu'à aujourd'hui, et tu reçois ci-joint mon dernier livre, sortant tout frais de la presse. Son contenu te montrera tout de suite qu'il n'a pas été calculé en vue de la curiosité, et que ce n'est pas l'intérêt du moment que je voudrais seul exciter. Aussi en ai-je banni toute polémique, bien que j'aie une terrible démangeaison de dire ma manière de voir, surtout en littérature. Je pense faire, en prose, dans les volumes suivants des *Reisebilder*, ce que vous cherchez à ob-

tenir avec vos Xénies en hexamètres. Mais je suis une espèce d'original, vivant à part, et c'est tout à fait seul que je dois tenter l'entreprise. Garde-moi seulement ton amitié, et ton aide au besoin. Il me serait tout particulièrement agréable que tu voulusses dire au public quelque chose du premier volume des *Reisebilder* : car je te crois capable d'avoir sur moi un jugement sérieux, et mieux que d'autres tu comprends ma manière. En dépit de tes protestations, je ne puis m'empêcher de penser que tu me ressembles, même dans le mal ; et il faut, tout en riant, que je te rende attentif à ceci, c'est que, si tu me jugeais avec trop de dureté, tu te condamnerais toi-même.

Tu ne te méprendras pas, cher Simrock, et tu le ferais moins encore si tu pouvais voir dans ce moment combien je ris de bon cœur. Si je me soumets à ton jugement, j'attends qu'il soit sévère...

Je ne sais quelle association d'idées m'amène dans ce moment à Rousseau. Voilà bien longtemps que je ne sais rien de lui, je n'ai aucun désir non plus de lui écrire, et tu pourrais me dire peut-être s'il est encore de ce monde. Oh! dis-moi, vit-on encore au bord du Rhin?

Dans mon prochain volume des *Reisebilder*, tu verras couler le Rhin. Tu seras content, j'espère, de ce que j'aie refondu le *Voyage du Hartz*, et que je le fasse reparaître sous une forme plus décente. Il avait, dans le *Gesellschafter*, un si lamentable aspect, que j'ai considéré comme une question d'honneur de le présenter au public dans un meilleur appareil. Ce bon public prendrait-il goût aux *Tableaux de la mer du Nord*? C'est très-douteux. Le balancement inaccoutumé du rhythme est déjà capable de donner le mal de mer à nos lecteurs ordinaires, habitués à l'eau sucrée. Ce rhythme ne sort pourtant pas de la vieille ornière de l'honnête grand'route. Tu peux à peine te figurer, cher Simrock, combien j'aime la mer ; je compte la revoir bientôt, et il pourra se passer quelque temps encore avant que je retourne à Berlin. Mais pas trop longtemps. Tes lettres m'arriveront toujours sous l'adresse d'Hoffmann et Campe.

Quant à ma santé, cela ne va pas encore bien brillamment, mieux pourtant qu'autrefois. Adieu ; reste mon ami, et raconte-moi ce que tu fais

Salue tous les amis.

LXIII

A WILHELM MULLER[1]

le poëte des *Chants de la Grèce.*

Hambourg, le 7 juin 1826.

En vous adressant mes *Reisebilder*, je saisis l'occasion pour vous envoyer aussi quelques paroles cordiales. Il y a longtemps que j'aurais dû vous écrire et vous remercier de l'accueil sympathique que mes *Tragédies* et mes *Lieder* ont trouvé auprès de vous. Mais je voulais attendre que les brumes obscures qui enveloppaient mon âme se fussent un peu dissipées; — c'est vous dire que j'ai été longtemps malade et malheureux. Maintenant, je le suis encore à demi, et peut-être cela pourrait-il s'appeler

1. W. Muller mourut jeune, l'année qui suivit celle où Heine lui adressait cette lettre chaleureuse. Il n'avait que trente-deux ans. — Ses chants grecs eurent beaucoup de retentissement, mais sont un peu oubliés, comme toute la littérature philhellénique de l'époque. — Muller avait le sentiment de la nature et le sentiment populaire. Sa langue est simple et sans recherche : on comprend que Heine l'admirât. — Il avait été volontaire pendant les guerres de l'indépendance, et s'était trouvé à la bataille de Lutzen.

ici-bas le bonheur. Quant à la poésie, cela va mieux encore, et j'ai bonne espérance pour l'avenir. *La Mer du Nord* est du nombre de mes meilleures poésies ; vous y verrez quelles nouvelles cordes je fais vibrer et de quels modes nouveaux je m'enrichis. Je suis assez grand pour vous dire sans détour que mon petit ryhthme de l'*Intermezzo* n'a pas seulement une analogie accidentelle avec votre forme métrique, mais qu'il doit vraisemblablement sa cadence la plus intime à vos propres *Lieder ;* car ce sont ces *Lieder* bien-aimés que j'appris à connaître dans le temps même où j'écrivais l'*Intermezzo*. De très-bonne heure déjà ma poésie a subi l'influence du chant populaire allemand; plus tard, quand j'étudiais à Bonn, W. Schlegel m'a initié à bien des mystères métriques, mais ce n'est que dans vos *Lieder* que je crois avoir trouvé la pure mélodie et la simplicité vraies que j'avais toujours cherchées. Combien vos *Lieder* sont clairs, purs ! et tous sont des chants populaires! Dans mes poésies, au contraire, c'est la forme seule qui est populaire; le contenu appartient au monde de convention. Oui, je suis assez grand pour le répéter encore, et je le reconnaîtrai publiquement un jour, c'est la lecture de vos premières

poésies qui m'a fait comprendre comment, des anciennes formes de chants populaires existants, on pouvait tirer des formes nouvelles, populaires aussi, sans qu'il fût besoin d'imiter en même temps les rudesses et les lourdeurs de l'ancienne langue. Dans la seconde partie de vos chants, j'ai trouvé la forme plus pure encore et plus transparente. — Mais pourquoi tant parler de formes poétiques quand j'ai hâte de vous dire, qu'à part Gœthe, il n'y a pas de poëte lyrique que j'aime autant que vous ? Le ton d'Uhland n'est pas assez caractéristique, et appartient proprement aux vieilles poésies dont il tire ses sujets, ses images et ses tours. Rückert est infiniment plus original et plus riche ; mais j'ai à blâmer en lui tout ce que je blâme en moi. Nous sommes parents dans l'erreur, et il m'est souvent aussi insupportable que je le suis à moi-même. Vous seulement, Wilhelm Muller, je vous goûte sans arrière-pensée, avec votre fraîcheur éternelle et votre jeune originalité. Quant à moi, comme je l'ai dit, cela va mal ; le poëte lyrique en moi est à sa fin, et vous le sentez vous-même sans doute. La prose me reçoit dans ses amples bras, et vous lirez, dans les prochains volumes des *Reisebilder*, beaucoup de folies.

de duretés et de colères en prose; surtout de la polémique. Nous vivons dans des temps trop mauvais, et celui qui a force et courage est tenu d'aller sérieusement au combat contre le mal qui s'enfle d'orgueil, et la médiocrité qui se pavane d'une manière si insupportable.

Ne m'oubliez pas, je vous en prie; ne vous méprenez pas sur moi, et vieillissons ensemble dans une lutte commune. Je suis assez vain pour croire que mon nom, quand nous ne serons plus, sera nommé avec le vôtre : soyons donc aussi dans la vie alliés par l'affection. Je ne veux pas relire ce que je vous ai écrit; j'ai laissé courir ma plume en songeant à vous, et je vous aime trop pour réfléchir beaucoup si je vous en dis trop ou trop peu.

LXIII

A M. MOSER

Norderney, le 8 juillet 1826.

Cher Moser,

Ce sont les dieux qui sont coupables de mon long silence. Je leur mets tout sur le dos. C'est le plus commode.

Souvent, dix mille fois souvent, dirait un Chinois, je pense à toi et il ne se passera pas longtemps que je ne te revoie face à face. Je compte passer l'hiver, au moins en partie, à Berlin. Mes pensées là-dessus ne sont pas encore arrêtées; mais il est très-certain que quelque chose me pousse irrésistiblement à dire adieu à la patrie allemande. C'est moins le désir de voyager que les tourments de circonstances personnelles (par exemple, le juif indélébile) qui me chassent d'ici.

Ma santé s'améliore, pas complétement encore, mais peu à peu... — Me voilà de nouveau voguant sur la mer du Nord. L'élément salé me convient; je suis heureux et léger, quand mon bateau est jeté çà et là comme une balle par les vagues; la noyade m'est une pensée consolante, la seule consolation que m'ait laissée le cruel prêtre d'Héliopolis en ne mettant pas un plancher sous l'eau.

Comme le mythe du Juif errant est profondément vrai! Dans le val silencieux, au fond de la forêt, la mère raconte à ses enfants frissonnants l'horrible légende; les petits se pressent autour du foyer; au dehors, la nuit, le cor résonne; — ce sont des trafiquants juifs qui passent et roulent vers la foire de

Leipzig. — Nous autres qui sommes les héros de la légende, nous ne le savons même pas. Aucun barbier ne peut raser à fond la barbe blanche que le temps a rajeunie en en noircissant le bord.

Ton ancienne image, « le Christ gigantesque, avec sa couronne d'épines, cheminant à travers les siècles, » me revient à la mémoire. Tu es plus doux et meilleur que moi; c'est pourquoi aussi tes symboles sont plus beaux, plus doux, plus cléments.

Mon *Christ sur les eaux* (douzième poésie de la mer [1]) a excité beaucoup de colère contre moi; en général, les *Reisebilder* m'ont fait suffisamment d'ennemis. Je suis enchanté que le livre t'ait plu. Wohlwill me dit que tu en feras le compte rendu. C'est très-grand, très-noble à toi... Plaisanterie à part, dans ma fatale position, il m'a été très-utile que ce livre ait rencontré quelques jugements favorables. Ce que tu pourras faire encore, fais-le. Ma situation financière, grâce à ce volume, s'est aussi améliorée. La seconde partie sera publiée à la fin de l'année. Il s'y trouvera beaucoup de choses fort

1. Voir, dans la série de *Lieder* intitulée *la Mer du Nord*, le morceau qui a pour titre : *la Paix*. — (*Poëmes et Légendes*, page 133. — Paris, Michel Lévy frères. 1865).

surprenantes, par exemple *le Rabbin*. « Et jamais tu n'as reçu de conseils de la déesse de la prudence, Pallas-Athénè [1]. » Tu as raison, toujours raison.

... D'ici, je ferai une petite pointe en Hollande; mais, au commencement de septembre, je serai à Lunebourg, où, si tu veux m'écrire, tu peux adresser ta lettre. Dis-le à mon frère, qui autrement ne saurait pas où je suis. — Salue très-cordialement Lehmann; il a bien mérité que je pense à lui avec affection. Peu avant mon départ de Hambourg, j'ai fait visite à madame Bella Veit.

A Cuxhaven, où le vent contraire m'a retenu neuf jours, j'ai passé bien des belles heures dans la société de Jeannette Jacobson, alliée Goldschmidt. Non, je ne veux pas te mentir; ce n'est pas le vent est-ouest, mais bien la dame est-ouest elle-même, qui m'a retenu neuf jours à Cuxhaven [2]. Oh! elle est belle et aimable. Quand son mari est auprès d'elle, il semble qu'elle ne soit pas mariée; car

1. Ce sont deux vers d'une des poésies de *la Mer du Nord*, « Poseïdon. »

2. D'après cette indication, et la lettre qui suit, il semble que la lettre adressée à Moser a été datée, par erreur, du 8 juillet, au lieu du 8 août, à moins que celle à X. X., ne doive porter la date du 25 juin, au lieu du 25 juillet.

il est si insignifiant, qu'il ne signifie rien, — mais de cœur excellent.

LXIV

A X. X.[1]

Norderney, le 25 juillet 1826.

Cher ami,

Grand merci pour ta lettre, que j'ai bien reçue à Ritzebüttel, ainsi que le roman de Walter Scott. Je suis arrivé ici hier à midi, après avoir attendu huit jours à Cuxhaven. Madame Goldschmidt est une très-belle femme; à part cela, rien de plus ennuyeux que Cuxhaven, un nid auquel je donnerais le nom qu'il mérite, s'il n'était pas sous la protection de la ville libre de Hambourg. Mais madame Goldschmidt est fort belle.

Je suis parti de Cuxhaven avant-hier, à une heure du matin. C'était une nuit sauvage, et mon humeur

1. Correspondant inconnu de Heine, et qui paraît avoir été l'un de ses amis les plus chers. Les éditeurs hambourgeois de Heine, disent une seule chose à son sujet, c'est qu'il est mort et que son nom ne peut être indiqué.

n'était pas non plus fort douce. Le vaisseau était en rade à une assez grande distance, et la yole où j'étais monté pour l'atteindre fut rejetée trois fois dans le port par les vagues insensées. Le petit esquif se cabrait comme un cheval, et peu s'en fallut qu'une foule de tableaux de la mer, non écrits encore, ne coulassent à fond avec leur auteur. Toutefois. — puisse le maître des atomes me pardonner ce péché! — ce fut un très-bon moment pour moi.

Il y a ici beaucoup de mouvement. La belle femme y est déjà, ainsi que la princesse de Solms, avec qui j'ai passé ici des jours très-agréables l'an dernier. J'ai déjà joué quelque peu, et plus heureusement qu'à Cuxhaven, où j'ai perdu cinq louis. Je t'écrirais plus longuement aujourd'hui, si je n'étais obligé de me baisser d'une manière fatigante : la table où je t'écris, dans une petite cabane de pêcheur, est trop basse. Dieu sait si jamais l'on a écrit sur cette table...

Si les journaux populaires de Hambourg se sont encore déchaînés contre moi. je te prie de me le dire. — Maudite table!

Je t'écrirai plus longuement au premier jour — table maudite! — et j'espère aussi recevoir bientôt

une lettre de toi. L'affectueux intérêt que tu prends au méchant Heine me réjouit indiciblement.

Oh! comme c'est une chose réjouissante
De trouver encore un tel jeune homme,
De notre temps, où chaque jour, etc. [1]

Tu vois par ces vers combien je suis mauvais, et mérite peu la bonté et l'affection de mes amis. Mais, pour être juste, il faut dire qu'au lieu de ces vers, j'étais sur le point d'écrire quelque chose d'amical, d'intime, de *plein d'âme*, et que, comme d'habitude, le démon de l'ironie à substitué à tout cela des paroles contraires.

1. Voici le morceau auquel sont empruntés ces vers :

« On ne saurait avoir assez de considération pour cet aimable jeune homme; souvent il me régale avec des huîtres, avec du vin du Rhin et des liqueurs.

» Son frac et son pantalon collant sont de la dernière élégance, et sa cravate est plus élégante encore; ainsi vêtu, il vient chaque matin et s'informe si j'ai bien passé la nuit.

» Il parle de ma grande renommée, de ma grâce, de mes saillies; pour me servir et m'être utile, il est tout zèle et tout feu.

» Et, le soir, dans le monde, avec un geste enthousiaste, devant les dames, il déclame mes poésies divines.

» Oh! comme c'est une chose réjouissante de rencontrer encore un semblable jeune homme, de notre temps, où l'on voit chaque jour, disparaître les hommes de bien! »

Adieu, et sois aussi heureux que cela est possible à un honnête homme.

Le 28 juillet 1826.

Le bateau-poste n'est pas parti, et je puis t'envoyer encore quelques lignes. — On s'amuse beaucoup ici. Bruit des vagues, belles femmes, bonne table, et repos divin. Pourtant, je me sens très-abattu. C'est l'affaissement qui suit de grandes tempêtes. Pensées de *papier mâché*, et sentiments butireux. Dans ce marasme, je recueille pourtant en moi bien des vues de la nature, et ma fantaisie élabore mainte poésie ébauchée : des *Tableaux de la mer* et mon *Faust* commencé. — Je resterai bien un mois ici, et, si je regagne ce que j'ai perdu au jeu (hier la fortune m'a de nouveau abandonné), je ferai probablement un voyage en Hollande. Il y a un charme tout particulier dans cette existence incertaine, où tout dépend d'un caprice du sort. Mais garde-toi bien de raconter à personne ces folies. — J'ai du plaisir à me montrer à toi avec toutes mes faiblesses.

... Dans ce moment, je me sens pris d'un accès de sentimentalité; — *mon âme est triste!* — Je me hâte de finir ma lettre.

« *P.-S.* — La mer était si furieuse, que plus d'une fois j'ai cru y rester. Mais je suis de sa famille, elle ne me fait pas de mal. Elle sait fort bien que je puis être encore plus fou qu'elle. Et puis ne suis-je pas le poëte de cour de la mer du Nord? — Elle sait qu'il me reste une seconde série de poëmes à écrire. »

LXV

A VARNHAGEN

Norderney, le 29 juillet 1826.

Cher Varnhagen,

Puissent ces lignes vous trouver complétement rétabli! Une dame Empich (conseillère de justice), qui est ici avec ses filles, m'a dit que vous souffriez encore. Elle m'a raconté aussi combien notre divine Frédérique[1] avait été inquiète pendant votre rude maladie. Nous autres poëtes comparons sottement les femmes aux anges, comme superlatif; nous ferions mieux vraiment de comparer les anges aux femmes.

Ma santé va de mieux en mieux. Je prends les bains

1. Madame Frédérique Varnhagen (*Rahel*), et non pas Frédérique Robert.

de mer pour la rétablir complétement, et je flotte de nouveau sur la mer du Nord, qui me veut du bien parce qu'elle sait que je la chante. La mer est un brave élément. Quand j'en suis longtemps éloigné, j'éprouve une véritable nostalgie. Mes *Tableaux de la mer du Nord* sont écrits *con amore*, et je suis charmé qu'ils vous plaisent. En général, combien je suis heureux que mes *Reisebilder* aient trouvé bon accueil chez vous ! La lettre de madame de Varnhagen m'a ravi, vraiment ravi, presque enivré. Au fait, je ne l'ai jamais méconnue. Je la connais un peu. Je confesse aussi que personne ne me comprend et ne me connaît si profondément que madame de Varnhagen. Quand je lus sa lettre, il me sembla que, tout endormi, je m'étais levé en rêve, que je m'étais mis devant ma glace, et que j'avais parlé avec moi-même, et fait un peu le glorieux. Le mieux est que je n'ai pas besoin d'écrire à madame de Varnhagen de longues lettres. Pourvu qu'elle sache que je vis, elle sait aussi ce que je sens et ce que je pense. Je crois qu'elle a mieux deviné que moi-même les motifs de ma dédicace. Il m'a semblé que je voulais exprimer par là que j'appartenais à quelqu'un. Je cours fougueusement à travers le monde, et par-

fois viennent des gens qui feraient volontiers de moi leur propriété; mais il arrive toujours que ces gens ne me plaisent guère, et, aussi longtemps qu'il en sera ainsi, mon collier portera ces mots : *J'appartiens à madame Varnhagen.*

LXVI

A X. X.

Norderney, le 4 août 1826.

Cher ami,

Je ne puis laisser partir la poste sans t'envoyer un salut amical. Je me trouve très-bien des bains de mer, et c'est la chose essentielle que j'ai à te dire. Je ne trouve pas ici autant de plaisir que l'année dernière, et la faute en est certainement à mon humeur plutôt qu'aux autres : je suis souvent injuste pour ceux-ci. Ainsi parfois il me semble que la belle Hanovrieuse n'est plus aussi belle qu'en 1825. La mer elle-même ne m'apparaît plus aussi romantique qu'autrefois. — Et pourtant il m'est arrivé sur sa grève l'incident le plus doux, le plus mystiquement suave qui ait pu jamais enivrer un poëte. La lune semblait vouloir me montrer qu'il y avait

encore pour moi des splendeurs dans ce monde. — Nous ne dîmes pas un mot. Ce ne fut qu'un long et profond regard; la lune y ajouta la mélodie. — En passant, je pris sa main, et j'en sentis la pression secrète. Mon âme palpita et brûla... Ensuite j'ai pleuré.

A quoi bon? Si je suis assez hardi pour saisir promptement le bonheur, je ne saurais pourtant pas longtemps le retenir. Je crains que tout d'un coup le jour ne se fasse; l'obscurité seule me donne courage. — De beaux yeux!... ils vivront longtemps encore dans mon âme, puis partiront et se perdront dans le néant, comme moi-même.

La lune est accoutumée à se taire; la mer, il est vrai, babille constamment; mais il est rare qu'on puisse comprendre ce qu'elle dit, et, toi qui es maintenant en tiers dans le secret, tu n'ouvriras pas la bouche, et le mystère restera enseveli dans sa nuit.

Ici, il y a assez de mouvement : c'est la noblesse du Hanovre qui joue le principal rôle; une foule de personnages princiers. La princesse de Solms est aussi revenue; nous ne conversons plus autant que l'an dernier; elle ne me semble plus tenir aussi intimement à moi, et, quand nous nous rencontrons,

elle me menace ou m'avertit toujours avec son doigt levé, et ne veut pas dire ce que cela signifie. — Quant à la belle personne de C. [1], je n'admire plus d'elle que sa voix; je suis suspendu à ses lèvres. Je ne crois certainement pas qu'elle me veuille du bien, puisqu'elle m'a dit dernièrement : « Je vous connais d'outre en outre. »

Adieu; sois aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde!

LXVII

A X. X.

Norderney (peut-être le 16 août 1826).

La poste m'apporte précisément ta lettre du 11, et, comme un jeune ami est sur le point de partir pour Brême par un bon vent, je puis immédiatement répondre quelques mots à tes chères lignes.

Le lumineux incident au bord de la mer n'est pas aussi important que tu crois, et que ma sentimentalité facilement excitable se l'est figuré; ce fut une étoile, filant dans la nuit avec une rapidité cruelle, et qui n'a pas laissé de trace: — car je suis triste et

1. La belle Hanovrienne, qui était de Celle.

abattu comme auparavant. Mais ce fut pourtant une étoile ! Je te remercie de l'Homère que tu m'as envoyé ; je le lis en errant seul sur le rivage, et alors toute sorte de pensées me viennent. En général, je vais souvent me promener sur la grève, la nuit surtout, au clair de lune. Je vis très-isolé, et ne fais plus, comme l'an dernier, la cour aux belles dames. Je crois que cette tristesse est une fatale réaction ; elle passera.

Je resterai encore ici de dix à quinze jours, et j'irai ensuite en Hollande. J'attends d'ici là un subside de douze louis, car une mortalité maudite à sévi parmi mes pistoles. Mais, de par tous les dieux, ne me fais pas de reproche pour le jeu ; ce n'est pas là ce qui m'a mis dans l'embarras, c'est la bonhomie que j'ai eue de prêter de l'argent à un compatriote. D'ailleurs, je ne joue plus depuis avant-hier, parce que j'étais dépité de perdre toujours ; aussi j'ai donné à quelqu'un ma parole d'honneur de ne plus jouer.

Ce que tu m'apprends de mademoiselle M... m'a surpris, bien que je m'attendisse à de pareilles extravagances de cette petite centauresse. Ton récit de la belle personne qui s'informe de moi m'intrigue

beaucoup. N'est-ce pas une de tes mystifications? — Un prince russe, K. [1], qui a été partout en ambassade, me raconte une foule de choses intéressantes. « Nous sommes inséparables. » Il éveille en moi le goût du *high life*. J'apprends à nager. — Mon frère m'écrit qu'on lit et critique toujours à Berlin les *Reisebilder;* somme toute, je suis mis en croix. Tu commences à lire Kleist : cela me fait plaisir. Il possède à un haut degré ce qui te plaît en moi. Il est tout à fait romantique, ne veut donner que du romantique, mais il le présente dans des figures uniquement plastiques.

LXVIII

A X. X.

Lunebourg, le 6 octobre 1826.

Cher ami,

Voilà longtemps que je ne t'ai écrit; mais j'ai d'autant plus souvent pensé à toi. La fièvre maligne m'a fait peur, et j'ai renoncé au voyage de Frise et de Hollande. J'irai directement une fois de Hambourg à Amsterdam, par le paquebot à vapeur.

1. Le prince Koslowski.

Pourtant, je veux décrire mon dernier voyage. Au fond, peu importe l'objet que je décris; partout est le monde du bon Dieu, et tout est digne d'observation ; et ce que je ne vois pas dans les choses, je le leur donne.

Malheureusement, je suis toujours tourmenté par mes maux de tête, quoique les bains m'aient fait étonnamment de bien. — J'ai déjà écrit ici huit grandes *Poésies de la mer*, des plus originales possibles, ne valant peut-être pas grand'chose, mais pourtant remarquables, et qui, j'en réponds, seront remarquées. Pour peu que ma santé s'améliore, la seconde partie des *Reisebilder* sera le livre le plus étrange et le plus intéressant qui ait paru de nos jours. Je ne me presse pas du tout. Lunebourg n'a pas été bâtie en un jour, et Lunebourg n'est pas Rome. Je suis mal portant et plein de poésie.

Un voyageur qui vient de parcourir toute l'Allemagne, a partout entendu parler des *Reisebilder*. Mon Dieu ! le second volume sera infiniment meilleur, à coup sûr. Sur quel misérable papier est imprimée la *Guerre des Cévennes* de Tieck ! Campe [1]

1. L'éditeur hambourgeois de Heine, depuis 1826 jusqu'à sa mort.

a le plus charmant style épistolaire du monde. Il pourrait vraiment écrire lui-même ses *Reisebilder* : qu'on se garde de le lui dire; autrement, il se passerait de moi. — Sais-tu si le courtier mulâtre [1] a colporté encore beaucoup de mensonges sur moi ? Je voudrais bien savoir avec certitude devant qui il a fait la menace de me donner des coups de bâton. C'est très-important pour moi ; pour la suite *penses-y*. — *N. B.* Je *souligne* rarement.

Et maintenant, adieu; aime-moi toujours et sois convaincu que mon cœur use de représailles envers toi.

LXIX

A M. MOSER

Lunebourg, le 14 octobre 1826.

Cher Moser, mon bon Moser !

Un profond découragement m'a empêché de terminer une lettre pour toi à Norderney. A quoi bon t'écrire des jérémiades ? Aujourd'hui, bien des choses ont disparu, et je puis te dire avec certitude que

1. Voir la lettre suivante.

je me trouve mieux qu'autrefois, et que ma position extérieure est tolérable.

Je suis resté à Norderney jusqu'au milieu de septembre; pendant la dernière quinzaine, presque le seul baigneur qui y fût encore. J'avais loué une yole et deux mariniers, et, tout le jour, j'errais çà et là sur la mer du Nord. La mer était ma seule compagnie; jamais je n'en eus de meilleure. — Nuits au bord de la mer merveilleusement splendides et grandes! Je pensais souvent à toi. Oui, il me semblait que je commençais seulement alors à bien te comprendre! Il faut que de grandes impressions de la nature élargissent notre âme avant que nous puissions comprendre l'homme dans toute sa grandeur. Reste bon pour moi; ne te méprends jamais sur mon compte. J'avouerai volontiers tous mes défauts, et je suis prêt à m'incliner devant toi.

Une seule chose me blesse, c'est que tu sois si grand et d'une modestie si vite effarouchée, tandis que, moi qui suis tellement plus petit, je prétends être si fort apprécié.

J'ai beaucoup souffert ces derniers temps, et ce n'est qu'aujourd'hui que je me sens de nouveau capable de penser et de travailler. Je retournerai sans

doute pour peu de temps, en janvier, à Hambourg. où paraîtra, à Pâques, la seconde partie des *Reisebilder*. Ce sera un livre extraordinaire, et qui fera grand bruit. Il faut que je donne quelque chose de puissant. La deuxième série des poëmes de *la Mer du Nord*, qui ouvrira le second volume, est beaucoup plus originale et plus hardie que la première, et te plaira sûrement. J'ai tenté là, non sans danger mortel, une toute nouvelle voie. J'ai essayé aussi dans un fragment autobiographique de l'humour pur et libre. Jusqu'ici, je n'avais montré que saillie, ironie, caprice, jamais encore l'humour pur, et se suffisant à lui-même. Ce second volume renfermera aussi une série de *Lettres de la mer du Nord* où je parlerai « de toutes choses, et de quelques autres encore. » Ne veux-tu pas, pour cet écrit, me fournir quelques idées neuves? Je puis tout employer : pensées fragmentaires sur l'état des sciences à Berlin, ou en Allemagne, ou en Europe; — qui pourrait les esquisser mieux que toi? et qui mieux que moi en faire un tissu? Hégel, sanscrit, docteur Gans, symbolique, histoire, — quels riches thèmes! Tu n'auras jamais une aussi bonne occasion; car je prévois que tu n'écriras jamais tout un

livre, aucun surtout que tout le monde lise. Ce n'est pas tant l'envie de me parer de tes plumes que bien plutôt l'affectueux désir de m'assimiler ton être spirituel, toi le plus sympathique de mes amis. Mais, si tu veux écrire sur ces sujets quelque chose de complet, par exemple toute une lettre un peu étendue, je l'insérerai comme correspondance étrangère, sans te nommer bien entendu, dans la seconde partie des *Reisebilder*. Tu peux certainement écrire d'une manière très-populaire; — tu n'as qu'à le vouloir. Et ma parole d'honneur te garantit ma discrétion. Penses-y, et décide-toi. C'est une de mes idées favorites depuis huit jours, et je ne voudrais pas la voir rejeter avec indifférence.

Mon frère est ici, et nous parlons beaucoup de toi. — J'ai reçu quelques lignes de Zunz : salue-le cordialement de ma part. — ... Sais-tu quelque chose des Robert? Malheureux et négligent correspondant que je suis, j'ai, dans ces derniers temps, laissé sans lettres mes meilleurs amis. — Salue Lessmann, qui, à ce que me dit mon frère, écrit un grand ouvrage historique.

Tu auras entendu dire qu'un juif infect, à Hambourg, avait partout colporté le mensonge qu'il

m'avait donné des coups de canne. Ce gredin-là m'a seulement attaqué dans la rue; un individu à qui je n'avais parlé de ma vie. Le drôle, par-dessus le marché, a nié cette attaque (il m'avait à peine pris par l'habit, et la cohue du Burstah l'a immédiatement repoussé), quand j'ai déposé contre lui une plainte à la police. C'était là tout ce que je voulais. Il ajouta que, par suite d'une rancune remontant à 1815 (je n'étais pas même alors à Hambourg), je l'avais attaqué dans mes écrits [1], et ensuite sur la voie publique. — Cette histoire a été suffisamment exploitée par d'infâmes coquins. Mais pourquoi t'écrire ces dégoûtantes choses? — Ne t'inquiète pas si l'on te dit qu'on veut me casser bras et jambes. Je regrette de ne m'être jamais vanté à toi des dangers que j'ai affrontés jusqu'ici; il y est pourvu. — Adieu, et aime toujours ton ami.

1. Voir *Reisebilder*, t. I, tout à la fin du *Voyage du Hartz*, le passage très-court dont il est ici question; « Il n'est pas jusqu'au courtier mulâtre, etc. »

LXX

A CHARLES IMMERMANN

Lunebourg, le 14 octobre 1826.

Cher Immermann,

Faut-il donner de longues excuses de mon long silence? Je vous laisse ce soin. Vous savez trop quelle est la disposition habituelle d'esprit de ces pauvres êtres tout subjectifs, et il n'est pas nécessaire de vous l'exposer longuement. J'étais trop envahi par les événements extérieurs, pour avoir le temps d'écrire. J'ai quitté Gœttingue, cherché une existence à Hambourg, où je n'ai rencontré qu'ennemis, médisances et chagrins; et, pour répondre à cet accueil, j'ai publié le premier volume des *Reisebilder* (je vous l'ai envoyé; l'avez-vous reçu?); puis, j'ai fait un second volume à Norderney, voguant et croisant mélancoliquement sur la mer du Nord, et, depuis trois semaines, je suis ici, au milieu des miens, beaucoup mieux portant quoique malade encore, vivant retiré comme dans une tombe, et comptant rester ici quelques mois, ou jusqu'à ce

que l'ennui m'en chasse. Mais ce que personne ne sait, et ce que je ne dis qu'à vous, — ne le redites à âme au monde ! — c'est que j'ai repris mon plan de quitter l'Allemagne pour toujours, après avoir séjourné quelque temps encore à Hambourg cet hiver, pour y faire imprimer la seconde partie des *Reisebilder*. De là, j'irai par mer à Amsterdam, puis à Paris. Oh! que j'aime la mer! Je suis entré dans une complète intimité avec ce sauvage élément, et, quand il fait rage, je suis heureux! Je n'ai plus écrit à Varnhagen, depuis que je lui ai envoyé les *Reisebilder*, et reçu de lui la plus affectueuse réponse; mais je ne cacherais pas mon projet à ces amis : n'est-ce pas Varnhagen lui-même qui me l'a conseillé? D'ailleurs, on dit toujours, parmi mes amis, que je vais à Berlin pour y faire un cours à l'Université.

Vraiment, j'ai des nerfs trop faibles pour rester en Allemagne. Ah! que n'ai-je la force de mon Immermann, cette force tous les jours croissante!

Dernièrement, j'ai lu votre *Cardenio*. J'en suis enthousiaste. C'est par excellence le livre que j'eusse voulu écrire. Et pourtant c'est un bonheur pour ce livre que je ne l'aie pas écrit. Ce *Cardenio* a toutes

les maladies fantastiques de Heine, avec toute la santé indestructible d'Immermann. Nos âmes se sont donné rendez-vous dans ce poëme; et c'est, en outre, un des meilleurs livres du monde, et jusqu'ici ma lecture favorite. Pardonnez-moi, Immermann, la vanité de m'en faire un peu accroire pour *Cardenio*.

Je ne vous aurais point encore écrit sans une circonstance que je vais vous confesser à fond, si vous me promettez de ne pas rire.

L'hiver dernier, il avait paru dans les *Annales de Vienne* un remarquable article sur mes *Tragédies*, et, comme je vivais très-isolé, j'eus grand'peine à me procurer cet article; après y avoir réussi, il me fut impossible, malgré toutes mes démarches, de trouver à acheter le volume : les libraires prétendaient qu'il fallait pour cela s'adresser directement à Vienne, qu'on ne pouvait acheter une des livraisons sans prendre l'année tout entière, etc. Bref, je fus très-content de le recevoir plus tard par l'obligeance de mon éditeur. Tout cela me revint hier à la mémoire en parcourant le dernier volume des *Archives*, où je trouvai un compte rendu cruellement long de vos œuvres complètes, écrit évidemment, cela sautait aux yeux, par le critique de mes

Tragédies [1]. Bien que ce travail me semble trop sévère, parfois même souverainement injuste, et ne soit rien moins que d'accord avec mes propres idées, il contient pourtant beaucoup de belles et bonnes choses, et je fus charmé de voir qu'une fois au moins on vous appréciait d'une manière grande et digne. En même temps, je songeai au pauvre Immermann isolé dans une place forte prussienne, et ne pouvant certainement pas se procurer ce livre, et je n'eus rien de plus pressé que de faire dire à mon ami et éditeur le libraire Campe, à Hambourg, de me laisser la propriété de ce volume des *Archives* et de vous l'envoyer aussi vite que possible, en présent de ma part. Je pense donc que vous le recevrez bientôt. — Et maintenant, riez, je vous le permets moi-même en riant!

1. W. Häring, connu aussi sous le pseudonyme de *Willibald Alexis*. Ce romancier et polygraphe brillant, né à la fin du siècle passé, est d'origine française; sa famille avait quitté la France au temps des persécutions religieuses, et le nom de *Häring*, qu'elle a pris en Prusse, n'est autre chose que son nom français *Le Hareng*, traduit en allemand. Il a débuté dans la vie littéraire par un roman (*Walladmor*) écrit au temps de la grande vogue de Walter Scott, et publié comme étant de lui. On assure que W. Scott, après l'avoir lu, déclara qu'il était impossible de mystifier plus habilement son monde. — Celui de ses romans qui a eu dès lors le plus de succès est *la Maison Dusterweg*.

A Hambourg, j'ai prêché Immermann à plusieurs, et Campe est devenu un de vos admirateurs. Si votre ancien plan de Revue est encore vivant dans votre tête, il serait bien l'homme à se faire l'éditeur d'une Revue bien combinée, rédigée par nous deux; je pourrais cet hiver, à Hambourg, lui exposer la chose. Je puis maintenant écrire plus qu'autrefois, et je voudrais bien publier quelque chose en collaboration avec vous. Il est vrai que vous avez été berné par moi pour l'Almanach naufragé des *Fleurs du Rhin*. Mais je ne l'ai pas été moins. Ne vous laissez point effrayer. Voulez-vous introduire quelque chose dans le second volume des *Reisebilder?* La meilleure place vous est ouverte, et je calculerai vos honoraires à raison de deux louis que me paye Campe, par feuille. Ce serait vraiment gentil. Les *Reisebilder* sont maintenant la place où je présente au public tout ce que je veux. Ils ont trouvé un débit énorme, et paraîtront bientôt en seconde édition. Je pense toutefois que le second et le troisième volume réussiront encore plus.

LXXI

A VARNHAGEN

Lunebourg, le 24 octobre 1826.

Cher Varnhagen,

N'allez pas croire que je ne vous ai pas écrit depuis longtemps; au contraire, je vous ai beaucoup écrit, mais j'ai déchiré mes lettres par la raison toute naturelle qu'elles ne contenaient rien. A quoi bon vous écrire des raisonnements, puisque ceux-ci restent incomplets, et ne sont que l'expression de l'humeur du moment qui change à tout instant? Il est si difficile en échange, à des gens comme nous autres, de dire avec certitude ce que nous voulons réellement, à quel but nous aspirons, etc. Combien il est rare que nous le sachions nous-mêmes! — Pourtant, tout ce que je sais, je vais vous le dire.

Quand je reçus votre lettre et celle de madame de Varnhagen, je fus ravi; — mais vous savez cela par cœur! — je lus ces chères lettres, deux fois, trois fois, trente, quarante fois, si bien que mon cœur devint tout joyeux, et ma tête très-claire, et, comme une

étoile dans la nuit, se leva en moi cette lumineuse pensée : je veux aller à Paris ! oui ! oui !

Vous avez raison dans la chose essentielle, cher Varnhagen; Paris est la ville qu'il me faut.

Toutefois, mes affaires sont si embrouillées, que je ne puis pas si vite exécuter ce projet. Ma santé d'abord, qui n'est toujours pas brillante, et réclame de grands sacrifices. C'est pour cela que j'ai été une seconde fois prendre les bains de mer à Norderney, où je suis resté près de deux mois. Ce séjour m'a été très-salutaire; mais je ne m'aperçois point encore d'un effet radical, et suis toujours le même homme, tourmenté de maux de tête. Un voyage projeté en Hollande n'a pu avoir lieu à cause de la fièvre qui y régnait; d'autant plus que je me trouvai plus mal que d'habitude au commencement de mon séjour à Norderney. Cela n'alla mieux que plus tard. Vous apprendrez peut-être avec intérêt que j'ai fait à Norderney la connaissance du prince Koslowski, qui a été votre collègue quand vous étiez ministre à Carlsruhe. Il parlait de vous, et de madame de Varnhagen surtout, avec beaucoup de chaleur. Quel plaisir pour moi d'entendre, sur un îlot de sable de la mer du Nord, un Russe chanter les louanges de madame

de Varnhagen ! Je me suis fort lié avec lui ; « nous étions inséparables, » et nous nous sommes retrouvés plus tard à Brême, au Lindenhof. Il ne sait pas encore s'il retournera ou non en Russie. — La princesse de Solms, et une portion de l'Almanach de Gotha — dont nous avons à faire les frais, nous autres, pauvres Allemands ! — se trouvaient aussi à Norderney; mais, cette fois, je n'ai pas eu grands rapports avec la princesse.

J'ai fait un beau voyage en mer : il y a eu tempête, périls, levers de soleil, mal de mer, et le reste. J'ai passé aussi de bien belles nuits sur le rivage.

Depuis quatre semaines, je suis ici chez mes parents ; j'y resterai bien deux mois encore, puis je retournerai à Hambourg, pour faire imprimer la seconde partie de mes *Reisebilder*. Je resterai là jusqu'au printemps, puis j'irai par mer à Amsterdam, je verrai la Hollande, et, de là, je partirai pour Paris. Je ne sais encore si je visiterai mon pays rhénan. Mais personne ne doit connaître ce plan, personne au moins qui me touche d'un peu près, ainsi ma famille de Hambourg, et mes amis de Berlin, auxquels je dis toujours que j'irai faire un cours à l'Université. Si je fais réellement ce grand voyage, il

sera toujours temps que les gens l'apprennent. Sans cette précaution, ils me feraient perdre la tête avec leurs bavardages.

A Paris, je travaillerai à la Bibliothèque royale, je verrai le monde et les hommes, et rassemblerai les matériaux d'un livre qui sera européen.

La seconde partie des *Reisebilder* contiendra 1° la deuxième et la troisième série de *la Mer du Nord*, celle-ci en prose, la première en colossales épigrammes, plus originales et grandioses que les précédentes; 2° un fragment de l'histoire de ma vie, écrit avec l'humour le plus hardi, et qui vous plaira; 3° enfin le mémoire sur la Pologne que vous connaissez, et peut-être, si l'étendue du livre le permet, des lettres écrites de Berlin, en 1822. Mais ne vous méprenez pas : ce n'est autre chose qu'un cadre pour y placer plus commodément tout ce que je veux; ce n'est qu'aujourd'hui que j'écris réellement ces lettres, et j'utilise pour cela quelque chose de celles que j'ai publiées en 1822, dans *l'Indicateur westphalien*.

La troisième section de *la Mer du Nord* consiste aussi en lettres où je puis dire tout ce qui me vient à l'esprit.

Je vous écris ceci pour vous faire voir combien il m'est facile de faire entrer tout ce que je voudrai dans ce second volume. Si donc, à ce point de vue, vous avez quelque désir, si vous souhaitez que certaines choses soient dites, ou que quelqu'un de nos intimes soit fustigé, dites-le-moi, ou, ce qui est mieux encore, écrivez vous-même dans mon style les lambeaux que je recoudrai dans mon livre, et vous pouvez vous fier à ma discrétion la plus sacrée. Je puis maintenant tout dire, je m'embarrasse peu de me mettre à dos une douzaine d'ennemis de plus ou de moins. Voulez-vous introduire dans mes *Reisebilder* des morceaux tout entiers, relatifs à notre temps, ou seulement m'envoyer votre liste de proscription? — Je suis tout à vos ordres [1].

Je n'ai pas encore écrit aux Robert à Paris. Mais

1. Remarque de Varnhagen : « Heine m'offrit un jour, dans une de ses lettres, de châtier selon leurs mérites les personnes que je lui indiquerais, — sachant bien que j'étais lié par ma position habituelle, et qu'il ne m'était pas possible de donner à tel ou tel, à qui cela m'aurait fait plaisir, ou qui l'eût mérité, une volée de bois vert, — tandis que lui était parfaitement libre, n'avait rien à ménager, etc. Cette offre bénévole me fit beaucoup rire. Je le remerciai, et lui dis que, pour le moment, je n'avais personne à lui désigner, mais que je me souviendrais de son obligeance. — Il y a de cela un quart de siècle, et je n'ai jamais été tenté de réclamer ses bons offices (mars 1850). »

je le ferai bientôt pour leur dire que je compte y aller. Si j'avais écrit plus tôt à Robert, je l'aurais fait surtout à cause de mon gueux de livre. J'étais, au commencement, très-inquiet de son sort; maintenant, je suis plus calme. Je vous remercie cordialement, cher Varnhagen, de ce que vous avez fait pour ce livre, et que Dieu le rende aux enfants de votre esprit! Je vous ai fort bien reconnu dans le *Gesellschafter*... Mais je n'ai pu déchiffrer avec certitude si c'est vous qui aviez écrit l'article tout entier. — Le livre à fait grand bruit, et trouvé beaucoup d'acheteurs. Mon éditeur m'a promis qu'une seconde édition se ferait bientôt; alors, j'écrirai une raisonnable dédicace que je vous enverrai préalablement pour la censure. Si, dans la première dédicace, j'ai parlé des quatre-vingt-huit *Lieder* du *Retour*, c'est dans l'idée de pouvoir orner cette série du nom de madame de Varnhagen [1], dans la grande édition de mes poésies complètes que je compte publier bientôt. Mes premières années de jeunesse, l'*Intermezzo*, le *Retour*, et deux séries des *Poésies de la mer*, feront un beau volume, le commencement et la fin de ma

1. *Le Retour* est, en effet, dédié à madame Varnhagen dans le *Livre des chants*.

jeunesse lyrique. Ceci encore reste entre nous, afin que Maurer et Dümmler ne fassent pas d'opposition. Ils me forcent à agir ainsi, car ils ne font rien et n'ont rien fait du tout pour mes poésies. Mon éditeur actuel, Campe, avec qui je suis fort lié, a proposé à Dümmler de lui abandonner pour un prix équitable les exemplaires restants des *Tragédies*, et, après de longs pourparlers, a reçu de lui l'ultimatum ci-joint qui naturellement ne peut être accepté. Il faut donc garder le secret sur ce recueil projeté de mes poésies. Mais dites-moi si j'ai le droit d'agir ainsi. Il est bien entendu que beaucoup de *Lieder* seront supprimés, beaucoup modifiés et beaucoup ajoutés. Avec votre expérience, c'est vous qui pouvez le mieux m'éclairer sur ce que je dois faire. Quand bien même Dümmler aurait cédé à Campe les *Tragédies*, je n'en aurais pas moins fait paraître chez le dernier ce grand recueil de mes poésies. Il est très-actif, s'entend à répandre un livre (ainsi, dans la seule ville de Hambourg, il a placé plus de cinq cents exemplaires des *Reisebilder*) et, avec lui, mes tragédies auraient été plus connues. Qu'en pensez-vous? Serait-il encore possible de décider Dümmler? — Les jugements publics sur mes écrits

m'ont mis en grande faveur auprès de Campe, et il me donne beaucoup d'argent. Cela est bon. et d'un grand secours dans les jours difficiles. — Je suis sur un bon pied avec ma famille, et ma situation financière, de ce côté, est tolérable. Mais j'ai une quantité de chagrins secrets, bien des choses me serrent le cœur, et il s'ensuit, vous comprenez bien, qu'il ne serait pas opportun de commencer une lettre pour madame de Varnhagen, à supposer même que je pusse la finir. — Ci-joint un fragment de l'ancienne lettre déchirée, qui me tombe sous la main. — Ci-joint encore une lettre pour Charles de Raumer ; je ne sais s'il est maintenant à Berlin ou à Stettin ; veuillez donc vous informer chez le bedeau de l'Université, ou faire demander à l'historien Raumer, le professeur (cousin de Charles), s'il est à Berlin. et, dans la négative, mettez cette lettre à la poste. C'est un de mes plus chers amis ; il a été mon Las Cases à Gœttingue, et je m'enhardis à lui remettre une carte d'introduction pour vous. Il a beaucoup d'esprit, mais il faut du temps pour le décider à parler.

Et maintenant. adieu. et ne m'oubliez pas. Que dois-je dire à la divine Frédérique ? Là où je suis. je

pense à elle. Je pense à madame de Varnhagen, — *ergo sum*. Vous voyez que je ne suis pas un idéaliste. — Saluez cordialement l'archihégelien Gans; je suis charmé que vous le voyiez si souvent. Dans ces dernières semaines, j'ai beaucoup conversé avec lui, et je l'aime encore davantage.

A Norderney, j'ai trouvé vos *Monuments biographiques*, que je n'avais encore lus que très à la hâte, et que j'ai pu étudier à loisir. Mon Dieu! comment peut-on écrire d'une façon si objective? L'histoire du roi Théodore est celle que je préfère. J'y retrouve votre style pittoresque: les autres biographies sont peut-être meilleures, parce qu'elles sont écrites d'une manière plus unie, sans recherche de l'effet. J'ai lu ce récit en plein air, dans les beaux jours. — Votre ami.

Saluez Chamisso.

LXXII

A X. X.

Lunebourg, le 16 novembre 1826.

Cher ami,

Je pense si constamment à toi, qu'il m'est vraiment impossible de savoir si c'est à ton tour ou au

mien d'écrire. Je suis, la plupart du temps, misérable. J'écris peu, mais ce peu est très-bon et te plaira. Je pense beaucoup, lis beaucoup, et je pourrai, un jour, devenir quelque chose. Notre livre avance, bien qu'un peu lentement, mais excellemment; il amusera et inquiétera beaucoup. Tu verras que « le petit bonhomme vit encore. » Napoléon et la Révolution française y figurent en grandeur naturelle. Je vis très-seul. Hier, j'ai reçu une lettre des Varnhagen ; je t'envoie celle de la dame, mais je te demande en grâce de ne la montrer à personne, et de me la renvoyer tout de suite. Cette lettre se rapporte exclusivement à l'une des miennes, et à mon plan d'aller à Paris, et d'y écrire un livre européen. Personne n'en doit rien savoir. J'espère donner quelque chose de meilleur que lady Morgan. L'essentiel est de ne toucher qu'à des choses qui aient un intérêt vraiment général, européen.

J'ai lu hier, dans *la Feuille de minuit*, les impertinences de Mullner sur mes *Reisebilder*. Cet homme ne peut que blesser, et a sûrement cru que *mon diable* avait trait à lui. Il ne voit que lui partout. — Quelques amis me pressent de publier un recueil de mes meilleures poésies, rangées par ordre de date, et sé-

vèrement choisies; ils pensent que ce recueil deviendrait tout aussi populaire que ceux de Bürger, de Gœthe, d'Uhland, etc. Varnhagen me donne, à ce point de vue, maintes directions. J'y introduirais une partie de mes premières poésies, ce que je suis bien en droit de faire, puisque Dümmler, sous un prétexte peu loyal, ne m'a pas donné un fenin d'honoraires. Je prendrais aussi l'*Intermezzo* tout entier (Dümmler ne pourrait m'en vouloir), et puis les derniers *Lieder;* — tout cela à la condition que Campe, à qui je ne demanderais point d'honoraires, voulût publier le livre, et ne craignît pas qu'il ne nuisît aux *Reisebilder*. Encore une fois, je ne demanderais pas un fenin pour ce livre; je n'aurais en vue que le bon marché. et les autres exigences de la popularité; ce serait ma joie de montrer à Maurer et à Dümmler que je sais pourtant me tirer d'affaire, et ce livre serait mon œuvre principale, et donnerait mon image psychosologique : — d'abord mes poésies mélancoliques et sérieuses de jeunesse, l'*Intermezzo* combiné avec *le Retour*, ensuite mes *Lieder* fleurissants (ainsi, ceux du *Voyage du Hartz*); — enfin l'ensemble des colossales épigrammes. J'appelle ce plan joli. parce que je pourrais combi-

ner avec tout cela maintes jolies fantaisies; je connais assez le public pour savoir comment rattacher ces caprices aux intérêts actuels; toutefois, il y aurait un travail difficile, ainsi la préface. — Mais mon papier est à sa fin... Ton ami.

LXXIII

AU MÊME

Lunebourg, le 1er janvier 1827.

Bonne année 1827!

Reçois mes meilleurs vœux, cher ami. Je suis enfoncé jusqu'au cou dans le travail : autrement, je t'écrirais une longue lettre. Deux mots seulement aujourd'hui...

Au lieu de « La jeune fille fécondée par le dieu, » — tu peux changer ainsi : « La jeune fille qui renferme dans ses flancs le fruit divin [1]. » Il s'agit de ces filles de rois que Junon persécutait toujours quand Jupiter les avait honorées de ses embrassements, — et d'Hercule, le grand thaumaturge

1. Voir le morceau intitulé *les Deux Grecs*, un des plus remarquables de la série qui a pour titre *la Mer du Nord* (*Poëmes et légendes*, Paris 1865).

qu'elle poursuivait aussi en sa qualité de fils de dieu.

D'ailleurs, tu as raison, — les trois tableaux sont réussis. Ils montrent la gradation de mon humeur tragique. La seconde série aura encore beaucoup de semblables accents. Malheureusement, si je veux rester un homme d'honneur, il faut que le livre soit très-vite terminé. — Le « rire inextinguible, » est une expression homérique, et doit rester...

LXXIV

AU MÊME

London, Craven street, 32. Strand, le 23 avril 1827.

Cher ami.

Au dehors, il neige, et pas de feu dans ma cheminée : aussi ma lettre sera-t-elle glaciale. Par surcroît, je suis triste et malade. Vu et entendu déjà bien des choses, sans avoir une seule intuition claire. Londres, au point de vue du grandiose, a dépassé tout ce que j'attendais ; mais je m'y suis perdu. Je n'ai fait que peu de visites, — je n'ai pas vu encore tes amis, — et le théâtre a été, jusqu'ici, ma grande ressource.

Je frissonne et souffre cruellement. Je suis trop malade pour rien pouvoir faire ; mon premier travail sera la préface de mes poésies; après quoi, je me mettrai à refondre *Ratcliff*. — Je resterai à Londres tout au plus jusqu'à la mi-juin ; j'irai alors passer trois mois sur quelque plage d'Angleterre pour les bains de mer. J'en ai absolument besoin. — La vie à Londres est effroyablement coûteuse : j'ai dépensé, jusqu'à présent, plus d'une guinée par jour; sur le bateau à vapeur, j'ai dû payer une livre et demie sterling pour dépense et pourboire. et presque une livre pour quelques volumes que j'avais avec moi, etc. Les livres sont ici à des prix fous.— Rien que brouillard, vapeur de houille, porter et Canning.— Je n'ai pas encore fait visite à mes amis de l'Abbaye de Westminster. — Qu'adviendra-t-il de moi dans ce monde? En dépit de ma clairvoyance, je ne pourrai sans doute jamais m'empêcher de faire des sottises, c'est-à-dire de parler à cœur ouvert. Je suis curieux d'apprendre par toi si aucun gouvernement n'a pris mon livre en mauvaise part. Tout bien compté, on finira par s'asseoir à son foyer tranquille, dans son pays d'Allemagne, lisant pacifiquement *l'Indicateur allemand*, ou la *Gazette litté-*

raire de Halle, en mangeant une beurrée allemande. — Il fait horriblement humide et déplaisant ici, et personne ne vous comprend, personne n'entend l'allemand. — Adieu ! Ton ami.

LXXV

A VARNHAGEN

Londres, le 1er mai 1827.

Si je n'écris pas beaucoup, je pense d'autant plus à l'Allemagne, et à la *Französischestrasse* 20[1]. Que cette lettre, cher Varnhagen, vous porte mes salutations les plus cordiales. Quant à madame de Varnhagen, je n'ai pas besoin de lui écrire, elle sait tout ce que je pourrais lui dire, elle sait ce que je sens, ce que je pense ou ne pense pas, — et je n'ai pas non plus besoin de m'excuser auprès d'elle de mon long silence. J'ai été dans une situation si fâcheuse au dedans et au dehors, que je n'aurais rien pu vous dire de raisonnable. Et les hommes veulent pourtant qu'on leur parle raison, même quand ils ne sont pas des rationalistes endurcis. — Je vous remercie de votre cadeau de livres.

1. La demeure de Varnhagen, à Berlin.

Au nom du ciel, comment peut-on écrire des volumes si épais! Votre *Blücher* m'a infiniment plu; je l'ai lu deux fois, et j'admire comment le fin diplomate a su manier ce sujet grossier sans lui faire violence. Le personnage ressort puissamment. Les exhibitions de Blücher en Angleterre sont décrites de main de maître... Le parallèle avec Napoléon est admirable. Il s'y trouve du vrai; et celui qui l'avoue est — l'auteur du *Tambour Legrand*.

Chose étrange que, dans le même temps, deux hommes unis de sentiments aient présenté au public avec le même enthousiasme les deux chefs ennemis par excellence, Napoléon et Blücher! Et nous avons pourtant voulu l'un et l'autre la même chose, nous restons unis par la pensée. Toutefois, je dois l'avouer, je ne puis lire votre *Blücher* avec amour; peut-être est-ce encore en moi un écho des marches du tambour Legrand; mais je m'irrite quand je songe que l'homme de l'idée, l'idée faite homme, Napoléon, a été terrassé par deux adversaires dont l'un n'était autre chose qu'un hussard, joueur de pharaon, et l'autre un roué anglais dépourvu de tout enthousiasme. — Vous pouvez à peine vous figurer quelle piteuse figure celui-ci faisait la semaine der-

nière, quand je le vis revenir de Saint-James; son gracieux roi venait peut-être de lui apprendre, en haussant les épaules, le complet triomphe de Canning, qu'il pouvait lire aussi sur les visages heureux des passants. Cette fois, l'idée l'emporta sans canons, et le vainqueur de Waterloo dut battre en retraite.

Vous aurez reçu mon livre relié en rouge pour madame de Varnhagen et vous l'aurez offert en mon nom à notre chère Frédérique. Le paquet pour Moser aura aussi été remis à son adresse. J'ai dû laisser le soin des livres à un tiers, parce que je suis parti bruquement de Hambourg. C'est aussi ce qui m'a empêché d'envoyer quelques lignes avec les volumes. Ce n'est pas l'inquiétude qui m'a fait partir, c'est la prudence, qui conseille à tous de ne rien risquer là où il n'y a rien à gagner. Si javais eu quelque perspective d'être placé à Berlin, j'y serais allé directement, sans me soucier du contenu de mon livre. Comme notre ministère est avisé, je crois avoir plus de chance maintenant que jamais d'être placé, et je finirai sans doute par revenir à vous à Berlin. Je suis parti de Hambourg précisément le jour où mon livre a été publié;—il m'a fallu prendre beaucoup sur moi! — et, depuis lors, je n'en ai pas

entendu dire un mot. Je sais à l'avance ce qui adviendra, je connais mes Allemands. Ils s'effrayeront, réfléchiront, et ne feront rien. Je doute même que le livre soit défendu. Mais il était nécessaire qu'il fût écrit. Dans ce temps servile et plat, il fallait que quelque chose se fît. Je suis quitte maintenant, c'est à ces amis au cœur dur qui, un jour, voulaient faire tant de choses et maintenant se taisent, à être confus. Les conscrits les plus poltrons, quand ils sont dans les rangs, deviennent très-courageux; mais c'est celui-là qui est seul qui montre le vrai courage. — Je prévois aussi que les bonnes âmes déchireront mon livre à belles dents, et, si mes amis se taisent sur ce dangereux écrit, je ne pourrai leur en vouloir. Je sais fort bien qu'il faut être tout à fait indépendant de l'État pour oser parler du *Tambour Legrand*. Robert serait sans doute, par sa position, celui qui pourrait le mieux prendre fait et cause pour mon livre. Je ne lui ai pas écrit, il est vrai; mais je sais qu'il n'aime pas les longues correspondances. Je conviens aussi que, bien que sa femme soit fort distinguée, même intellectuellement, j'aime encore mieux la voir parler que de la lire. Entre nous, écrire à une jolie femme me semble aussi fou que si je vou-

lais entrer en correspondance avec un pâté de Strasbourg. Toutes les choses de ce monde doivent être goûtées à leur façon. Ces beaux yeux dont l'éclat réjouit notre cœur, et ces pâtés aux truffes dont le fumet nous transporte, perdent beaucoup à l'éloignement. — Quand vous écrirez aux Robert, dites-leur que je resterai ici encore quelques semaines, que je prendrai ensuite les bains de mer pendant deux ou trois mois sur la côte d'Angleterre, et que je m'en irai alors à Paris pour revenir en Allemagne en passant par Carlsruhe. Si, dans l'intervalle, vous avez quelque chose à me communiquer, écrivez-moi sous le couvert de B.-A. Goldschmidt et Cie, à Londres. Ces messieurs sauront toujours où m'envoyer mes lettres. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on paye ici double port quand la lettre est sous couvert. Si vous voulez, pour employer utilement mon séjour à Londres, me rendre attentif à quelque chose, j'en serai charmé. Au cas où vous seriez en correspondance avec Cotta, demandez-lui s'il veut m'occuper ici ou à Paris pour le *Morgenblatt*. Mais il faudrait s'y prendre bientôt. Il est entendu que, si je devais prolonger pour cela mon séjour en Angleterre, il s'agirait d'honoraires un peu forts.

Tout est ici d'une cherté sans exemple; comme je veux tout voir, je dépense une guinée par jour; ce qui est énorme pour un écrivain allemand. — Saluez beaucoup Gans, ainsi que Chamisso. — Peu avant mon départ, j'ai vu encore à Hambourg madame votre sœur et le docteur Assing; ils vont tout à fait bien.

Je suis sur un bon pied avec ma famille, mais toujours en guerre avec moi-même. Dans ces derniers temps, je me suis créé bien des soucis. Je souffre toujours de mes maux de tête, et d'anciennes blessures se rouvrent dans mon âme. En ce moment, un engourdissement violent m'a enfermé comme dans un sépulcre de plomb. Je crains de tomber sérieusement malade. — Adieu; mon papier finit. Je baise la main de madame de Varnhagen.

LXXVI

A X. X.

Londres, le 1er juin 1827.

Cher ami,

N'attribue point mon silence à mes sentiments. Je suis trop désorienté, et malade, et troublé,

pour pouvoir écrire. Agréables lettres de Berlin. Les hommes les plus inconnus pleins d'enthousiasme. En revanche, Varnhagen m'écrit : « Votre livre fait sensation, grande sensation, et Dümmler et consorts l'appellent, dans leur style de librairie, un fameux livre ; mais les lecteurs sont déconcertés ; ils ne savent pas s'ils doivent garder leur plaisir par devers eux et le renier en public ; les amis eux-mêmes font terriblement les vertueux, et se posent en savants et citoyens rangés et amis de l'ordre. » Bref, par servilisme et par peur, on blâme tout. Quel contraste avec la lettre qui m'arrive du midi de l'Allemagne, d'Augsbourg ! Ce n'est pas nouveau pour moi de recevoir de là-bas des appels séduisants. Hélas ! je suis enchaîné à l'Allemagne du Nord. Une belle pensée : devenir, en Bavière, chef du parti libéral ! Mais je suis malade, ruiné et enchaîné. — Et cependant, il me faut payer ici avec de l'or toutes les idées que je recueille. Il y a des jours où je dépense plusieurs guinées. Je ne publierai rien sur l'Angleterre ; aucun libraire ne me payerait mes frais. — Hier, je me demandais si je ne ferais pas bien d'écrire quelque chose sur l'Angleterre dans le *Morgenblatt*; mais cela n'en vaut pas la peine. Il

faudrait me faire violence pour la politique, et les choses n'auraient plus d'intérêt quand je voudrais réimprimer ensuite. Le mieux est de ne rien publier. Ce que j'aurai conçu, dès lors, fera d'autant meilleur effet dans mon livre. Je ne veux point être un niais, et écrire de *fameux* livres dans le sens de Dümmler et consorts. Je vis tout seul ici, je le veux ainsi. Et pourtant, Dieu sait comment les journaux de Londres, entre autres importantes nouvelles, ont annoncé ma présence ici et remarqué que j'étais en voyage pour la France. J'aurai beaucoup à vous raconter !

LXXVII

A M. MOSER

Londres, le 9 juin 1827.

Cher Moser,

Pardonne-moi ma négligence à écrire... Avant mon départ de Hambourg, j'ai pris soin que mon livre te fût envoyé. Je pensais qu'il tiendrait lieu d'une lettre. Tu y auras vu ce que j'ai pensé, senti et souffert depuis un an. Je crois que *le Tambour Legrand* t'aura plu. Tout le reste du volume, les poésies exceptées, est pâture pour la foule, qui s'en

repaît aussi de grand appétit. Ce livre m'a gagné en Allemagne beaucoup d'amis et de popularité; si la santé me vient, je puis faire beaucoup; j'ai maintenant une voix qui se fait entendre au loin; souvent encore tu l'entendras tonner contre les sergents de ville de la pensée, et les oppresseurs des droits les plus sacrés. — J'obtiendrai, dans l'université des grands esprits, une chaire de professeur très-extraordinaire.

Le but essentiel de cette lettre est de te répéter le vieux refrain, c'est-à-dire que je t'aime et désire garder ton affection. Comme preuve de la mienne, je t'envoie aujourd'hui les dix louis que tu m'as prêtés, — il y a beau jour! Ce n'est qu'à mes meilleurs amis que j'ai l'habitude de payer mes dettes. A cette occasion, je te remercie encore d'être venu si amicalement à mon aide quand j'en avais un si grand besoin. Je sais que tu n'aimes pas ces remercîments; mais je ne puis les supprimer, — j'ai si rarement l'occasion d'en faire! Quant aux douze louis qui me reviennent (quand tu auras touché, sur la valeur du mandat ci-joint de vingt-deux louis, les dix qui te sont dus), je te prie d'en disposer comme suit :

Je dois cinq louis à l'assesseur Christian Sethe, et je désire que tu les lui envoies en lui disant que j'en ai donné l'ordre de Londres : il est à Munster, et son père, le président de la cour de cassation de Berlin, te remettra son adresse. — Je dois encore, depuis Gœttingue, à mon cher ami Charles de Raumer (*stud. juris*, Maurerstrasse, 53), deux louis; à moins que tu ne préfères les lui envoyer en mon nom, je désire que tu les remettes toi-même, en lui donnant l'assurance que je suis bien portant; autrement, il me croirait au lit de mort, car il sait que je n'ai pas la passion de payer mes dettes. C'est l'un de mes plus chers amis, et il pourra te raconter comment je vivais à Gœttingue [1]. Enfin je me souviens que je dois encore un louis à l'excellent Joseph Lehmann, et, puisque je suis en bon train, je veux aussi que tu le payes pour moi. Lehmann ne voudra plus se souvenir de cette petite dette; mais j'ai bonne mémoire. Dis-lui que je lui écrirai bientôt. — Après ces payements, il reste chez toi à mon actif quatre louis dont je disposerai bientôt. Je ne

1. Cet ami d'université de Heine est devenu, vingt-cinq ans plus tard, l'un des ministres du roi Frédéric-Guillaume IV, et s'est rattaché au parti féodal.

veux pas te donner trop à la fois matière à rire. Pardonne-moi tout ce dérangement.

Tu peux te figurer comment je vis ici, puisque tu me connais et connais l'Angleterre. Je vois et j'apprends beaucoup de choses. Dans quelques jours, je partirai pour les bains de mer. MM. B.-A. Goldschmidt et Cie, à Londres, à qui je fais adresser mes lettres, ont l'ordre de me les envoyer. — Ma santé n'est guère meilleure; mon vieux mal de tête ne veut pas céder.— Le but essentiel de mon voyage était de quitter Hambourg. J'espère avoir la force de n'y pas retourner. Berlin non plus ne m'attire pas autrement...Ici, tout est trop cher et trop démesuré. Beaucoup de choses intéressantes: — Parlement, Westminster-Abbey, tragédie anglaise, belles femmes. Si je quitte vivant l'Angleterre, ce ne sera pas leur faute; elles font ce qu'elles peuvent. Littérature du jour misérable, plus misérable encore que la nôtre, et c'est beaucoup dire.

Si tu peux faire quelque chose dans le monde des journaux, pour le second volume des *Reisebilder*, n'y manque pas. Il y aura toujours assez de misérables attaques contre moi, — et les amis, d'ordinaire, ne bougent pas. D'ailleurs, il est hasardeux

pour des fonctionnaires de l'État, en Prusse, de s'exprimer loyalement sur mon livre. Toi qui n'es pas fonctionnaire, je te rends attentif à ce fait; mais je sens que c'est inutile : tu es trop profond pour qu'il soit possible de t'engager à écrire. Un peu de superficialité ne te nuirait pas. — Adieu; salue Gans et Zunz, les deux amis. Je pense beaucoup à Gans, et toujours avec un sentiment cordial, presque tendre. Mes salutations à madame Zunz. Si tu vois Bendavid, ne m'oublie pas auprès de lui, comme auprès du vieux Friedländer; ce sont des hommes que j'estime. Si tu veux m'écrire, ne tarde pas...

Il fait aujourd'hui beau temps, chose rare à Londres. Je vais faire visite à mes amies les Chinoises qui sont ici.

LXXVIII

A X. X.

Norderney, Norderney, Norderney, le 20 août 1827.

Cher ami,

Comme tu vois, je suis de nouveau à Norderney. J'ai appris qu'on était ici très-monté contre moi, qu'on y voulait ma mort, etc., et je n'ai rien eu de

plus pressé que d'arriver. « Eh bien, il fallait du courage! » m'ont crié de loin quelques vieilles connaissances en me voyant paraître. Je pense toutefois n'en avoir nul besoin; il en fallait seulement pour venir. J'ai maintenant le droit de faire le rodomont. La poste va partir; autrement, je ne m'en tiendrais pas là. Aujourd'hui, je ne puis pas encore t'écrire une véritable lettre. — L'Angleterre m'a ruiné financièrement; toutefois, je ne ferai pas comme Walter Scott, c'est-à-dire que je n'écrirai pas un livre mauvais mais lucratif. Je suis le chevalier du Saint-Esprit.

Ton ami, qui attend bientôt une lettre de toi.

LXXIX

A VARNHAGEN

Hambourg, le 26 septembre 1827.

Puis-je aller à Berlin?

Si oui, votre ami y sera bientôt!

LXXX

AU MÊME

Hambourg, le 19 octobre 1827.

Chers amis,

Merci ! cordial merci de la prompte réponse que vous avez faite à ma courte mais délicate question ? Dans ce moment encore, je suis trop surmené pour pouvoir écrire une lettre présentable. Mais, dans quinze jours, j'écrirai. Le professeur Dirxen vous aura raconté, cher Varnhagen, que j'étais de nouveau à Norderney. Ma question relativement à Berlin n'était pas dictée par l'anxiété. Après avoir reçu le *responsum* de madame de Varnhagen, j'étais déjà sur le point d'aller vous rejoindre, et tous mes préparatifs étaient faits, quand il m'est arrivé une lettre qui, en quelques instants, m'a décidé à partir pour Munich. Il y a longtemps déjà qu'on avait désiré m'y voir. Aujourd'hui, on me promet monts et vermeilles [1]. En tout cas, je trouverai là de la tranquillité, et, maintenant, c'est pour moi l'essentiel.

1. Dans l'original, *Hollande et Brabant.*

En janvier 1828, les *Annales politiques* paraîtront à Munich, sous la rédaction de votre ami Heine, et du docteur Lindner. C'est ainsi qu'on apprendra d'abord que je suis à Munich. J'ai accepté cette rédaction parce que j'étais persuadé que vous n'en seriez pas seulement satisfait, mais réjoui. Quant à la tendance, vous la pressentez bien. — Je pars dans quelques jours pour Munich ; je vous écrirai en route.

Cher Varnhagen, vous êtes le seul homme au monde sur la discrétion duquel je puisse compter. C'est pourquoi il faut que vous me veniez en aide jusque dans mes préoccupations les plus arides. Tous mes autres amis sont des parleurs. Il faut donc que je vous importune. Vous recevrez prochainement de MM. Treuttel et Wurtz, Treuttel jun. et Richter, de Londres, une lettre par laquelle ces messieurs vous enverront pour moi une somme d'environ huit cents thalers. Ayez la bonté d'encaisser pour moi cette valeur, et de la garder à ma disposition. Mais, au nom du ciel, ne dites à personne que j'ai reçu et que je possède une telle somme d'argent ! J'ai passablement de dettes dans cette vallée de larmes, et, jusqu'ici, aucun revenu fixe. Je

suis exposé à des poursuites et à des dangers, et il est nécessaire que j'aie en tout temps un viatique tout prêt. J'ai l'habitude de gaspiller l'argent que j'ai sous la main. Il serait bon, me suis-je dit, que vous eussiez toujours pour moi un petit fonds de réserve. Seulement, *motus!*

J'ai quitté Londres le 8 août, jour de la mort de Canning. Grand butin intellectuel! La vie de Londres est trop grande et trop coûteuse. Je m'étais enfoncé jusqu'au cou dans des aventures ; par sottise et mauvaise humeur, j'ai perdu plus de trois cents guinées, et je suis heureux d'en être sorti.

Les femmes d'Angleterre sont belles, et les hommes grands et généreux.

A ma première station de voyage, je vous écrirai, et vous dirai où votre réponse me trouvera. Vous pourrez certainement me donner, sur ma nouvelle besogne de rédacteur de Revue, mainte utile direction. A qui dois-je m'adresser comme collaborateur? Seriez-vous disposé vous-même à travailler aux *Annales?* Personne ne le saura. Je prends tout sur moi. Ce que je vous ai proposé au sujet de nos intimes, quand j'écrivais le second volume des *Reisebilder*, je le maintiens pour la Revue. Un *leading*

article des *Annales* sera la critique de livres anglais et allemands, au point de vue politique. Je ne sais point encore exactement quels honoraires seront payés aux collaborateurs : en tout cas, ils ne seront pas insignifiants. — Le *Livre des chants*[1], pour madame de Varnhagen, sera bien arrivé. Ce n'est autre chose qu'une édition vertueuse de mes poésies. — J'ai déjà vendu à mon éditeur la seconde édition des *Reisebilder ;* aussi paraîtra-t-elle bientôt. Quant au troisième volume, il sera publié aussitôt que je l'aurai écrit. Je suis jeune, je n'ai pas encore une femme et des enfants affamés autour de moi : je puis donc parler librement. Madame de Varnhagen sera satisfaite. Je voudrais écrire à cette chère amie une longue lettre, longue comme le monde, diffuse et insupportable comme ma propre vie. — Ce matin, je suis sur le point d'aller faire visite à une femme que je n'ai pas vue depuis onze ans, et à qui l'on a redit que j'ai été autrefois amoureux d'elle. C'est madame Friedländer de Kœnigsberg, presque une cousine. Hier déjà, comme avant-goût, j'ai vu l'époux de son choix. La chère personne s'est fort

1. La première édition des *Poésies complètes de Heine*, publiée à Hambourg, en 1827.

pressée, et est arrivée hier. juste le jour où paraissait. chez Hoffmann et Campe, la nouvelle édition de mes *Souffrances de jeunesse* [1]. — Le monde est absurde, et fade, et antirécréatif, et exhale un parfum de violettes sèches.

Pour moi, je suis éditeur des *Annales politiques* ; en outre, je suis fermement persuadé que les ânes, quand ils s'insultent entre eux, n'ont pas de plus sanglante injure que de s'appeler *hommes*.

Si ton œil te scandalise, arrache-le ; si ta main droite te scandalise, coupe-la ; si ta langue te scandalise, retranche-la ; et, si ta raison te scandalise, fais-toi catholique.

J'ai causé à Londres, dans le New-Bedlam, avec un politique devenu fou, qui m'a confié mystérieusement que le bon Dieu était proprement un espion russe. — Je veux que ce gaillard soit collaborateur aux *Annales politiques*.

1. Littéralement *Jeunes Souffrances*. C'est la première série du *Livre des chants*.

LXXXI

A M. MOSER

Hambourg, le 19 octobre 1827.

Cher Moser,

Si tu ne veux pas m'écrire longuement, dis-moi au moins le plus tôt possible si tu as reçu de Londres, en même temps que ma lettre, la traite de vingt-deux louis qu'elle contenait, sur les frères Veit (tirée par B.-A. Goldschmidt et Cie).— Je suis sur le point de quitter Hambourg, et j'attends ta réponse sous l'adresse de S. Heine, à Lunebourg. Écris-moi seulement *tout de suite*, quand ce ne serait qu'une ligne. Ton silence et ma négligence me sont brusquement revenus au cœur, et m'inquiètent.

Ton ami.

P -S.— Je suis à la veille de partir pour Munich. De là, ou pendant le voyage, je t'écrirai des choses intéressantes.

LXXXII

AU MÊME

Lunebourg, le 30 octobre 1827.

Cher Moser,

Je pars ce soir, j'ai encore ma malle à faire, ainsi peu de paroles. De Cassel, je répondrai posément à ta chère lettre. Je vais à Munich, où l'on me fait de grandes promesses, et mieux encore que des promesses. Ma santé, de nouveau compromise, ne me permet aucun travail considérable. Il est dur avec cela, dans cette rude saison, de se mettre en route. Les *Annales politiques universelles*, qui paraîtront sous une forme nouvelle, dès 1828, et dont je suis le rédacteur, t'apprennent en quelle qualité je vais à Munich. Je demande ta collaboration pour cette Revue importante, et même quelque peu solennelle et diplomatique. Indique toi-même une rubrique courante sous laquelle tu donneras tes observations sur les livres et les choses. Mets-toi tout de suite à l'œuvre, afin que j'aie de toi quelque chose; ne fût-ce qu'une couple de pages, pour la li-

vraison de janvier. Je commence à espérer qu'on pourra t'extorquer enfin quelque chose d'imprimable. Tu peux compter sur ma discrétion. Ne dis rien à Gans. Que je déplaise au valet d'aristocratie Gœthe, c'est chose naturelle. Son blâme honore, depuis qu'il patronne tout ce qui est débile. Il craint les titans grandissants. C'est maintenant un dieu faible et décrépit, tout chagrin de ne pouvoir rien produire. Raumer pourra te dire que déjà, il y a trois ans, je ne l'aimais plus, — et ta dernière lettre m'a trouvé incorruptible.

Le *Livre des chants* n'est rien qu'une édition complète de mes poésies déjà connues. Je te l'ai envoyé de Hambourg par une occasion de librairie. Le volume est admirablement gréé et équipé, et, comme un pacifique vaisseau marchand, il voguera doucement vers la mer de l'oubli, sous l'escorte du second volume des *Reisebilder*. Celui-ci est un vaisseau de guerre qui porte trop de canons à bord, et cela a terriblement déplu. Le troisième volume sera armé plus formidablement encore, son artillerie d'un plus fort calibre, et j'ai inventé exprès une poudre tout à fait nouvelle. Il ne portera pas non plus autant de lest que le précédent.

Dans le cas où tu n'aurais pas encore remis les cinq louis à Sethe, je désire que tu me les envoies (avec les quatre louis que j'ai chez toi à mon actif), en une petite lettre sur Francfort. Adresse-moi ta lettre *poste restante* à Cassel (Hesse). Je compte y rester quelques jours, et y trouver ta lettre. Si tu avais déjà rendu les cinq louis à Sethe, selon mon ordre, il faut que tu m'en prêtes autant pour un mois. Je crains de manquer d'argent en voyage, et ce n'est qu'à mon arrivée à Munich que j'en recevrai. Je sais que tu me viens volontiers en aide, et c'est pourquoi je te harcelle. Dans un mois, *parole d'honneur*, tu recevras les cinq louis, si tu me les prêtes. Grâce à Dieu, mes finances sont en meilleur état; seulement, je ne m'entends pas encore à tirer des lettres de change.

Adieu; salue nos amis et viens à mon aide pour les *Annales*. Je reste pour la vie ton immuable ami.

LXXXIII

A VARNHAGEN

Lunebourg, le 30 octobre 1827.

Cher monsieur de Varnhagen,

Si le contenu de ma dernière lettre n'est pas en désaccord avec vos travaux actuels, notre correspondance deviendra sans doute assez active. Nous nous pardonnerons réciproquement alors d'être brefs. Après ce préambule, j'ose vous prier en deux mots, de m'annoncer aussi vite que possible (H. H. *poste restante*, à Cassel) si Treuttel et Würtz vous ont adressé pour moi la remise en question.

Je vais partir de Lunebourg (je ne me fie pas singulièrement aux Hanovriens), et je m'arrêterai quelques jours à Cassel. Je passerai par Francfort en allant à Munich. — Ma santé se gâte de nouveau. Je n'ai quitté Hambourg que samedi, m'arrachant brusquement à des circonstances drolatiques. On dit là-bas que je suis amoureux, amoureux à en mourir, de mademoiselle Peche, l'actrice. Deux personnes savent que c'est impossible, — moi et

madame de Varnhagen. Je baise les mains de cette dernière; je voudrais pouvoir le faire de bouche. — Ah ! Dieu ! il me serait si facile maintenant de passer par Carlsruhe, et voilà que les Robert sont à Berlin ! — On prétend à Berlin que Gœthe parle défavorablement de moi : cela ferait de la peine à madame de Varnhagen. — Je me brouillerai davantage encore avec les aristocrates. Wolfgang Gœthe peut continuer à violer le droit public des esprits; il ne peut empêcher que son grand nom ne soit souvent, un jour, nommé avec celui de Henri Heine.

LXXXIV

AU MÊME

Enfin Munich, à peu près le 28 novembre 1827.

Cher monsieur de Varnhagen,

J'ai bien reçu à Cassel la bonne lettre que vous m'y aviez adressée *poste restante*, et je vous remercie d'avoir si vite répondu à ma question. Je viens vous la faire une seconde fois, et vous prier instamment de me dire, ne fût-ce que par une ligne, si Treuttel et Wurtz n'ont rien envoyé ? Mon Dieu ! il y a si peu

d'hommes sur qui l'on puisse compter, et la négligence de ces messieurs de Londres me montre une fois de plus combien il faut être prudent. — Je suis arrivé ici depuis quelques jours. Cotta, qui y était resté un jour de plus pour m'attendre, est déjà reparti pour Stuttgart. Sa femme est une aimable personne, qui lit mes vers avec plaisir, et à qui je parais plaire. Dans six semaines, les Cotta reviendront ici. Comme je m'y attendais, Munich est cordialement triste. Les gens craignent que je ne m'y plaise pas, et ignorent qu'en définitive je ne cherche autre chose dans le monde qu'une chambre tranquille. Je veux me retirer en moi-même, et beaucoup écrire. Si le climat ne me convient pas, je ferai ma malle : aussi je ne veux prendre aucun engagement définitif. Cotta veut m'atteler à son *Ausland* [1]. Ainsi soit-il ! Les *Annales* ne me donneront pas grand'peine; quant à faire des visites pour chercher des collaborateurs, j'ai la tête et le cœur trop malades. Cotta m'a offert deux mille florins par année; mais j'ai arrangé différemment la chose. Je

1. Le *Journal de l'étranger*, un des importants journaux non politiques créés par Cotta, en même temps que le *Morgenblatt*, *la Feuille littéraire* et le *Journal artistique*.— Tous ces journaux subsistent encore.

veux d'abord tout examiner de sang-froid.—Le docteur Lindner est un homme facile et bon, avec qui je m'accorde bien.— Je languis après un pays qui n'est pas découvert encore. Parfois aussi après Berlin, surtout quand je reçois de vos lettres, et que j'entends parler de madame de Varnhagen. J'apprends avec surprise que nous avons déménagé ; j'avais toujours cru, jusqu'ici, que ma patrie était *Französischestrasse*, 20. — Je veux écrire au roi de Prusse pour lui demander, quand Forster mourra. la survivance du poste de démagogue de cour.

Le roi de Bavière doit avoir mal reçu Görres. Oken a de nouveau voulu partir ; alors, on a résolu de lui donner un traitement fixe. Le plus grand poëte du monde est Édouard Schenk.

Je suis resté huit jours à Cassel. Jacob Grimm à qui je semble plaire (*miserabile!*) travaille à l'histoire du droit allemand! Louis Grimm [1] a dessiné mon portrait : long visage allemand, les yeux languissamment tournés vers le ciel. — A Francfort, j'ai passé trois jours avec Boerne. Beaucoup parlé de madame

1. Louis Grimm, frère des deux illustres philologues, Jacob et Guillaume-Louis, était peintre et surtout graveur : il fut longtemps professeur à l'académie de peinture de Cassel.

de Varnhagen. Il s'occupe à recueillir en trois volumes ses morceaux détachés. Le premier contiendra ses critiques théâtrales. Je n'aurais jamais cru que Boerne fît aussi grand cas de moi; nous avons été *inséparables* jusqu'au moment où il m'a accompagné à la poste. D'ailleurs, pendant tout mon voyage, je n'ai vu personne autre, si ce n'est Menzel, à Stuttgart. Je n'ai point vu les nobles bardes du lieu. Le livre de Menzel sur la littérature [1] a beaucoup de belles pages. Je n'ai pu lire sans douleur les passages sur Gœthe. A aucun prix je ne voudrais les avoir écrits. A quoi pensez-vous, cher Varnhagen ? moi écrire contre Gœthe, moi ? Si les étoiles du ciel me devenaient hostiles, devrais-je pour cela dire que ce sont des feux follets ! En général, c'est sottise, même quand on dirait vrai, de parler contre des hommes qui sont réellement grands. L'antithèse actuelle de Gœthe, c'est-à-dire le petit nationalisme allemand et le piétisme plat, sont, après tout, ce que je déteste le plus au monde. Aussi je resterai fidèle *quand même* au grand païen.

1. L'*Histoire de la littérature allemande*, écrite d'une manière vive et mordante, fit beaucoup de bruit en Allemagne. Menzel y donna hardiment le signal d'une réaction contre Gœthe, qu'il fut le premier, je crois, à appeler le *grand païen*.

Je puis appartenir aux indifférents, mais je ne passerai jamais aux rebelles.

Adieu ; répondez-moi aussi vite que possible ; secondez-moi un peu pour les *Annales*, et, quand vous parlez de moi avec madame de Varnhagen, ne dites que du bien. — Beaucoup de salutations aux Robert. Grand merci à Louis Robert pour son compte rendu des *Reisebilber* dans *la Feuille littéraire*. On dit qu'il doit y avoir là beaucoup d'ironie. A Hambourg, on croyait fort et ferme qu'elle était de moi.

LXXXV

A JULES CAMPE

Munich, le 1er décembre 1827.

Au nom du ciel, cher Campe, comment avez-vous pu confier une lettre pour moi à un homme aussi peu sûr que Witt ? Ne saviez-vous pas que, le vin et le théâtre mis à part, je ne puis et ne veux avoir rien de commun avec lui ? Je n'ai point reçu votre lettre. Veillez à ce qu'elle ne tombe pas en mains étrangères. Voici mon adresse : H. H. *Dr. juris*, à l'Institut littéraire et artistique de la librairie Cotta, à Munich.

Je suis arrivé ici il y a quelques jours, demi-mort. J'ai voyagé lentement, m'arrêtant partout, à Cassel, Francfort, Heidelberg et Stuttgart. Depuis lors, je suis si malade, que j'ai presque toujours gardé la chambre. Cotta, qui m'attendait ici (et qui est reparti tout de suite après pour Stuttgart), ainsi que le docteur Lindner, et d'autres personnes du même groupe, m'ont beaucoup plu. Tout a été réglé à ma satisfaction. Je puis maintenant prendre ou ne pas prendre un emploi, mais je n'ai plus à m'inquiéter de ma subsistance. Je n'ai pas même besoin d'écrire si je ne le veux pas. Je rédige les *Annales* avec le docteur Lindner, ainsi que quelques articles de fond dans l'*Ausland*. N'ayez crainte, Campe, le troisième volume des *Reisebilder* ne sera pas en souffrance, et c'est à lui que mes meilleures heures seront consacrées. Sans des considérations de ce genre, je me serais peut-être laissé endoctriner, et j'aurais entrepris la direction du *Morgenblatt*, dont le rédacteur vient de mourir, ou celle de l'*Ausland*; ce qui m'aurait valu beaucoup, beaucoup d'argent. Mais je veux être libre, et, si, comme on me le dit, le climat d'ici est vraiment aussi affreux, il ne me convient pas d'être lié; ma santé est-elle menacée,

je fais ma malle et pars pour l'Italie. Je ne mourrai de faim nulle part. Peu m'importent la gloire et les hommages, je veux rester en vie. Partout sur ma route, j'ai trouvé les *Reisebilder* « en vogue, » partout enthousiasme, plaintes, et surprise; je n'aurais jamais cru être déjà si célèbre. Je le dois à deux hommes : c'est à savoir H. Heine et Julius Campe. Aussi il ne faut pas qu'ils se séparent. Pour ma part, il ne me sera pas facile de me transformer, ni par désir d'amélioration ni par désir d'argent. Je pense que nous deviendrons vieux ensemble, et que nous nous comprendrons toujours. Aujourd'hui que je suis plus indépendant qu'autrefois, acceptez l'assurance de mes sentiments immuables. Je suis à présent content de vous ; mais j'écris confusément; je voulais dire que, maintenant que me voilà célèbre, je redoute le sort des écrivains allemands, c'est-à-dire de mourir jeune. Sérieusement, mon cher Campe, je suis fort malade.

Mon frère Gustave Heine vous présentera une traite de six louis. Je vous en prie, payez-la, bien que je n'aie rien à recevoir de vous avant Pâques. Je ne fais qu'arriver, et ne saurais tout de suite demander de l'argent (surtout pas pour en-

voyer à Hambourg); et pourtant j'avais donné à mon frère ma parole d'honneur de lui rendre tout de suite dix louis qu'il m'a prêtés à mon départ. C'est peu de chose; mais j'espère que, bien qu'il s'agisse de mon frère, vous ferez honneur à ma parole. Je compte donc sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Mais, si je m'aperçois que je me suis trompé, il est naturel que, de mon côté aussi... Mais ce sont de vaines paroles, vous savez comme je pense, et je sais comme le monde tourne. — Au fond, je ne sais vraiment rien.

Je suis aujourd'hui une vieille femme malade, et je bavarde.

Ma lettre ! Redemandez-la donc à Witt, ou envoyez-lui mon adresse. J'apprends par Merckel que l'un de vos deux chiens a aboyé mon *Livre des chants*. Vous pouvez garder *Pastor*, il sait faire le chien couchant. Mais, quant à *Magister*, qui va toujours flattant Lebrun de la queue et rapporte à Gubitz, envoyez-le au diable, et, en tout cas, ne le laissez plus p..... du bas allemand sur mon papier [1]. —

1. *Pastor* et *Magister* désignent ici, l'un le docteur Pustkuchen, auteur d'un livre qui fit momentanément du bruit, *les Fausses Années d'apprentissage*, etc.; l'autre, le docteur Bärmann, correspondant du journal de Gubitz, et auteur d'un recueil de vers en

Frankh, de Stuttgart, une petite tête entreprenante. parlait avec éloges du choix de vos publications. Je soupirai, mais ne lui dis pas que, vous aussi, vous teniez quelques vilains chiens enfermés dans vos armoires. Gardez-les tant que vous voudrez, mais ne les lâchez pas. Réellement, Campe, j'attache quelque prix à la bonne société.

Adieu ; continuez de m'aimer, et croyez à mes meilleurs sentiments. Si je tombe plus malade — je ne plaisante pas — je mettrai mes papiers en ordre. et vous les adresserai pour le cas où je viendrais à mourir. Vous les publierez ensuite, et les honoraires couvriront ici-bas mes dettes terrestres. Mais, cher ami, ne me mettez pas dans mon sépulcre héréditaire, à côté de quelque chien mort.

LXXXVI

A X. X.

Munich, le 21 décembre 1827.

Je te souhaite une bonne année, meilleure que celle qui est maintenant au bout du rouleau. Je vou-

bas allemand, publié chez Hoffmann et Campe sur le même papier et aussi élégamment que le *Livre des chants*.

drais rouler avec elle dans le néant éternel, car je suis très-malade et de mauvaise humeur.

Je vois, par la lettre de mon frère, que tu sembles piqué de la briéveté de la mienne. Tu devrais savoir que moi qui, des années entières, n'écris pas à mes amis les plus chers, à ceux dont j'ai le plus besoin, je ne saurais, pour t'amuser, t'envoyer de longues lettres. Vraiment, l'égoïsme de l'amitié est plus insupportable que celui de la haine! Il m'est impossible de t'écrire de longues lettres.

Le climat d'ici me tue, mais d'ailleurs me plaît tout à fait. Le roi est un homme très comme il faut, qui lit avec intérêt, dit-il, les *Annales politiques*. Dans huit jours paraîtra la première livraison des « *Annales*, publiées par Heine et Lindner. » Il s'y trouvera un petit article de moi sur la liberté et l'égalité. Malgré ma maladie, il faut que je songe aux *Annales*. Mes finances sont en désarroi, j'ai des dettes; l'été prochain, il faut que je retourne aux bains, et, si Cotta, qui est très-généreux, me donne tant d'argent, il faut aussi, de mon côté, que je fasse quelque chose. Aussi chaque livraison des *Annales* aura au moins une ou deux feuilles de ma plume. Il y a bien là aussi un peu de vaine gloire; je veux

montrer au monde que je suis autre chose qu'un poëte à sonnets, un poëte d'Almanachs.

Ris de bon cœur! Un ami m'arrive et me dit que c'est demain seulement le soir de la Saint-Sylvestre. Et moi qui, depuis une heure, suis là à ruminer, selon l'usage, les considérations les plus sérieuses sur la fin de l'année, — et qui devrai recommencer demain !

LXXXVII

A VARNHAGEN

Munich, le 12 février 1828.

Grand merci pour toute votre bonté, à vous et à madame Varnhagen ! Mon *Livre des chants* vous remercie aussi de la bonne réception. Plût à Dieu que je fusse toujours aussi content de vous comme critique! Vous aurez souvent encore affaire à moi pour votre passage sur le caractère de Napoléon. Je vous envoie, pour double pénitence, le morceau inclus ; car, *primo*, je vous y donne l'air de penser comme moi, et, *secundo*, il est cordialement mauvais. Il est vrai que je n'ai lu que le neuvième volume, et que j'ai à peine relu ce que j'ai écrit. Si

vous voulez communiquer cet article au professeur Dirxsen, cela me fera plaisir. — Ma situation ici est toujours la même. Aussi je veux aller en Italie, et c'est à cela que j'emploierai les huit cents thalers que m'ont envoyés Treuttel et Wurtz. Gardez-moi donc encore cet argent quelque temps. Je n'en ai pas été médiocrement en peine, et, craignant qu'il n'arrivât pas, j'avais déjà écrit en Angleterre, d'où j'ai reçu aussi avis de l'envoi.

Cotta est *très-généreux* avec moi. Je me suis engagé avec lui jusqu'en juillet, et il me donne pour ce semestre cent carolins. Ne le dites non plus à personne, car personne ne doit savoir que j'ai de l'argent. D'une part, j'ai beaucoup de dettes ; de l'autre, je veux faire, cette année, quelque chose qui demande tant d'argent, que je devrais en voler au ciel si je n'en avais pas. Je procède, comme vous voyez, très-prudemment, et mon étourderie n'est qu'apparente. Le jour où paraissait le second volume des *Reisebilder*, j'étais à bord du paquebot anglais ; et, tandis qu'on voulait me déchirer en Allemagne, j'étais tranquillement derrière un poêle à Londres. — Je ne retournerai jamais à Hambourg de mon vivant ; il s'y est passé pour moi des choses si exces-

sivement pénibles, qu'il m'aurait été impossible de les supporter sans la circonstance que j'étais seul à les savoir. — Dans ce moment, je souffre toujours de la tête, il est vrai, mais je suis calme. Dites à madame de Varnhagen que j'ai trouvé une chambre tranquille. Il y a, dans la première livraison des *Annales*, quelques lignes dans lesquelles j'ai songé très-vivement à notre chère amie.

J'ai appris tard que notre homme n'avait pas fait votre message au conseiller consistorial Niethammer; je ne pouvais aller à lui, parce que je me suis fait un devoir de ne faire visite à personne; jusqu'ici, je me suis tenu parole, et n'ai vu encore aucune des grandes lumières du jour et de la nuit. Aussi, je ne puis rien vous dire sur Schelling et Görres. Ce dernier devient tous les jours plus catholique, et sera certainement cardinal. Madame Görres tricote déjà des bas violets.

Le trop célèbre Witt de Dorring[1] est ici. Dieu sait par quel scandale il finira. Sa personne m'a-

1. D'abord démocrate et mêlé aux sociétés secrètes, puis constitutionnel et modéré, enfin ultramontain depuis 1830. — Il a écrit de curieux souvenirs de ses voyages et de ses séjours dans les prisons d'État, en Bavière, en Sardaigne et en Autriche.

grée tout à fait, et il me compromet partout en me nommant son ami; de là deux avantages : d'abord que les révolutionnaires se tiennent loin de moi, ce qui m'est fort agréable ; ensuite que les gouvernements pensent que je ne suis pas si mauvais, et sont persuadés que je n'ai aucune liaison dangereuse. *Pour moi, je ne veux que parler*. D'ailleurs, Witt est mon Fouché. Il ne saurait me nuire, et, si je voulais, je pourrais par son moyen nuire à qui cela me plairait. — Il est vrai que, si j'étais le maître, je le ferais pendre. — Je crois que ses menées sont bonnes; le mouvement, dangereux même, a dans son principe quelque chose...

LXXXVIII

AU MÊME

Munich, le 1er avril 1828.

Cher Varnhagen,

Il y a six semaines déjà que je voulais vous écrire ; j'ai été interrompu au milieu de ma lettre, et, pour vous en convaincre, je vous envoie le commencement. Peut-être y a-t-il là quelque détail qui peut servir encore aujourd'hui. La cause de l'interruption

subite de ma lettre a été le fameux Witt lui-même, qui a été brusquement chassé d'ici sans autre forme de procès.

Witt est un *mauvais sujet*, et, si j'en avais le pouvoir, je le ferais pendre. Son amabilité m'a fait souvent oublier son caractère; il m'a toujours singulièrement diverti, et parfois, précisément peut-être parce que tout le monde était contre lui, je lui suis venu en aide. Cela a déplu à beaucoup de gens.

En Allemagne, on n'en est pas encore venu à comprendre qu'un homme qui, par la parole et l'action, veut contribuer au triomphe des plus nobles idées, peut bien parfois, par plaisanterie ou dans l'intérêt même de sa cause, se rendre coupable de quelques peccadilles, pourvu que, par ces peccadilles (c'est-à-dire des actions qui, au fond, sont ignobles), il ne nuise en rien à la grande pensée de sa vie; il peut même arriver souvent que ces méfaits soient dignes de louanges, quand ils nous permettent de travailler d'autant plus dignement pour cette grande pensée. Au temps de Machiavel, et maintenant encore à Paris, on a su très-bien le comprendre.

Ceci soit dit comme apologie de toutes les peccadilles que je pourrai encore commettre ici-bas Je pense que la première se produira sous la forme d'un article. Pst! pst!

Mon état est toujours le même, et je me prépare à partir pour l'Italie. Il fait mauvais vivre ici : vie plate et misérable. Grandes petitesses. S'il n'y avait, de temps à autre, quelque chose de grandiose, ainsi une tragédie de Michel Beer ou de Schenk, ce trivial et mauvais climat serait intolérable. Je souffre tellement, que je ne puis rien écrire qui vaille, et veux prochainement faire mon sac...

J'espère vous écrire bientôt des lettres moins moroses (je crois vraiment qu'en lisant ces lignes, on peut voir ma figure chagrine). Cependant, j'ai ici des relations très-gaies et très-aimables. Je vis en *grand seigneur*, et les cinq sixièmes des hommes qui savent lire à Munich, me montrent une grande estime. Relations féminines admirablement belles, mais qui ne sont favorables ni à ma santé ni à mon travail. Je vois surtout de jeunes peintres qui ont meilleure façon que leurs tableaux.

Comme j'ignore le moment de mon départ pour l'Italie, je vous prie, cher Varnhagen, de m'envoyer

ici les huit cents thalers. Mais comment? C'est là le problème. Je pense que, si vous m'achetiez, avec cette somme, une lettre de change à deux mois sur Francfort, c'est ainsi que je perdrais le moins. Il me serait encore très-agréable de recevoir une lettre de change sur Augsbourg. Mais, si l'on vous dit que je perdrais ainsi beaucoup, envoyez-moi du papier sur Francfort.

Pardonnez-moi, cher Varnhagen, la peine que je vous donne. S'il me fallait vous remercier, je ne saurais vraiment par où commencer. Vous avez admirablement rendu compte de mon pauvre *Livre des chants*. Je ne me préoccupe guère des comptes rendus (parce que je ne me préoccupe guère plus de rien dans la vie); mais, quand je retrouve dans le *Gesellschafter* votre chère petite écriture (Gubitz a précisément les types qui lui conviennent), mon âme se sent toujours salutairement réchauffée, et votre chère parole ne reste pas inefficace sur mon cœur.

Je deviens ici très-sérieux, presque allemand: c'est sans doute l'effet de la bière. Il me vient souvent un désir de revoir la capitale, c'est-à-dire Berlin. Quand je serai bien portant, je veux voir s'il n'y a pas moyen pour moi d'y vivre. En Bavière, je suis

devenu un Prussien. Avec qui me conseillez-vous de me mettre là-bas en relations, pour me ménager un bon retour?

Boerne, à ce que j'apprends, est maintenant près de vous. Il est beaucoup meilleur que moi, beaucoup plus grand, — mais pas aussi grandiose. Sa surdité sera très-gênante pour madame de Varnhagen. C'est une fâcheuse infirmité. Comment se porte madame de Varnhagen?

Il faut terminer. Une tristesse infinie m'envahit. Un deuil stupide s'étend sur mon âme, et je sais à peine ce que j'écris. Les Anglais m'ont donné leur spleen, et je suis foncièrement de mauvaise humeur.

Cotta doit arriver ces jours-ci, et, si je n'avais pas à traiter maintes choses avec lui au sujet des *Annales*, j'irais faire un tour à Nuremberg, où afflue d'ici tout un peuple d'enthousiastes pour les fêtes d'Albert Durer.

Adieu; ne m'oubliez pas, et soyez persuadé que je vous aime toujours, — autant que le peut mon âme fatiguée. Votre ami.

LXXXIX

AU MÊME

Munich, le 6 juin 1828

Cher Varnhagen,

Bien que la correspondance, en ce moment, me soit horriblement pénible, il faut pourtant m'y mettre, et cela, pour vous annoncer dûment que j'ai bien reçu votre dernière lettre avec la lettre de change sur Francfort. Je vous remercie de toutes vos peines. La lettre pour Fr. Baader a été tout de suite envoyée. — La nouvelle de votre indisposition m'inquiète ; mais je pense que le beau temps vous aura bientôt rétabli. Ma santé va passablement. Je resterai encore huit jours ici ; puis j'irai courir pendant trois semaines dans les montagnes, pour revenir passer ici quelques jours encore ; donc, si vous voulez me dire comment vous allez, vos lettres me trouveront toujours d'ici à un mois. D'ailleurs, même quand je ferais un plus long voyage, mon adresse chez Cotta est toujours sûre : ferai-je réellement le voyage d'Italie ?

Comment remercier madame de Varnhagen de sa chère et jolie lettre ? Elle m'a pénétré jusqu'au fond de l'âme. Ce qu'elle dit sur Napoléon est tout à fait juste. Il n'aurait jamais pu se livrer aux plaisirs de la société ; le rire amical de la société aspire toute la force du cœur de l'homme, comme une montagne d'aimant attire tout le fer du vaisseau qui s'en approche. Mais que veut de moi madame de Varnhagen? Assurément, je ne suis pas un Napoléon. Je ne pense pas même à conquérir Pankow, et le monde moins encore. Toutes mes ambitions de conquêtes se limitent peut-être à dix ou onze cœurs. Je ne suis qu'un homme qui vit pour son plaisir. Une comparaison avec Napoléon risquerait de me tuer; je ne puis déjà plus dormir comme autrefois depuis que je sais qu'un jeune peintre m'a placé au milieu d'une bataille terrible. Me voilà maintenant sur la toile en danger de mort, — et qui me garantit qu'un de ces fusils en peinture ne partira tout à coup, et que la sympathie ne fera pas éprouver à mon corps réel la blessure que reçoit mon portrait ?

Et cependant madame de Varnhagen a raison ; dans ma critique du livre, *the Life of Napoléon* [1], on

1. La *Vie de Napoléon*, par Walter Scott.

reconnaît les inspirations d'amis bonapartistes. Maintenant, je veux m'amender ; je suis déjà meilleur, et, dans un compte rendu de la *Littérature* de Menzel, j'ai parlé de Gœthe avec autant de franchise que si je ne comptais pas un seul gœthien parmi mes amis. Avec toute franchise? Non! Dans huit jours. vous recevrez ce morceau. — Que la miséricorde passe avant la justice, — ne me mettez pas à la retraite.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

1820

1821

1822

1823

1825

1826

1827

DE LA TABLE.

POISSY. — IMP. ET STÉR. DE A. BOURET.

